

SOMMAIRE

Editorial	1
Président Habyarimana : Discours du 5 juillet	2
J. Massion : L'Intronisation de Monseigneur Vincent Nsengiyumva	7
Cardinal Suensens : Renouveau charismatique dans l'Eglise Catholique	9
J. Renis : Panorama des groupes charismatiques au Rwanda	21
Dossier : « Pédagogie Médiane au Rwanda » J.P. Godding : La « Constitution » d'un village Ujamaa	25
I. de Souza : Pouvons-nous rester Africains tout en étant membres d'une religion importée ? R. Heremans : L'Arrivée des Pères Blancs au Rwanda	51
Remera : Synthèse des travaux de la session « Pour une Pastorale du Monde rural ».....	59
Nathanadi : Rencontre de Mai 1976	72
BIBLIOGRAPHIE	91
— Yehoshua Rashi : Le Credo d'un agronome	95
— La Révolution Rwandaise 1959-1962 de Donat Murego	105
— Alphabétisation	107

DIALOGUE

ALOGUE N° 57
et - Août 1976

Editorial

Malgré toutes les recommandations du trésorier de "Dialogue" de numéro vous parvient, chers lecteurs, gonflé par l'abondance des textes reçus à la Rédaction.

Pourtant nous en plaignons, alors que nous avons appelé vos réactions? Si on ne dialogue pas à "Dialogue" la Revue ne réalise pas son objectif.

Qu'il nous soit cependant permis de demander une fois encore aux intervenants de ne pas casser la vaisselle: tout le ménage, c'est-à-dire tous les lecteurs en pétarotent. Que chacun y aille avec son tempérament, c'est normal: le montre à l'évidence, l'éventail des cinq réactions suscitées par le texte de D. Lemaire, "La Pédagogie Moderne au Rwanda".

Mais "Dialogue" ne veut pas être un forum où l'on fait des procès d'intention. Nous croyons que personne ne peut prétendre détenir à lui seul la vérité, mais que nous devons nous rapprocher ensemble d'une vérité plus complète, en nous laissant conduire, dans le dialogue, par l'unique préoccupation d'être objectif. Et là, chacun doit supposer que l'autre a cette préoccupation.

Ce N° 57 remonte une des formes privilégiées du surcroît religieux des Églises chrétiennes: le renouveau charismatique. Le Cardinal Suenens a bien voulu nous permettre de reproduire un texte que Rome lui avait demandé à ce sujet. Le Père J. Rens fait le point du renouveau au Rwanda.

Les deux textes de R. Heremans et I. de Souza constituent une approche du travail missionnaire, le premier sous l'angle historique, le second d'un point de vue culturel.

Y. Rash et J.P. Godding nous parlent "développement": le premier, dans une longue réflexion à partir du livre de Katsmann "Nourrir dix milliards d'hommes", le second en nous présentant la "Constitution" d'un village UJAMA en Ouganda.

Les textes de Remera et de Nathanaël Jumeillant, dans leur contenu, la recherche sur la pastorale et sur le développement.

Une notice bibliographique sur un gros ouvrage écrit par un Rwandais complète le N°.

Discours du 5 juillet

Excellences Messieurs les Membres du Corps Diplomatique,
Excellences, Mesdames, Messieurs,

Au lendemain des solennelles assemblées du Congrès National de Notre Mouvement, nous voici à nouveau réunis pour commémorer trois événements dont l'importance demeure consignée et inoubliable dans les Annales de la République et la vie du peuple Rwandais.

Les festivités de ce jour, évoquent les 14 années de notre indépendance, elles rappellent aussi l'avènement de la II^{ème} République qui a rendu à la Nation la paix, la confiance et l'espoir; elles sont enfin l'occasion de célébrer le 1^{er} anniversaire de la fondation du M.R.N.D., ce Mouvement du "renouveau national", facteur du progrès dans le nouvel élan pris par la Nation le 5 juillet 1973 en vue de la sauvegarde et de la consolidation des acquis réalisés par Notre peuple au cours de sa révolution libératrice de 1959.

Il y a quatorze ans que le peuple Rwandais au terme d'une lutte de libération nationale a brisé les liens féodo-colonialistes et conquis son indépendance et sa place dans le concert des Nations libres.

Il y a quatorze ans que le Rwanda libre apporte sa contribution au développement d'autres Nations par les efforts de ses propres enfants, dans un mouvement de coopération et de respect mutuels.

Quatorze ans se sont écoulés depuis la date mémorable où le peuple Rwandais a conquis le droit de présider à ses propres destinées, à déterminer librement la voie qui le mène au progrès, à son développement.

La Démocratie conquise et imposée au pays par la Révolution de 1959 est devenue un principe de conduite et de participation au développement du pays pour les Gouvernants et les Gouvernés.

Quatorze ans déjà passés depuis le jour où le monde entier a reconnu que la République est et restera pour le peuple Rwandais le symbole du résultat atteint grâce à l'union des forces de ses enfants dans leur lutte commune.

Voici quatorze ans que le Gouvernement et l'Economie du pays, la voie du développement et l'orientation des activités de la Nation ont échappé à ceux qui vivaient du travail du peuple sans se soucier de sa vie.

Nous célébrons l'Anniversaire de quatorze ans de l'indépendance de Notre pays dont la sagesse et le courage ont fait l'admiration d'autres nations.

Puisse cette indépendance pour laquelle plusieurs de nos frères ont versé leur sang trouver toujours sa sauvegarde dans le peuple, s'y incarner, symboliser la paix qui a vaincu le tyran, assurer le triomphe de la justice contre toute forme d'aliénation, être toujours le fondement des espoirs et de la confiance de la Nation en elle-même.

Il nous faut cependant ne pas oublier que la véritable indépendance est celle dans laquelle chacun est à même de se définir, de se situer, de connaître sa voie, bref d'être responsable. Comme nous l'avons rappelé au 1^{er} juillet 1974, l'indépendance du Rwanda consiste avant tout à être conscient du fait que la vie du Rwanda dépend de l'union et des efforts de tous les Rwandais. Quelque se refuse à ces efforts communs ne veut pas le bien de son pays, de même que quiconque apporte sa contribution à l'œuvre communautaire, participe à la construction et au progrès du Rwanda.

Telle est la véritable indépendance, celle dont nous ne tirevons jamais qu'elle soit troublée ou qu'elle nous soit octroyée. C'est de pareille indépendance dont nous disons qu'elle réclame de chacun de ne pas se ménager dans son intérêt et dans celui de la Nation, de manière telle que le bien-être et le progrès soient diffusés dans toutes les couches de Notre peuple. Ce fut le but de Notre Révolution de 1959, ce fut l'objectif de la lutte du peuple Rwandais pour l'indépendance acquise le 1^{er} juillet 1962. Pensons-y spécialement aujourd'hui.

Cependant certains parmi ceux auxquels le peuple avait confié le pouvoir pour le guider ont dans la suite cherché à lui usurper sa victoire et à trahir les objectifs de sa Révolution.

Ces dirigeants indignes avaient réussi à faire de la haine et du mensonge un instrument au service de leur cupidité, un paravent de la violence criminelle qui visait à liquider ceux parmi les enfants de ce peuple qui n'admettaient pas que la soif des richesses enlève la paix au pays.

Le 5 juillet 1973, l'Armée Rwandaise a dit NON à cette entreprise criminelle, pour sauver la paix, elle a arrêté les foyers de la Nation au moment où nous allions être précipités dans l'abîme. Nous leur avons refusé le droit de continuer à tromper Notre peuple, ce peuple qui les avait misés au pouvoir. Nous leur avons dénié le droit de lui refuser la vérité.

Nous sommes heureux de constater avec vous qu'aujourd'hui la paix règne, que les enfants de ce peuple que la haine et l'intrigue avaient dispersés sont réunis.

Nous avons dit NON à ce que la richesse, le savoir et la science, en même temps que le pouvoir, soient l'apanage d'une seule région au détriment des autres.

Cette action historique, qui a sauvé le pays et lui a rendu sa dignité et son honneur, restera gravée dans l'histoire de la Nation Rwandaise. Elle fait l'objet de Notre joie et de Notre fierté, et c'est pourquoi elle constitue le second motif de Notre joie et des festivités de ce jour.

Nous avons eu l'occasion d'exprimer à Notre peuple et à tous ses amis Notre gratitude devant les manifestations de soulagement, de soutien et de sagesse avec lesquelles Notre décision fut accueillie. Nous avons aussi été convaincu que l'union du 5 juillet 1973 a été une réponse à l'iniquité et à l'attente de la Nation qui n'a pas marqué d'y voir justement son salut.

Il serait sans doute indiqué, à l'occasion de ce jour où Nous fêtons aussi le rétablissement de la paix et de l'Unité Nationale, de faire l'inventaire des réalisations de la Ilème République. Nous ne pourrions pas tout reproduire ici, car chacun a sûrement un choix et une appréciation propres de ces apports. Pour l'ensemble cependant Nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que Nous avons réussi à faire de la paix le fondement du développement de chacun et de la Nation tel que Nous nous le sommes proposé et l'avons déclaré dans la matinée mémorable du 5 juillet 1973. Nous avons convié chaque citoyen à oeuvrer pour cette paix, à la respecter pour que l'oeuvre du développement puisse se poursuivre.

La paix retrouvée Nous permet ainsi certaines réalisations remarquables dans plusieurs domaines. Elle Nous permet aussi le renforcement de la bonne entente et de la Coopération avec les pays voisins et lointains.

Enfin, la dernière tournée que Nous avons effectuée dans toutes les préfectures du pays, Nous a fourni une preuve supplémentaire montrant que la Nation a compris que son développement dépend avant tout de la mise en commun des efforts de ses propres enfants.

Nous sommes conscients de l'ampleur de la tâche et Nous savons aussi que toutes les questions n'ont pas encore reçu leur réponse: le problème de la promotion de la femme et de sa libération pour un meilleur épanouissement dans la société n'est pas parfaitement résolu, le problème de la jeunesse est aussi à l'ordre du jour, les travaux communautaires commencent à produire de plus grands fruits mais doivent davantage être planifiés.

Il y a un an que Nous avons fondé le Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement. C'est donc aujourd'hui son premier Anniversaire. S'il est pour Nous un motif de fierté et de joie, c'est parce qu'il est le lieu de rassemblement, la source de la paix et du développement de tous les Rwandais. Vous en connaissez le Manifeste, Vous en connaissez les Statuts.

Dans le message que Nous avons adressé à la Nation à la clôture de Notre tournée dans les préfectures, Nous avons suffisamment exprimé Notre pensée et Nos souhaits au sujet du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement. Le Congrès National qui vient de s'achever, Nous a encore fourni l'occasion de rappeler les principes, de dégager la philosophie du Mouvement. Notre objectif, pour Nous Rwandais, c'est de travailler au plein développement de Notre pays, c'est de faire en sorte que Nous tirions chaque Rwandais de sa pauvreté, travail qui ne peut être réalisé que par la mise en commun de Nos efforts. Le Mouvement n'a pas d'autre but.

Notre Mouvement nous veut rassemblés dans l'unité, authentiquement Rwandais à l'oeuvre pour construire un pays digne pour les Rwandais, dans un cadre de responsabilité individuelle et collective, de "démocratique responsable".

Nous restons ouverts aux apports d'autres nations et d'autres cultures mais le fondement de Notre développement doit rester ce qui nous est propre.

La Révolution morale ouverte le 5 juillet 1973 a visé le rassemblement de toutes les forces de la Nation en vue de débarrasser tout obstacle de quelque nature que ce soit, à Notre développement.

Ce principe fondamental, comme d'autres d'ailleurs contenus dans le Manifeste, le Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement se doit de le réaliser en comptant d'abord sur lui-même.

Cette nécessité a inspiré la structure de Notre Mouvement. Les différents organes ont été prévus et installés dans le but d'en faire l'âme, la courroie de transmission dans la marche de la Nation vers son progrès.

Depuis quelques jours ces organes sont au complet. Ils sont composés d'hommes dont Nous croyons que le savoir, la compétence, la sagesse et l'amour de leur pays feront qu'ils se donneront tout entier au service du Peuple.

Nous attendons de tous ceux qui font partie des organes centraux, préfectoraux ou communaux du Mouvement, qu'ils soient un modèle pour les autres par leur vie et par leurs actes. Nous souhaitons qu'ils soient comme la source et le centre des idées

de développement, Nous voulons qu'ils soient aussi les piliers de la paix parmi les Rwandais, qu'ils soient la lumière pour ceux qui luttent contre l'ignorance, en bref qu'ils soient comme le siège de la paix, de la tranquillité publique; qu'ils traversent en dehors de toute intrigue, se souvenant que Nous ne tolérerons pas le renouvellement parmi les Rwandais, d'actes semblables à ceux qui ont été à la base du 5 juillet 1973. Nous saisissons l'occasion pour rappeler à la Nation que si Nous faisons de la paix la base de développement du Rwanda, Nous faisons de la discipline son allié au sein du Mouvement, une discipline à laquelle doit se soumettre chacun d'entre Nous.

Excellences Messieurs les Membres du Corps Diplomatique, Excellences, Mesdames, Messieurs,

Tel est le message que Nous avons voulu vous adresser en ce jour où Nous célébrons les fêtes de Notre Indépendance, du troisième Anniversaire de la IIème République ainsi que du 1er Anniversaire du Mouvement Révolutionnaire du peuple Rwandais.

Nous souhaitons que ces festivités soient une occasion pour faire le point sur le chemin parcouru depuis la date de Notre Indépendance le 1er juillet 1962; mais nous pensons en même temps au grand pas que Nous avons déjà fait sur la voie du développement, depuis le 5 juillet 1973, date à laquelle l'Armée Rwandaise est venue au secours de la Nation et a rétabli la paix là où l'intrigue et la haine avaient réussi à semer la division et à disperser les enfants du Pays.

Puisse chacun se rappeler aussi qu'il doit être le pilier du Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement, ainsi que la source de la paix et du progrès du peuple Rwandais.

VIVE LE PEUPLE RWANDAIS.

L'intronisation de Monseigneur Vincent Nsengiyumva

Lors des fêtes solennelles du 75e anniversaire de l'implantation de l'Eglise au Rwanda, célébrées le 15 août 75 à Butare, S.E. Monseigneur Perraudin avait fait publiquement connaître sa volonté de renoncer à être plus longtemps archevêque métropolitain du Rwanda.

Il était temps, disait-il, que l'Eglise du Rwanda ait à sa tête un évêque du pays.

Ce vœu a été réalisé de manière officielle le dimanche 20 juin 76.

Une double cérémonie réunissait au Stade de l'Unité, à Kigali, tous ceux qui voulaient s'associer à l'honneur fait au nouvel archevêque, Monseigneur Vincent Nsengiyumva.

Il fallait d'abord lire la bulle d'érection du nouvel archidiocèse de Kigali. Jusqu'à ce jour, le diocèse de Kabgayi comportait les deux préfectures de Kigali et de Gitarama. Dorénavant, l'archidiocèse de Kigali coïnciderait avec la préfecture du même nom, et les nouvelles limites du diocèse de Kabgayi seraient celles de la préfecture de Gitarama. Tout cela, à quelques ajustements près, pour les besoins de la pastorale.

Une deuxième bulle annonçait la nomination de Monseigneur Nsengiyumva comme archevêque métropolitain du nouveau diocèse de Kigali et confirmait Monseigneur Perraudin dans sa charge d'évêque du diocèse de Kabgayi, mais dans les limites territoriales nouvelles qui viennent d'être précisées.

Pour cet événement exceptionnel, le Saint Père nous avait envoyé un de ses collaborateurs les plus proches, S.E. le Cardinal Agostino ROSSI, Préfet de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, nouveau nom donné à la Congrégation Romaine de la Propagande. Il s'agit là du département du Vatican ayant la responsabilité d'aider les territoires de mission et les jeunes Eglises qui ne peuvent encore se suffire à elles-mêmes.

Le Cardinal souligna combien était vif l'intérêt du S. Père pour l'étape que franchissait l'Eglise du Rwanda. La présence de son délégué en était le témoignage.

Il évoqua les liens qui unissent l'Eglise rwandaise et l'Eglise catholique, liens qui se manifestèrent notamment dans une rencontre très cordiale, lors de la visite récente du Président Habyarimana au Pape. Il rappela aussi la volonté de l'Eglise d'engager tous les membres du Peuple de Dieu à participer aux tâches de développement proposées par les Autorités. C'était rejoindre un thème cher au Président de la République.

Celui-ci avait tenu à être présent à Nyamirambo, entouré d'autorités militaires et civiles. Des pays voisins, Burundi, Zaïre, Uganda, nous étaient venus cinq évêques.

La cérémonie, centrée sur la célébration eucharistique, se déroula par un temps splendide et dans un ordre parfait.

De nombreux prêtres, venus des six diocèses du pays et de pays voisins, avaient tenu à s'associer à la consécration. Religieux et religieuses émerveillaient dans une foule nombreuse dont la densité ne faisait pas tort au renouvellement.

La cérémonie s'était ouverte par un discours de Monseigneur Ferrandin. Il y exprimait son action de grâces de voir se réaliser le vœu de son cœur, dans l'accession d'un jeune évêque rwandais au siège métropolitain du Rwanda.

Tous ceux qui ont vécu les 20 dernières années de l'histoire du pays retrouvaient, dans ses paroles, cette volonté qui fut toujours la sienne d'une promotion authentique des forces vives du pays aux responsabilités tant religieuses que civiles. Promotion entraînant son effacement comme le souligne très bien dans son homélie, le Cardinal Rosai, prêtant à Mgr. Ferrandin la parole de Jean-Baptiste, à propos de Jésus: "Il faut qu'il croisse et que je diminue".

Monseigneur Sibomana, évêque de Kibungu, avec l'humour qu'on lui connaît, refit l'histoire de l'établissement de l'Eglise au Rwanda.

Le nouvel Archevêque devait prendre la parole le dernier.

Il ne pouvait pas, disait-il, ne pas rendre grâce à tous les artisans des décisions mises en œuvre dans cette solennité, à commencer par le S. Père et son délégué le cardinal Rosai, comme à tous ceux à qui il devait le déroulement de la fête.

Il eut, pour Monseigneur Ferrandin, des mots d'une particulière délicatesse. Il lui dit, entre autres, équivalement, parlant de la cathédrale et de l'archevêché: "Vous m'avez donné une maison. Croyez que je vous y réserverai toujours avec respect".

Au cours de la célébration eucharistique, tous les prêtres du nouvel archidiocèse vinrent, en signe d'obédience, recevoir l'accolade de Monseigneur Nsenjyuma. Ils voulaient ainsi exprimer à leur nouvel évêque leur volonté de fidélité dans le service pastoral. Mêlés les uns aux autres, prêtres rwandais

et missionnaires témoignèrent, tous ensemble de leur solidarité au service du Seigneur, sous la houlette de celui qui allait, dorénavant, présider au "Collège sacerdotal" (presbyterium) de l'Archidiocèse de Kigali.

L'un ou l'autre discours avait d'ailleurs relevé, combien la consécration de prêtres autochtones et de missionnaires demeurerait nécessaire. Un appel avait été lancé à l'assistance pour que, de ses rangs, sortent de nombreuses et solides vocations sacerdotales, afin que l'Eglise du Rwanda, placée dorénavant sous le primat d'un archevêque rwandais, puisse se réjouir de voir des fils du pays être partout au service de la chrétienté rwandaise.

Le Peuple de Dieu, rassemblé au Rwanda, ne manquera pas d'apporter au nouvel archevêque sa pleine collaboration.

"Dialogue" est heureux de pouvoir renouveler à S.E. Mgr. Nsenjyuma l'expression de ses vœux très respectueux de très fécond apostolat et de son concours à l'instauration du royaume de Dieu au Rwanda.

Jean MASSION.

Renouveau charismatique dans l'Eglise Catholique

Orientations pastorales.

Ces orientations n'ont pas la prétention d'être définitives. Elles doivent être considérées comme des suggestions, visant à rendre service aux évêques et aux conférences épiscopales qui ont à définir leur attitude pastorale à l'égard du renouveau charismatique dans leurs diocèses et pays respectifs.

Une telle prise de position pastorale apparaît d'autant plus nécessaire qu'au jugement d'observateurs compétents, non directement impliqués dans ce renouveau, celui-ci revêt une importance non négligeable pour la vie de l'Eglise.

Comme en témoigne l'histoire de l'Eglise, tout renouveau spirituel comporte à la fois des promesses et des risques. Le renouveau charismatique n'échappe pas à cette règle. Ainsi que cela s'est produit dans le passé, les dangers de déviation peuvent être surmontés et des fruits abondants peuvent en être escomptés pour l'Eglise, grâce à un discernement pastoral sage et ouvert.

C'est pour le favoriser que ces suggestions ont été rédigées, sous une forme volontairement schématique, à la lumière d'observations et de réflexions nombreuses et diverses.

I. Le Renouveau dans l'Eglise aujourd'hui.

1. Un certain nombre de Conférences épiscopales, d'évêques et de théologiens qui l'ont autorisé ont reconnu dans le renouveau charismatique un événement spirituel d'une signification majeure dans l'Eglise et pour l'Eglise. Ainsi que l'écrivait récemment le Père M.J. Le Guillou, O.P., membre de la Commission internationale des Théologiens: "Nous sommes certainement au seuil d'une nouvelle ère dans l'histoire de l'Eglise". (Episcopal charisms and Personal charisms, dans l'Observatoire Romano, éd. ang., 2 janvier 1975).

2. L'Eglise a connu dans son histoire d'autres renouveaux spirituels analogues. Certains d'entre eux n'ont eu qu'une existence éphémère. Tel ne semble pas être le cas du renouveau charismatique, au jugement de ceux qui, depuis plus de sept ans, en observent les développements. Le taux de persévérance est très élevé, qu'il s'agisse des groupes ou des particuliers. Il existe de solides raisons de croire que le renouveau charismatique affectera d'une manière permanente la vie de l'Eglise catholique.

3. Une des caractéristiques les plus marquantes de ce renouveau spirituel est qu'il ne détourne pas ses adhérents de la structure hiérarchique de l'Eglise. Les catholiques qui y participent manifestent en général un attachement plus profond à l'Eglise qu'auparavant.

4. Le renouveau charismatique se conçoit lui-même comme un renouveau de l'Eglise et dans l'Eglise. Bien que certains évêques et de nombreux prêtres s'y trouvent engagés, la plupart de ses leaders les plus dynamiques sont des laïcs. C'est là une de ses caractéristiques positives, encore que cela puisse poser certains problèmes.

5. Le Renouveau n'est cependant pas étranger à un réel souci

de réflexion théologique. Certains de ses adhérents les plus convaincus sont des théologiens et des exégètes de réputation internationale.

II. Critères théologiques positifs.

1. Le renouveau charismatique se conçoit lui-même comme un nouveau surplissement de la grâce de ce que tout chrétien reçoit par les sacrements de l'initiation (baptême, confirmation, eucharistie).

2. Le Renouveau ne constitue pas un culte exagéré du Saint-Esprit ("pneumatisme"). Il se situe dans une perspective franchement trinitaire.

3. Il se caractérise par une revalorisation des charismes dans la vie ecclésiale. Ceux qui y participent sont toujours conscients du danger que comporterait une attention excessive, voire exclusive, aux dons de l'Esprit. Ils sont invités à être davantage disponibles à Celui qui donne que soucieux de recevoir tel ou tel charisme particulier.

4. Le Renouveau reconnaît que la vertu théologale de charité est plus fondamentale dans la vie chrétienne que les dons de l'Esprit.

5. Le Renouveau n'entend pas apporter à l'Eglise quelque chose dont elle serait dépourvue jusqu'ici. Il a conscience, au contraire, de remettre en lumière un des aspects fondamentaux de la nature de l'Eglise, tel que l'exprime la Constitution Lumen Gentium, Cap. II, 12: "L'Esprit-Saint ne se borne pas à sanctifier le peuple de Dieu par les sacrements et les ministères, à le conduire et à lui donner l'ornement des vertus, il distribue aussi parmi les fidèles de tous ordres, répartissant ses dons à son gré en chacun" (1 Cor. 12, 11), les grâces spéciales qui rendent apte et disponible pour assumer les diverses charges et offices utiles au renouvellement et au développement de l'Eglise, suivant ce qu'il est dit: "C'est toujours pour le bien commun que le don de l'Esprit se manifeste dans un homme" (1 Cor. 12, 7). Ces grâces, des plus éclatantes aux plus simples et aux plus largement diffusées, doivent être reçues avec action de grâce et apporter consolation, étant avant tout ajustées aux nécessités de l'Eglise et destinées à y répondre".

III. Principaux fruits spirituels du Renouveau.

1. Il conduit de nombreux chrétiens à une relation personnelle à Jésus-Christ.

2. De nombreuses personnes y font l'expérience d'une radicale conversion intérieure (analogue à la "seconde conversion" dont parlent les auteurs spirituels).
 3. On y constate, dans la plupart des cas, un renouveau de la vie sacramentelle et de la dévotion à Marie, ainsi qu'une redécouverte des richesses de la tradition spirituelle de l'Eglise (notamment des grandes écoles de spiritualité).
 4. Il suscite un sens renouvelé de la communauté ecclésiale et de la participation de tous à son édification.
 5. On y constate souvent un approfondissement des relations interpersonnelles, ou le rétablissement de relations authentiques là où elles sont perturbées.
 6. L'amour de la Sainte Ecriture et le désir de s'en nourrir y est plus apparent que chez l'ensemble des Catholiques.
 7. On y relève aussi un amour renouvelé de l'Eglise et de ses pasteurs. En particulier, c'est dans le souci d'affirmer l'attachement du Renouveau au Siège de Pierre que doit avoir lieu à Rome, à l'occasion de la Pentecôte de cette année, le neuvième congrès international du renouveau charismatique catholique.
 8. Il permet plus aisément d'accéder à une vision pluri-ministérielle de l'Eglise, où chaque membre contribue pour sa part à l'édification du Corps.
 9. Les groupes et communautés accordent une large place à l'enseignement et à l'éducation de la foi. Ils font généralement bénéficier leurs membres d'une formation religieuse systématique, qui a l'avantage d'être reliée à une expérience de prière commune.
 10. Il éduque ses adhérents à exprimer leur foi et leur prière d'une manière plus globale, qui met en jeu toute la personne-esprit; affectivité, expressivité corporelle - et comprend tous les registres de la prière chrétienne: contrition, confiance, joie, action de grâce, louange.
 11. Cet accent mis sur la prière, et spécialement sur la prière de louange, est un des traits majeurs du Renouveau.
- IV. Risques et déviations possibles.
1. Une spiritualité qui met fortement l'accent sur l'expérience peut conduire au subjectivisme et à l'illuminationisme.
 2. Certains peuvent être tentés de substituer l'expérience religieuse à la doctrine.

3. Faute d'un discernement pastoral valable, l'influence de certains facteurs psychologiques risque de ne pas être prise en considération (surnaturalisme).
 4. Certains groupes ou individus peuvent attacher une importance excessive à tel ou tel charisme (prière en langues, guérison, prophétie).
 5. L'affectivité peut également ne pas être située dans une juste perspective.
 6. Dans la mesure où il est éprouvé comme un événement spirituel, le Renouveau est parfois présenté en termes de discontinuité avec le passé, comme un événement sans précédent dans l'histoire de l'Eglise. De telles manières de parler, qui rappellent le langage prophétique de la Bible, ne sont admissibles qu'en référence au caractère définitif de la Nouvelle Alliance et à la continuité du dessein de Dieu dans l'histoire.
 7. Il est indispensable de bien marquer la relation de ce Renouveau à la tradition spirituelle et sacramentelle de l'Eglise.
 8. L'expérience qui, au sein du Renouveau, est appelée "baptême dans l'Esprit-Saint", "effusion de l'Esprit" ou, en Allemagne, "Renouveau de la confirmation" (Firmenempfang), peut être si profonde et si marquante que, chez certaines personnes, l'expérience religieuse subjective peut devenir plus importante que la vie sacramentelle. L'aspect expérimental de celle-ci devrait être, en conséquence, davantage mis en valeur.
 9. Les manifestations de l'Esprit-Saint sont nombreuses et variées, et comprennent des charismes tels que la prophétie, la guérison, la prière en langues, etc. Il est possible que certaines personnes en viennent à réduire à de tels charismes l'action de l'Esprit dans l'Eglise, alors que celui-ci se manifeste également dans des ministères ordinaires de la communauté chrétienne, comme celui de la bienfaisance ou de l'administration (cf. 1Co. 12, 28).
 10. Il convient de rappeler en outre que l'Esprit est également à l'oeuvre dans d'autres expériences chrétiennes: celle, par exemple, de la kénose, de la purification passive, dans la "nuit des sens" et la "désolation".
10. Comme l'une des caractéristiques du Renouveau est l'importance qu'il attache à la prière, en particulier à la prière de louange, certains ont exprimé la crainte qu'il détourne ses adhérents de leurs responsabilités civiques et sociales. Il appartient à la vocation de ce Renouveau de faire apparaître que la prière et l'engagement chrétien s'appellent et s'éclairent mutuellement.

1. Il est également possible que dans des groupes où l'esprit critique est moins développé, on constate une tendance à confondre les plans et les diverses modalités des interventions de Dieu dans le monde. Ainsi, certaines formes de langage religieux, comme la prophétie et le parler en langues, peuvent être considérées comme des faits miraculeux au sens strict - ce qui n'est généralement pas le cas.

V. Normes pastorales.

1. Tout jugement théologique au sujet du Renouveau doit tenir compte avant tout de ses expressions les plus valables et du comportement de ses responsables les plus qualifiés.
2. Il est important de souligner que les manifestations charismatiques de l'Esprit appartiennent à la nature de l'Eglise, et qu'elles n'ont pas attendu le Renouveau pour se révéler.

A cet égard, il convient de se garder de deux positions extrêmes:

- a) Celle qui prétend enfermer dans un passé révolu - l'Eglise des temps apostoliques - des charismes tels que les miracles, le don de guérison, la prophétie, la glossolalie, l'interprétation, etc.
- b) Celle qui revient à interpréter le Renouveau comme un retour à l'époque apostolique, une sorte de nouveau commencement de l'Eglise.

Il est important, à cet égard, de distinguer soigneusement le charisme prophétique en tant que constitutif de l'Eglise, "fondée sur les apôtres et les prophètes" (Ep. 2, 20), et les paroles "prophétiques" qui peuvent être prononcées aujourd'hui dans des communautés chrétiennes. Les prophètes du Nouveau Testament furent des porte-parole de la révélation du Mystère du Christ et de l'Eglise (Rm. 3, 5). Il n'en est pas de même des "prophètes" à qui l'Esprit donne de s'exprimer aujourd'hui.

3. Il faut éviter que le Renouveau se présente comme un mouvement de type "éclatiste". Il ne considère en fait - et devrait toujours se présenter - comme une contribution au renouveau de l'Eglise tout entière. Et d'autre part, l'exercice de certains charismes ne doit jamais passer pour un brevet de maturité spirituelle, encore qu'il comporte habituellement un appel à une vie chrétienne plus authentique.

4. Il est théologiquement certain qu'il existe une grande diversité de charismes. Mais l'exercice de ceux-ci est toujours justiciable d'un sain discernement.

5. Conformément à l'enseignement du Concile, le Renouveau reconnaît le ministère de l'évêque en matière de discernement. C'est à ceux qui ont la charge de présider dans l'Eglise qu'il appartient de porter un jugement sur l'authenticité de ces dons et de leur usage bien ordonné. C'est à eux qu'il appartient spécialement, non pas d'étouffer l'Esprit, mais de tout éprouver pour retenir ce qui est bon (1 Th. 5, 12, 19-21) (Inmen Gentium, 12).

6. L'imposition des mains est un rite polyvalent, auquel s'attachent des significations diverses. Dans certaines familles, le père bénit de cette manière ses enfants avant le repos de la nuit. Dans le Renouveau, ce geste doit être considéré comme une manière légitime et traditionnelle d'exprimer l'intercession de la communauté à l'égard d'un de ses membres.

VI. Dimensions et questions ecclésiologiques.

1. Le renouveau charismatique est ecclésial de facto. L'expérience spirituelle qui le caractérise est connue à des degrés divers de diverses confessions. A ce titre, il est porteur d'un puissant dynamisme œcuménique.

2. L'expérience prouve que là où se constitue une communauté charismatique, le mystère de l'Eglise est perçu par ses membres d'une manière plus concrète et plus profonde qu'auparavant.

Même dans le Pentecôtisme classique (représenté essentiellement par les "Assemblées de Dieu"), on constate, surtout en Amérique latine, un nouvel intérêt à l'égard de l'Eglise Catholique depuis que s'y manifeste le renouveau charismatique.

3. Il est permis de considérer le renouveau charismatique comme une réponse providentielle à l'attrait qu'exercent aujourd'hui un nombre croissant de sectes "prophétiques" de tout genre, dans plusieurs parties du monde. Cet attrait est particulièrement sensible en Afrique et en Amérique latine, où bien des baptisés quittent l'Eglise, dont les structures traditionnelles ne paraissent pas répondre à leur aspiration à une vie religieuse plus expérimentielle et plus participante. Des évêques et des prêtres, qui ne sont pas eux-mêmes engagés dans le Renouveau, voient en celui-ci un antidote contre de telles défections.

4. En ce qui concerne l'intercommunion, tous les animateurs

qualifiés du Renouveau recommandent que la discipline de l'Eglise en la matière soit fidèlement observée (cf. les directives communiquées aux participants du prochain Congrès international de Rome).
S'il arrive qu'elle soit parfois pratiquée dans certains groupes oecuméniques, elle y est probablement moins répandue que dans la masse des Catholiques.

5. Le renouveau charismatique doit être soigneusement distingué de l'Eglise souterraine (underground church), où l'opposition est courante entre la "liberté de l'Esprit" et la pesanteur de l'Eglise hiérarchique. Les catholiques engagés dans le Renouveau ont une vision beaucoup plus positive de l'institution ecclésiale.

6. Dans les communautés où différentes confessions chrétiennes sont représentées, la profondeur même du partage, en tous ses aspects - prière, travail, habitation, finances, détente - peut soulever cette question: "Comment notre expérience peut-elle se rattacher à l'Eglise, au sens catholique de ce terme?". La réponse à cette question peut apporter une précieuse contribution à l'oecuménisme, pourvu qu'elle soit élaborée à la lumière de la doctrine catholique en la matière.

7. Dans certains rassemblements oecuméniques superficiels, l'accent mis sur l'expérience vécue peut conduire des participants à se détacher de la communauté catholique, et à se rattacher à une structure parallèle qui n'est ni catholique ni protestante. On a parlé à ce sujet de "super-Eglise", ou de christianisme non ecclésial.
De tels slogans sont, jusqu'ici, étrangers au renouveau charismatique catholique.

8. Il est important de se rendre compte qu'il existe deux tendances principales au sein du renouveau charismatique. L'une d'entre elles, dont se réclament la plupart des Catholiques et un bon nombre de Protestants, vise à l'intégration du Renouveau dans la vie normale de l'Eglise, et souligne l'importance d'une solide formation doctrinale. Une autre tendance, où se retrouvent également des chrétiens de diverses confessions, met l'accent sur la liberté individuelle, la foi subjective, et adopte une attitude négative à l'égard de l'autorité et des structures traditionnelles.

9. En de nombreux endroits, il est devenu courant que des groupes catholiques invitent à leurs assemblées des Pentecôtistes classiques ("Assemblées de Dieu") ou des Méthodistes protestants (Luthériens, presbytériens, etc.). Du fait que ces derniers possèdent généralement une longue expérience de la prière charismatique, ils font souvent figure d'experts en la matière, ce qui leur confère une autorité

considérable. L'enseignement qu'ils proposent est, de ce fait, reçu par de nombreux Catholiques sans le discernement souhaitable. Et ce danger de confusion subsiste même si l'orateur non catholique n'a nullement l'intention d'attaquer ou de nier aucun des points de la doctrine de l'Eglise.

10. D'autre part, lorsque des animateurs catholiques du Renouveau sont invités à participer à des réunions non catholiques, d'autres problèmes surgissent. La présence d'un orateur catholique peut conférer aux yeux des catholiques présents, une sorte de crédibilité globale à de tels rassemblements. Il convient donc qu'en pareil cas, l'orateur catholique sache rendre humblement et clairement témoignage à la foi de l'Eglise - ce qui correspond à une attitude authentiquement oecuménique.

11. Des catholiques de plus en plus nombreux, y compris des prêtres, des religieux et des religieuses, participent à des séminaires, sessions, congrès, organisés par des non-catholiques. Ils risquent ainsi d'assimiler, sans s'en rendre compte, des doctrines ou des pratiques étrangères à la tradition de l'Eglise. L'atmosphère de prière fervente et de charité mutuelle qui règne dans ces assemblées charismatiques, si bienfaisante qu'elle soit, ne saurait dispenser d'une solide formation doctrinale et spirituelle spécifique - ment catholique.

VII. Recommandations.

1. Le renouveau charismatique constitue, en lui-même et pour l'Eglise, un extraordinaire courant de grâce. Il serait dramatique que l'Eglise hiérarchique n'en reconnaisse pas la signification spirituelle, et ne se soucie pas d'en accueillir les promesses et d'en promouvoir la réalisation. Si les Pasteurs de l'Eglise n'accomplissent pas en cette matière leur devoir de guides spirituels, ils porteront la responsabilité des erreurs et des déviations qui seraient la conséquence de leur négligence ou de leur attentisme. Le pasteur doit se tenir au milieu du troupeau, et non pas observer de loin s'il s'écarter de la route à suivre, pour n'intervenir qu'après coup.
2. Il convient également de se rendre compte que les normes à tracer ne peuvent prendre la forme juridique d'interdictions, de permissions, etc. Ces normes de type paternaliste n'auraient aucune chance d'être suivies. Il importe de se situer en pleine vie, si l'on veut l'orienter à bon escient.
3. Au stade d'évolution où nous sommes, il serait souhaitable d'établir, au plan diocésain, national et même international,

nal, des organes de coordination suffisamment souples pour concilier la liberté spirituelle nécessaire et l'intégration ecclésiale indispensable.

4. Les évêques des églises locales devront avoir le souci de s'informer à bonne source, en évitant d'agir ou de réagir uniquement en présence d'abus ou d'exagérations. Ils doivent trier le bon grain de l'ivraie, et non tout arracher en bloc. Ils seront mieux à même d'exercer ce discernement s'ils participent, au moins de temps en temps, à des assemblées de prière et à d'autres activités du Renouveau.

5. Chaque évêque devrait être invité à désigner un délégué officiel pour le renouveau charismatique. Celui-ci pourrait être choisi parmi les leaders reconnus des groupes ou communautés existants. Il aurait pour tâche de veiller, avec la collaboration d'une équipe d'océane de responsables, à ce que, dans ses diverses expressions spirituelles, théologiques, liturgiques et pastorales— le renouveau charismatique soit conforme à la doctrine et à la pratique de l'Eglise.

6. Pour que les groupes de prière soient authentiquement catholiques, ils devraient s'inspirer de cette prière par excellence qu'est l'Eucharistie de l'Eglise. Il faudrait faire en sorte qu'on retrouve habituellement dans le déroulement de leur prière les éléments majeurs de la célébration eucharistique: louange, confession des péchés, action de grâce, intercession. Il conviendrait également que s'y exprime comme durant la Messe, la communion de l'assemblée avec Marie, les apôtres, les anges et les saints. L'usage de l'écriture y devrait également s'inspirer des textes que l'Eglise nous fait lire dans la liturgie quotidienne.

De même, la vie spirituelle d'un chrétien doit normalement être en harmonie avec les périodes de l'année liturgique. Il est donc souhaitable que la prière des groupes charismatiques fasse écho aux mystères qui sont commémorés tout au long de l'année. Une piété para-liturgique peut conduire à la longue à un appauvrissement spirituel. Tel serait le cas d'une spiritualité exclusivement "pentecôtiste", non intégrée au rythme des mystères célébrés chaque année par l'Eglise.

7. Le Cénacle est un lieu où la communauté chrétienne se rassemble dans une prière fervente jusqu'au moment où l'Esprit l'invite à en sortir pour communiquer au monde le feu nouveau de la Pentecôte.

Une prière vraiment chrétienne manifeste tôt ou tard son authenticité dans un amour qui se met au service du prochain.

Elle se distingue ainsi du "piétisme", c'est-à-dire, détachée d'une relation vitale à l'expérience de l'Eglise en toutes ses dimensions.

8. Chaque conférence épiscopale devrait établir une commission chargée d'être son organe de liaison avec le renouveau charismatique. Cette commission devrait fonctionner d'une manière à la fois souple et attentive. Il serait très souhaitable que ses membres participent eux-mêmes à l'expérience qu'ils auraient à guider et à garantir.

Un de leurs premiers soucis devrait être de nouer des relations confiantes et régulières avec les leaders reconnus du Renouveau dans les différents pays, où ils constituent le plus souvent un "Comité de service" chargé de mettre en œuvre certains projets d'intérêt commun: congrès, sessions, etc. Ces "Comités de service" jouent un rôle croissant dans l'orientation du Renouveau, notamment en choisissant les thèmes et les orateurs des congrès et sessions de formation.

9. Afin de garantir l'authenticité spirituelle des groupes de prière et des communautés, il est indispensable de mettre sur pied des centres de formation, ou de recourir à la collaboration de centres existants, tels que *Regina Mundi* à Rome, *Lumen Vitae* à Bruxelles ou l'*École de la Foi* à Fribourg (Suisse).

On souhaite également que se multiplient des "Maisons de prière", comme *Concent Station* (New Jersey, U.S.A.) ou *Troussures* (France).

10. Dans cette œuvre de formation, un rôle particulier revient aux théologiens, surtout à ceux qui se trouvent eux-mêmes engagés dans l'expérience du Renouveau. Ainsi, un *Héribert Kühlen*, spécialiste en pneumatologie et animateur de groupes de prière en Allemagne.

Il leur incombe en particulier de situer le Renouveau dans la tradition ecclésiale, et d'indiquer les voies de son intégration à la vie de l'Eglise, particulièrement à sa vie sacramentelle.

11. Une abondante littérature d'inspiration "pentecôtiste" se répand actuellement dans les milieux catholiques, et son influence se retrouve dans les écrits de certains auteurs catholiques. A côté d'éléments positifs, cette littérature contient des opinions contestables au sujet de l'Eglise, de Marie, du baptême dans l'Esprit, des charismes, etc. Il est donc urgent que l'on puisse disposer d'écrits de bonne vulgarisation, qui reflètent la spiritualité authentiquement catholique du renouveau charismatique.

12. On souhaite également la création, au sein du Renouveau, d'une revue théologique d'un niveau élevé. Elle aurait pour objectif d'étudier les questions théologiques soulevées par l'expérience charismatique et de les situer dans la tradition spirituelle de l'Eglise. Elle comporterait aussi des compte-rendus de livres et autres publications sur le sujet. Un tel instrument serait précieux à tous les animateurs du renouveau charismatique catholique.

13. Il conviendrait enfin de formuler certaines orientations pastorales au sujet des expériences de vie communautaires que le Renouveau suscite aujourd'hui un peu partout. A partir des groupes de prière, on voit en effet se constituer des communautés résidentielles et non résidentielles, dont les membres sont engagés dans différents états de vie (mariage, célibat, vie religieuse). Dans le renouveau charismatique comme ailleurs se manifeste ce phénomène des "communautés de base qui se multiplient actuellement en marge des institutions ecclésiales" (cf. La Croix, 28.2.1975). Il importe que l'Eglise hiérarchique soit ouverte à ce genre d'expériences qui répondent à un besoin, et ont produit des fruits remarquables au sein du Renouveau. Mais elle doit aussi leur offrir le soutien pastoral sans lequel ces communautés risquent de se marginaliser par rapport à la vie de l'Eglise dans son ensemble.

* *

LECTURES SUGGEREES.

1. "Une nouvelle Pentecôte?" du Cardinal Suenens. Il étudie et situe le renouveau charismatique dans la perspective de la rénovation de l'Eglise aujourd'hui, après Vatican II. Le livre (268 pages) est traduit en diverses langues. L'édition originale est en français; Desclée Paris 1974.

2. "Orientations théologiques et pastorales sur le Renouveau Charismatique Catholique".

Livret traduit dans les principales langues, composé par les membres d'une équipe internationale réunie à Malines (21 - 26 mai 1974) sous la responsabilité de Kilian McDonnell.

L'édition originale est en anglais: Communication Center, P.O. Drawer A., Notre-Dame, Indiana 46556, U.S.A. 25 mars 1975.

* *

Panorama des groupes charismatiques au Rwanda

A l'image même du mouvement charismatique au Rwanda, ces quelques notes se présentent sans prétention aucune.

Paradoxalement, le mouvement charismatique, au Rwanda comme dans beaucoup d'autres pays, n'a pas l'allure d'un mouvement comportant structure, organisation, statuts et but précis. Il s'agit plutôt d'un courant, sans remous, mais profond, provoqué par un désir de renouvellement religieux, par un goût nouveau de Dieu et de la prière au nom de Jésus.

J'hésiterais même, pour ma part, à appeler ce courant "charismatique". Malgré la justesse des critiques faites à l'emploi du mot charismatique (entre autres par le P. Congar) pour caractériser un groupe ou un mouvement dans l'Eglise, je persiste à croire que jusqu'à présent on n'a pas trouvé de mot plus juste. Mais voilà que, au Rwanda, les groupes de prière ne présentent pas, généralement, la physionomie si typique des réunions de prière charismatique. Ceci n'est pas une critique, ni la constatation d'un demi-échec, ni même une réflexion un peu négative. Au contraire, cela montre que l'on n'a pas copié servilement des formes de prière existant ailleurs. L'Esprit-Saint a suscité ce renouveau au Rwanda. Il soufflé où il veut et comme il veut. Le Renouveau au Rwanda ne lui dicte pas une voie à suivre. L'Esprit est libre, souverainement, et respectueux de la liberté humaine; des cultures et des mentalités pour autant qu'elles sont valables. Il ne force rien, mais, de l'intérieur, il renouvelle tout, avec douceur, avec l'humilité de Dieu. L'Esprit Créateur ne se répète pas dans ses oeuvres: si le Renouveau au Rwanda est autre chose qu'une "copie conforme", cela ne fait que prouver son authenticité comme don de Dieu à son Eglise. Au Rwanda comme dans le reste du monde, le Renouveau vient de l'Esprit: la source est commune et cela suffit pour reconnaître une parenté.

C'est pourquoi je préfère parler, plutôt que du "mouvement charismatique au Rwanda", du courant de prière qui s'inspire du mouvement charismatique, en précisant que cette inspiration est l'oeuvre de l'Esprit. Nul ne peut s'inspirer soi-même. Mais comme cette appellation est inutilisable, nous emploierons dans ces lignes tout simplement le mot "Renouveau".

Il est difficile de brosser le tableau du Renouveau au Rwanda si on ne sait pas où il va. Or, nous ne savons pas où nous allons, et, dans un sens, nous ne désirons pas le savoir. Comme Abraham, nous sommes en marche, répondant à un appel. Abraham non plus ne savait pas où il allait, et selon Grégoire de Nise, c'était un signe qu'il était sur la bonne voie. Le Renouveau au Rwanda veut rester ouvert au présent de Dieu, ne fermer aucune porte aux manifestations de l'Esprit, être disponible à tout appel venant de lui et reconnu dans l'histoire des hommes. La certitude de foi que le Renouveau dans l'Eglise ne peut être que l'oeuvre de l'Esprit et s'enracine dans la prière, supplée à toute programmation.

* *

Il est même difficile de dire quand le Renouveau a commencé au Rwanda. La première réunion de prière, se rattachant au Mouvement charismatique dans l'Eglise, a eu lieu en octobre 1973, mais des Catholiques rwandais participaient déjà de longue date à des rencontres de prière animées par des Protestants, aussi bien dans des paroisses que dans des écoles secondaires. La naissance du Renouveau dans l'Eglise catholique a parfois donné un nouvel essor aux groupes de prière des Eglises protestantes. Depuis lors, le caractère oecuménique du Renouveau au Rwanda a toujours été très marqué. Les petits problèmes d'harmonisation ne manquent pas, mais, dans l'ensemble, la prière avec des frères d'autres Eglises est ressentie comme un enrichissement, une joie et une promesse.

Comme les groupes de prière au Rwanda n'ont ni secrétariat ni organe de coordination, personne n'en connaît le nombre. On sait qu'ils se développent; on constate parfois de faits assez surprenants, comme des groupes de prière composés uniquement d'enfants de l'école primaire ou encore ces réunions de prière faites par des personnes qui n'ont jamais entendu parler de "Renouveau" ou de "charismatique". Un exemple: au moment même où je rédige ces lignes je reçois une lettre d'un éducateur d'une importante école secondaire. Il vient de constater à sa grande surprise qu'une trentaine d'élèves se réunissent plus ou moins clandestinement (ils se lèvent plus tôt que les autres!) pour prier, pour parler de Jésus... Ce fait n'est pas isolé et il donne à réfléchir... Il existe aujourd'hui au Rwanda un réel désir de Dieu, même parmi les jeunes étudiants et étudiants. Le sentiment religieux n'est pas mort, mais certains faits forcent à poser la question: avons-nous assez évangélisé la religiosité?

Des prêtres de paroisse me disent que des "chrétiens des collines" leur demandent: apprenez-nous à prier... (Qui donc

s'est étonné du nombre de choses que l'on enseigne dans les paroisses?) La question que les disciples posèrent à Jésus. Et Jésus s'est mis à prier avec eux. Ces prêtres ajoutent que la meilleure réponse leur semble les groupes de prière, la prière spontanée en communauté de croyants, après une homélie, durant une réunion. Cela aussi, il me semble, fait partie du phénomène qu'on appelle le Renouveau dans l'Esprit au Rwanda. Car ce désir de prière, d'où vient-il? On ne s'y attendait pas! C'est un don de Dieu à l'Eglise du Rwanda. Un don qui est, comme tout don de Dieu, en même temps un appel et une interpellation. Le Renouveau, comme oeuvre de l'Esprit-Saint, se manifeste davantage dans cette vague de prière qui soulève l'Eglise (et parfois, gentiment, certaines attitudes) que dans ce que l'on peut observer dans des réunions ou des assemblées.

Car il y a aussi des assemblées qui réunissent des délégués et des sympathisants des groupes de prière de tout le pays. Le 24 février 1974, à Kabgayi, 24 personnes participèrent à une première rencontre que personne ne songeait à appeler "assemblée nationale". Depuis lors, le nombre de participants a presque doublé à chaque fois: en octobre 1975, Kabgayi a vu une affluence de plus de 300 (peut-être même 400) personnes.

C'était la 51ème assemblée nationale.

(Notons que la prochaine assemblée aura lieu à Gihindamugaga, le lundi de la Pentecôte).

* *

Comme tout mouvement de "réveil" religieux, le Renouveau dans l'Esprit comporte des risques. Avant de parler de l'espoir qu'il suscite il est bon d'y réfléchir.

Les dangers contre lesquels la littérature du Renouveau met le plus souvent en garde sont le subjectivisme, l'illumination, l'écritisme, le sectarisme (y compris le danger de devenir une secte) ainsi que l'importance exagérée accordée à certains charismes plus spectaculaires, et un certain sentimentalisme. Je ne crois pas que les groupes de prière au Rwanda courent ces risques là, sauf peut-être celui du sentimentalisme qui pourrait se manifester dans certains milieux. Il ne faut pourtant pas dramatiser ces occasionnelles flambées de l'émotivité: ce sont des réactions - qui ont du bon en tant que réaction - contre le céréalisme et le ritualisme de beaucoup de célébrations. Mais il y a d'autres risques:

a) le danger de jouer un personnage religieux dont l'image est imposée par le groupe et qui ne reflète pas ce qu'on vit réellement. Bien sûr, il est normal et parfaitement "vrai" d'exprimer autant ce qu'on désire être que ce qu'on est en ré-

allité, mais ce serait être victime d'une dangereuse illusion si, à la faveur de l'atmosphère chaude d'un groupe fervent, on croit vivre une vie dans l'Esprit quand on est touché par l'ambiance de prière et quand on dit beaucoup de belles paroles.

b) le risque de planer au-dessus de la réalité. Quand la prière n'exprime plus la vie, elle perd un des traits de la prière de Jésus: être adhésion à la volonté du Père, acceptation d'une mission au coeur du monde. Bien sûr, la prière doit aussi - et surtout - être gratuite, oubli de soi pour se perdre en Dieu; mais c'est finalement pour se retrouver, renouvelé, pour un monde nouveau.

c) un danger qui pourrait devenir grave plus tard: ne pas dispenser d'animateurs éclairés, remplis de l'Esprit du Seigneur. Bien que beaucoup de bons animateurs soient laïcs, les prêtres, religieux et religieuses ne doivent pas déclinier leur responsabilité en ce domaine. Un groupe de prière ne peut pas fonctionner avec comme seul moteur l'instinct religieux. Il faut une formation régulière et solide.

Des théologiens de renom pensent que le Renouveau constitue un espoir pour l'Eglise universelle. C'est le cas aussi pour le Rwanda.

Les évêques du Rwanda et du Burundi réunis à Kanyinya (Burundi) au mois de janvier 1976, se sont réjouis du renouveau de la prière chrétienne à travers les groupes de prière. Quoique le Renouveau soit encore à ses débuts au Rwanda, on peut déjà constater que dans certaines écoles secondaires la pratique religieuse et l'esprit fraternel se sont fort améliorés grâce, notamment, au groupe de prière de l'école. Des vocations religieuses s'y affermissent, des conversions inattendues s'y opèrent. Dans des paroisses des chrétiens trouvent un goût nouveau pour la vie chrétienne; parfois même des groupes de prière deviennent de véritables petites écoles de prière. Je crois que c'est en ce sens qu'ils devraient évoluer. Dans plusieurs communautés religieuses aussi on peut voir les fruits du Renouveau.

Faire le panorama du Mouvement charismatique au Rwanda est, en partie, vouloir décrire l'invisible action de l'Esprit dans les coeurs. Mais en partie seulement. Car la vie chrétienne est plus qu'une aventure intérieure. C'est aussi une vie qui produit des fruits, bien réels, bien visibles, des fruits que l'on peut goûter, les fruits de l'Esprit. Et c'est à ses fruits qu'il faut juger les arbres, sans les entourer de tous ses soins!

Que le Seigneur soit béni de ce que l'année jubilaire de l'Eglise au Rwanda soit marquée par un renouveau si prometteur.

Pédagogie moderne au Rwanda

Textes de MM. Ngulinzira, Renard, Michel, Emy, Tiran

Note de la Rédaction.

Le texte de Mr. Didier LAMAISSON, publié dans "Dialogue", n° 54, nous a valu de nombreuses réactions.

Les trois premières nous sont adressées par Mr. Alex MICHEL, du Bureau Pédagogique de Kigali, inspecteur principal de français. Elles émanent respectivement de MM. B. NGULINZIRA, R. RENARD et de Mr. MICHEL lui-même.

Deux autres réactions nous viennent d'un de nos collaborateurs les plus assidus, Mr. P. ERY, professeur à l'Université Nationale de Butare, et de Mr. MURRAY, de l'Opération Radio-écolaire à Butare.

Cette contribution spontanée à notre Revue concourt à justifier de plus en plus l'objectif exprimé dans son titre.

"Dialogue" est ainsi une tribune où sont confrontées, pas toujours sans passion, des opinions diverses touchant des problèmes dont dépend l'avenir du pays.

Nos lecteurs apprécieront comme nous l'effort que représentent ces contributions et y trouveront ample matière à alimenter leur jugement.

* *

LA PEDAGOGIE DU FRANÇAIS AU RWANDA.

par B. NGULINZIRA.

Une double critique de fond doit être portée envers l'artiole de Didier LAMAISSON, intitulé "La Pédagogie moderne au Rwanda" (Dialogue, n° 54, 1976, pages 19-26). D'une part, il ne constitue qu'un ressassement d'affirmations gratuites, de préjugés raciaux et de vices néo-colonialistes. D'autre part, il est négatif de bout en bout et n'apporte aucun élément constructif au problème qu'il entend traiter, c'est-à-dire à la pédagogie moderne en général et à l'enseignement du français au Rwanda en particulier.

L'auteur s'en prend violemment, sans les nommer, aux programmes de français proposés par le Bureau Pédagogique et doit pouvoir les balayer du revers de la main. Les programmes

mis en cause sont disponibles dans tous les établissements de l'enseignement secondaire, aussi est-il surprenant que Lamaison ne base pas sa critique sur les documents. C'est en vain, en effet, qu'on y chercherait la moindre citation.

Dans cet article, écrit pour des raisons de "polémique" (page 25), Lamaison n'a réussi qu'à déployer son talent de polémiste. Celui-ci se laisse définir, chez lui, comme la faculté de fabriquer des opinions, de les prêter à un adversaire qu'on se garde de nommer et de les attaquer ensuite avec une vigueur implacable. Lamaison tient ainsi le pari de défendre en sept pages massochistes la méthode traditionnelle de l'enseignement du français au Rwanda sans en citer la moindre vertu.

En résumé, l'auteur de cet article laisse clairement entendre que, si l'enseignement du français au Rwanda a subi et continue à subir des échecs, ce n'est pas à cause des méthodes d'enseignement mais bien parce que les Rwandais, vu leur unité linguistique et leur tradition culturelle, sont incapables d'apprendre le français et que les professeurs rwandais sont des "cancreaux" qui, de plus, n'aiment pas leur métier (pages 20-21). Nous sommes donc à peine déçu, quand, au moment des conclusions, Lamaison ne fait aucune proposition concrète, "laissant oela à de plus qualifiés" (page 25). Il a sous-estimé le risque qu'il prenait de saper, voire de tenter de détruire l'institution au sein de laquelle il travaillait, en ouvrant délibérément une querelle aussi stérile qu'inutile. Lamaison fait preuve d'une grave irresponsabilité et son attitude nous semble d'une étrange légèreté.

Nous n'avons pas témoigné du même esprit de démission que Lamaison devant la tâche qui nous a été confiée en 74-75 comme inspecteur de français au Bureau Pédagogique. Directement ou indirectement selon les niveaux de l'enseignement secondaire, nous avons participé à la rénovation pédagogique de l'enseignement du français dans notre pays. Concrètement, il s'agissait de redresser une situation que M. Colson, malgré le soutien ou grâce au soutien des autorités responsables, avait laissée se dégrader pendant 8 années d'inspection. Nous avons notamment collaboré à la réalisation du "Projet d'instructions méthodologiques pour l'enseignement du français au cycle supérieur". C'est ce projet ainsi que la méthode structuro-globale audiovisuelle en application au Tronc Commun, qui suscitent les critiques de Lamaison, dont la gratuité appelle une mise au point.

1. LES NOUVELLES METHODES: UNE "VERITE DEFINITIVE"?

Selon Lamaison, les nouvelles méthodes se présentent comme une "nouvelle et définitive vérité" dont le Bureau Pédagogique serait l'orgueilleux dépositaire (page 19). Ce professeur du Collège Saint-André feint d'ignorer les réunions des expérimenta-

teurs des cours de français de 1ère et de 2ème T.C., qui se sont tenues l'an dernier dans les locaux mêmes de son établissement. D'autre part, dans l'avant-propos du "Projet d'instructions méthodologiques pour l'enseignement du français au cycle supérieur", nous avons insisté sur le fait que ces instructions ont avant tout un caractère provisoire. Lamaison nous fait là une vilaine critique.

Ce qui nous sépare de l'auteur de cet article c'est, on le voit, l'attitude face à la recherche pédagogique et même face à la science: alors qu'il étale sa soumission inconditionnelle à la méthode traditionnelle même quand celle-ci a prouvé son inefficacité, nous avons, nous, notre pensée assez libre pour reboucler nos méthodes à l'expérimentation, elles s'avèrent quelque peu inefficaces ou même les rejeter en faveur d'autres méthodes qui seraient plus rentables. Car, plutôt qu'une somme de vérités définitives, une science est un faisceau dynamique de vérités partielles et d'incertitudes et il faut toujours mesurer la part des unes et des autres. S'imaginer qu'on bien tout est vrai ou bien tout est faux est une vue manichéenne propre aux esprits primaires.

2. LES PREDECESSEURS.

C'est encore une affirmation gratuite de prétendre que nous avons taxé nos prédécesseurs de "maiserie" (page 19). A ce propos, il est même facile de démontrer que notre attitude vis-à-vis de nos prédécesseurs est plus rationnelle que celle de Lamaison. Il n'avance aucun argument à leur décharge alors que nous, si nous ne les avons pas incriminés, c'est que nous avions des raisons bien précises. Peut-on, par exemple, leur reprocher d'avoir été incapables de juguler le problème des interférences linguistiques alors qu'ils ont dû travailler à une époque où les techniques linguistiques elles-mêmes n'étaient pas encore suffisamment mises au point? Mais maintenant que la linguistique descriptive et la linguistique contrastive ont fait d'énormes progrès, de quoi peut-on arguer pour refuser d'en tenir compte dans l'enseignement du français? Il est révélateur que, dans son article, Lamaison ne fait pas la moindre allusion à la linguistique. Il se trompe d'époque s'il prétend aujourd'hui parler des méthodes d'enseignement d'une langue en ignorant tout de la linguistique. Il ne peut évidemment pas bénéficier de la même excuse que nos prédécesseurs.

3. UNITE LINGUISTIQUE: OBSTACLE OU ATOUR?

Le fait que le Rwanda est un pays unifié sur le plan linguistique constitue, selon Lamaison, un obstacle aussi bien infranchissable aux anciennes méthodes qu'aux nouvelles (page 20). L'obstacle est seulement infranchissable pour qui voudrait refaire cette unité nationale autour du français. Lamaison ne ca-

che pas, en effet, ses vues néo-colonialistes et impérialistes qui lui font regretter que le Rwanda unifié linguistiquement n'offre pas "une tendre proie aux appétits de conquête culturelle" (page 20). L'on sait que cet impérialisme est actuellement pratiqué en Afrique Occidentale où un de ses aspects consiste dans l'alphabetisation des adultes en français. Unanimement condamné par tous les intellectuels africains, cet impérialisme est aussi vigoureusement critiqué par une partie de l'intelligentsia française.

Ainsi en 1971, dans son Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire, M. Houli adressait à ses compatriotes français une mise en garde en ces termes: "Il est évident à l'observation que des gouvernements (africains) ; actuels ou futurs, adopteront des politiques où les langues africaines seront reconnues et que la coopération française dans la mesure où il y sera fait appel, manquera de l'incidence en ne le prévoyant pas, et opterait par là même, d'une certaine façon, pour une remise en cause de l'indépendance politique"(1).

Face à l'unité linguistique et culturelle du Rwanda, nous avons adopté une double attitude. D'une part, nous avons appelé les autorités compétentes à élaborer une politique linguistique et culturelle qui, notamment, accorderait au Kinyarwanda et à la culture rwandaise la place qui leur revient dans l'enseignement et l'éducation où ils sont scandalusement absents. D'autre part, nous avons demandé aux professeurs d'articuler le contenu culturel du cours de français à la fois sur l'enracinement culturel et sur l'ouverture au monde extérieur. Parallèle attitude est totalement absente des propos de Lamaison qui n'hésite pas néanmoins à taxer de "néo-colonialisme" (page 25) les programmes élaborés par le Bureau Pédagogique.

Lamaison s'imagina que la méthode traditionnelle aurait mieux réussi chez nous si notre pays n'était pas unilingue. C'est qu'il ignore, évidemment, l'effort actuel de rénovation pédagogique dans les Etats africains plurilingues où, comme l'ont prouvé P. Dumont pour le Sénégal, J.-P. Makouta-Mboukon pour le Congo et V.-Y. Mudimbe pour le Zaïre, les méthodes traditionnelles ont connu le même échec qu'au Rwanda.

Nous ne pouvons en aucun cas accepter de faire du français une langue pour "happy few" (page 20), c'est-à-dire un instrument de domination d'une minorité de Rwandais sur l'ensemble de la population. L'école rwandaise et, à travers elle, la maîtrise de la langue française qui est le véhicule actuel de l'enseignement secondaire et supérieur, constituent, il est vrai, un important facteur de mobilité sociale pour les individus mais, tout professeur se doit de le dire à ses élèves, pour le développement de notre pays, cette connaissance du français et ce savoir acquis à l'école n'ont de valeur que s'ils sont

véritablement mis au service de l'ensemble de la population rwandaise. Lamaison, qui se réfère à Marx à tort et à travers, a manqué ici la seule occasion qu'il avait de le faire à bon escient.

4. PREJUGES RACIAUX.

Lamaison impute l'échec de l'enseignement du français aux professeurs rwandais, spécialement aux anciens élèves de l'I.F.N. Qu'il y ait des professeurs rwandais incompetents, cela ne fait nul doute. Ce qui doit être mis en cause, c'est leur formation et non le fait qu'ils sont Rwandais. La formation des maîtres est, on le sait, une des questions qui ont été au centre des débats de la dernière conférence des ministres africains de l'éducation, réunie à Lagos du 27 janvier au 4 février 1976. Cela dit, nous ne voyons pas comment Lamaison déduit l'efficacité des méthodes traditionnelles à partir de l'incompétence des maîtres. Pour nous, l'élaboration des méthodes efficaces et la formation des maîtres constituent les deux fronts sur lesquels notre action de rénovation pédagogique doit se porter simultanément.

Lamaison tente de faire croire que les professeurs rwandais ont été incapables de manier la méthode traditionnelle. Or, stricte sensu, on doit plutôt parler d'une conception de l'enseignement du français au Rwanda que d'une méthode. Cette conception est que, passé le niveau de l'apprentissage des automatismes de base, une langue ne s'apprend que par et pour la littérature. Ainsi des générations de Rwandais ont appris et, sans la rénovation pédagogique actuelle, d'autres continueraient à apprendre non pas à parler français mais à lire Racine, Corneille et Molière. L'enseignement de la pratique orale est une préoccupation absente des méthodes traditionnelles, aussi Lamaison est-il incapable de prouver que les professeurs européens y ont réussi tandis que leurs collègues rwandais échouaient. Quand il croit remarquer "le caractère figé et très magistral de la pédagogie des professeurs rwandais" (page 20), il convient, objectivement, d'y voir une caractéristique des méthodes traditionnelles. Lamaison lui-même ne se déclare-t-il pas, dans une des ses incohérences internes, "foncièrement persuadé des vertus de la bonne vieille parole magistrale" (page 26)?

C'est donc à cause de ses préjugés raciaux que Lamaison tire des conclusions différentes selon qu'il doit porter un jugement sur des professeurs rwandais ou des professeurs européens alors qu'une seule et même conclusion objective s'impose. Le racisme de Lamaison est, du reste, à peine voilé. Nous donnons à racisme la même définition que M.-F. Aïmein, c'est-à-dire "toute manifestation plus ou moins fortuite de dégoût, de mépris pour un individu, un groupe, un peuple, et bien sûr une

l'ave, en vertu de la différence réelle ou supposée qu'ils représentent"(2). Il en est ainsi quand Lamaison exprime l'"ennui"(page 21) qu'il ressent quand il écoute un discours prononcé par un Rwandais. Il est même si précis qu'il se croit obligé d'ajouter "si occidentalisé soit-il"(page 21). Toute l'argumentation de Lamaison est sous-tendue par des préjugés raciaux.

En effet, à cause de cet "ennui", Lamaison préfère un enseignement ex cathedra, refuse d'accorder la parole à ses élèves et rejette le travail de groupe. Au-delà de ses préjugés raciaux, il juge et condamne sans le savoir la méthode qu'il croit défendre quand il affirme que ses élèves des deux dernières années d'humanité ne sont capables que de "stériles platitudes"(page 23). Gêné par l'écho du verbalisme de son propre discours, le professeur reproche à ses élèves de retenir cela même qu'il leur enseigne. Nous nous refusons, pour ne pas être accusé de subversion, d'imaginer ce que diraient ces élèves s'ils avaient l'occasion d'exprimer ce qu'ils ressentent en écoutant leur maître.

Dans ce qui n'est plus un raisonnement mais un délire, Lamaison va même trouver un fondement à l'enseignement ex cathedra, dont on sait qu'il est le pilier de la pédagogie universitaire européenne, dans "une originale tradition rhétorique"(page 21) rwandaise qui refuserait le dialogue pour secréter un "savoir impassable"(page 21). A cette affirmation ridicule, nous préférons opposer l'observation judicieuse de M. Houss qui, à propos de l'élève africain, constate que "ce qu'il a hérité de sa communauté, c'est une technique de communication orale qui privilégie la perception auditive et visuelle, la mémorisation par sociodrame, l'éducation par le dialogue"(3). L'on ne saurait reprocher aux nouveaux programmes d'exploiter ces aptitudes grâce aux méthodes vivantes, à l'audio-visuel, au travail de groupe, qui ont par ailleurs d'autres justifications. Lamaison qui préfère laisser l'élève "seul face à sa consigne"(page 23), est incapable de lui apprendre à communiquer en français sans le placer dans des situations de communication. En clair, il enseigne le français comme s'il s'agissait d'une langue morte.

Il est fallacieux de prétendre que la pédagogie gestuelle "a été engendrée par la nécessité où se trouvait le professeur... gravement concurrencé par les "mass-media", de capter l'attention de plus en plus rebelle des enfants européens"(page 24).

La linguistique a en effet montré que les gestes, les mimiques, les attitudes des locuteurs font partie intégrante de la communication. Quand Lamaison croit pouvoir s'en passer au Rwanda où, dit-il, l'action des "mass-media" est réduite, en réalité,

il ne sait pas de quoi il parle. Peut-il prononcer une phrase comme: "ce mur est jaune, celui-là bleu", sans les désigner l'un et l'autre du doigt? C'est le mérite des nouvelles méthodes d'intégrer les éléments situationnels (gestes et attitudes) et les facteurs prosodiques (rythme et intonation) dans la pédagogie des langues étrangères. Quand Lamaison refuse d'admettre ces nouvelles méthodes sous prétexte que les Rwandais n'ont pas encore fini de ressentir la nouveauté des années 60, qui, selon lui, constituent pour eux "une colossale révolution"(page 22), nous répliquons en disant que notre souci n'est pas tant d'introduire de nouvelles méthodes que d'introduire des méthodes efficaces.

5. LA PEDAGOGIE DES LANGUES ETRANGERES AUX ETATS-UNIS.

L'argument le plus puissant, c'est-à-dire l'affirmation la plus gratuite, de l'article de Lamaison consiste à prétendre que le Bureau Pédagogique est en train d'introduire au Rwanda des méthodes qui ont subi un écho aux Etats-Unis. L'auteur fait des Américains les vulgarisateurs de ces méthodes et croit savoir qu'ils "sont en train d'en revenir gravement"(page 22).

Cette affirmation, dont nous allons montrer qu'elle ne tient pas debout, est l'occasion, pour Lamaison, de donner ce qu'il croit être les caractéristiques de la modernité en matière d'éducation. Les caractéristiques qu'il cite sont tout simplement issues de son imagination qui gauschit même celles qui ont quelque fondement. Ainsi, le recours à l'audio-visuel n'a pas pour but de pénaliser l'esprit par l'inconscient. La raison d'être des moyens audio-visuels réside dans le fait que l'élève estimerait fournir un modèle sonore correct, authentique et toujours identique à lui-même tandis que l'image est pour l'élève à la fois une motivation, un prétexte de l'énoncé et un indice supplémentaire pour décoder le message. De même parler d'une "socialisation précoce de l'individu" est une sottise car l'homme est dès sa naissance un être social. L'appel à la participation de l'élève a d'autres buts que celui de faire en sorte que l'élève ne se sente pas travailler. On doit décerner un certificat d'incompétence à Lamaison en lui rappelant ce qui est maintenant devenu banal d'affirmer dans la pédagogie des langues étrangères à savoir qu'une langue vivante ne s'apprend que par la pratique. Le jeu, dont il ne faut pas exagérer l'importance dans les nouvelles méthodes, n'est pas destiné à élargir à l'élève l'apprentissage conscient et volontaire mais à détendre l'atmosphère d'un cours après une activité contraignante. Tout cela est expliqué dans les programmes proposés par le Bureau Pédagogique auxquels nous renvoyons Lamaison qui ne semble pas avoir lu une seule ligne.

S'il faut chercher une origine à la méthode structurale globale audio-visuelle (SGAV) en application au Troisième Commun, il faut se tourner non pas vers les États-Unis mais vers la France où le CREDIF a réalisé en 1961 le premier cours de langue audio-visuelle sous le titre *Voix et Images de France*. (4) Lemaison devrait se mettre au courant de ce qui se fait dans son pays avant d'écrire que l'audio-visuel est un "lavage de cerveau" (page 22). Dans la préface du livre d'exercices publié six ans après la première diffusion de V.I.F., le CREDIF écrit en effet: "Nos exercices visent à rendre réflexes, en les faisant pratiquer dans des exemples multiples et variés, les mécanismes de base de la langue... Mais nous n'avons pas voulu que cette acquisition se fasse sans participation consciente et intelligente de l'élève... Dans la classe, le professeur amènera les élèves à prendre conscience du rôle que jouent dans l'acte de langage les éléments extra-linguistiques présentés dans les séries d'images" (5).

Nous n'insisterons pas davantage sur le raffinement de la méthode structurale globale audio-visuelle sauf pour signaler qu'un exposé qui serait consacré exclusivement à ce sujet ne manquerait pas de souligner le rôle joué par l'équipe de P. Guherina et P. Rivo de l'Université de Zagreb dans l'orientation structurale globale de la méthode. Les Américains, eux, sont initiateurs de la méthode audio-orale ou audio-linguale. Chez eux la pédagogie des langues étrangères avait un regain d'intérêt durant la dernière guerre mondiale à des fins militaires, mais n'a pas donné lieu, sauf lacune de notre information, à la vulgarisation d'une méthode particulière. La méthode audio-orale dont Lemaison ignore tout jusqu'au nom et qu'il fait vieillir de "plusieurs décennies" (page 22) est née à la même époque que la méthode audio-visuelle il y a à peine quinze ans. En effet, les premiers exposés de la méthode audio-orale due, entre autres, à Nelson Brooks (6) et à Robert L. Politzer (7) ont été publiés en 1960. Les deux méthodes audio-visuelle et audio-orale ont dû faire bloc face à la méthode traditionnelle "grammaire-traduction" mais se distinguent nettement dans leurs choix pédagogiques et dans la conception qu'elles se font de la langue et de l'apprentissage.

Les revers qu'a eus la méthode audio-orale aux États-Unis tiennent à l'excès des exercices de manipulation et à la remise en cause de ses fondements théoriques. La méthode constructiviste essentiellement à faire manipuler par l'élève dans un dialogue ou hors-dialogue des phrases-modèles (patterns-sentences), qui sont censées contenir une structure productrice, jusqu'à ce qu'elles deviennent des habitudes quasi-réflexes. Elle se réclamait explicitement d'une part de théories linguistiques issues de Bloomfield, et d'autre part d'hypothèses psychologiques sur la langue conçue comme un comportement fait d'habitudes

et d'automatismes, et sur l'apprentissage qu'elle faisait reposer sur le modèle "stimulus-réponse, renforcement", exposé par B.F. Skinner en 1957 dans *Verbal Behavior* (8).

Or, Bloomfield déclarait fort justement que "pour donner une définition scientifiquement exacte de la signification de chaque forme d'une langue, il nous faudrait posséder un savoir scientifiquement exact de tout ce qui forme l'univers du locuteur", à quoi il ajoutait: "l'étendue actuelle du savoir humain est très petite en comparaison" (9). Ses disciples et ses successeurs immédiats comme Harris ont cru tirer de lui le droit d'exclure la sémantique de la description linguistique. Ils ont tenté de s'en tenir exclusivement aux formes, classées par leurs distributions ou positions réciproques, abstraction faite des significations. Pour donner un exemple concret, le formalisme distributionnaliste ne pouvait que donner une analyse identique à ces deux phrases manifestement différentes quant au sens mais dont les unités ont les mêmes distributions, c'est-à-dire les mêmes positions:

Les professeurs savent quels cours ennuièrent les élèves. Les professeurs savent quels cours préférèrent les élèves.

Il s'est trouvé des pédagogues pour considérer que se précéder du sens retardait l'automatisation des phrases-modèles. Comme certains exercices (pattern-drills) étaient directs, mais calqués sur les techniques de l'analyse distributionnelle, il ne faut pas s'étonner s'ils, ennuyés par les "drills", les élèves américains passaient difficilement de la manipulation à la communication et si le sens des énoncés résistait. La remise en cause des fondements théoriques de la méthode audio-orale est venue ajouter au désarroi des professeurs déjà inquiétés, par les résultats décevants qu'ils obtenaient avec la méthode, la linguistique américaine doit beaucoup au modèle génératif et transformationnel de Chomsky qui a résolu les impasses du formalisme distributionnaliste. Quant au comportement skinnerien, il a été démolé par le même Chomsky (10) dès 1959 et aussi par les psychologues groupés autour de G.A. Miller. Si des méthodes "en réveil" encore en 1960, c'est parce que les pédagogues ont suivi les psychologues qu'avec le retard habituel. Les deux piliers de la méthode se trouvaient ainsi ébranlés. Lemaison, en affirmant qu'elle est issue des théories freudienne et marxistes (page 22), prouve à suffisance qu'il ne sait rien de la méthode, ni de Freud, ni de Marx.

D. Conte (11), de qui nous tirons ces précieux renseignements, note qu'une évolution récente de la méthode audio-orale l'a rapprochée de la méthode audio-visuelle en reconnaissant qu'il était dangereux de vouloir faire précéder l'entraînement à la communication par une phase purement manipulative,

Par contre, dans un cours audio-visuel ou structure-globale audio-visuel comme ceux qui sont proposés pour le Tronc Commun, l'accent est d'emblée mis sur la communication, les exercices hors-situation sont systématiquement écartés et finalement le sens n'est négligé. La manipulation ne se fait pas "à vide" comme dans un cours audio-oral. Incapable de trouver la moindre phrase sangneme dans nos cours, Lamaison cite entre nous "my tailor is rich" (page 22).

Avant d'écrire de telles inepties, Lamaison aurait dû aller assister à une leçon de français dans une classe de 2ème ou de 3ème T.C. Notre inspection en 74-75 nous a, pour notre part, convaincu que nos classes du T.C. sont plus vivantes que jadis et que nos élèves s'expriment mieux en français. Les difficultés inévitables que les nouvelles méthodes doivent affronter sont moins de celles qui paralysent que de celles qui incitent à aller de l'avant.

Lamaison tente, à grand renfort d'arguties anachroniques, de substituer son fusion à celle que les professeurs doivent se faire eux-mêmes au fur et à mesure qu'ils pratiquent les nouvelles méthodes. Après avoir montré les vus néo-colonialistes, les préjugés raciaux et l'inconsistance de ses propos, nous n'avons plus qu'à mettre le souhait que la coopération dont il relève apprenne à l'abord leur métier à ses hommes avant de les envoyer faire carrière dans notre pays.

Bruxelles, le 31 mars 1976.

* Inspecteur de français au Bureau Pédagogique en 74-75, Boniface NGUMINZIRA est licencié en philologie romane de l'Université Catholique de Louvain et fait actuellement une spécialisation en linguistique africaine à l'Université Libre de Bruxelles.

- (1) HOUIS, M. Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire; Paris, P.U.F., 1971, p. 202.
- (2) ALLATY, M.F., Racisme vulgaire ou culte des ethnies. La Bible n'est pas morte, in Le Monde Diplomatique, mars 1976, p. 16.
- (3) HOUIS, M. op. cit., p. 196.
- (4) Voix et Images de France, Livre du Maître, Didier, 1961.

- (5) Voix et Images de France, Exercices pour le Laboratoire de Langues, Livre du Maître, préface, p. 14, Didier, 1961.
- (6) BROOKS, N., Language and Language Learning, Harcourt, Brace and World, 1960.
- (7) FOLITZER, R.L., Teaching French: An Introduction to Applied Linguistics, Ginn and Company, 1960.
- (8) SKINNER, B.F., Verbal Behavior, New York, Appleton Century, Crofts, 1957.
- (9) BLOOMFIELD, L., cité par MOUNIN, G., La Linguistique du XIXe siècle, Paris, P.U.F., 1972, p. 120.
- (10) CHOMSKY, N., Un compte rendu du Comportement verbal de B. F. SKINNER in Language, 35, n° 1, 1959.
- (11) COSTE, D., Le renouvellement méthodologique dans l'enseignement du français langue étrangère: remarques sur les années 1955-1970, in Langue Française, n° 8, décembre 1970, pp. 7-23.

A PROPOS DE "LA PEDAGOGIE MODERNE AU RWANDA" par R. Renard.

J'en sais ce qu'il faut penser de l'article publié sous ce titre dans "Dialogue".

Si mes informations sont exactes, une réforme en cours au Rwanda substitue aux méthodes traditionnelles d'enseignement du français, une méthodologie d'inspiration structure-globale audio-visuelle (SGAV). En choisissant cette dernière, les autorités locales, conscientes du rôle primordial du français comme véhicule des différentes matières de l'enseignement secondaire et supérieur, ont fait preuve d'une rare sagesse et il est stupéfiant de voir un Européen prôner un retour à une tradition qui a fait la preuve de son inefficacité... Il est triste, en outre, de le voir dénaturer la vérité pour étayer ses affirmations.

La description de la "pédagogie moderne" que nous livre l'auteur est une schématisation grossière, un bric-à-brac indigène d'un pédagogie cultivée.

Ainsi, les méthodes audio-visuelles favoriseraient la "pénétration de l'esprit par l'inconscient...": alors donc de l'inconscient au carré? L'auteur confondrait-il l'audio-visuel et suggestopédie? L'allusion aux Américains, "vulgarisateurs de ce système d'éducation", laisse le lecteur perplexe

Pour un professeur, ne pas sortir des orniers du milieu restreint de sa classe et vouloir ramener l'ensemble du système d'enseignement à cette seule perspective, révèle une absence d'ouverture d'esprit propre à limiter toute considération qui se voudrait objective.

Le monde de l'enseignement n'est pas si petit qu'on voudrait le faire croire: en 75-76, le seul réseau de l'enseignement secondaire au Rwanda compte douze mille élèves; nous éparpillons au lecteur les chiffres des effectifs du primaire, de l'enseignement supérieur, ceux des professeurs et des personnes chargées de l'organisation et de l'encadrement au sein même du système éducatif rwandais.

2. "Le défaut de références pour prendre la mesure du fiasco des anciennes méthodes" - (p. 20)

On peut s'étonner ici que l'auteur ne se réfère aucunement aux nombreuses fautes, que font certains adultes et les élèves qui n'ont pas bénéficié des bienfaits de la nouvelle méthodologie ou dont on a négligé d'entretenir un tant soit peu les aptitudes acquises grâce aux nouvelles techniques d'apprentissage.

Si ce professeur n'a pas daigné se mettre à la tâche de dresser un relevé des fautes courantes faites par les élèves, d'autres plus soucieux de rentabiliser au mieux leur enseignement y ont attaché l'importance souhaitable, au point qu'en 75-76 les professeurs de la 3ème année du Tronc Commun reçoivent régulièrement "les fiches de corrections lexicales", précieux atout qui éblouit le maître sur l'origine de la faute et sur le mode de correction le plus approprié.

Contrairement à l'impression générale qu'il veut dégager, l'auteur laisse transparaître, sans s'en apercevoir, l'exigence de sa perspicacité professionnelle. De là découle la facilité sécurisante de se "raccrocher" au type d'enseignement qui a toujours été pratiqué.

On se doit de souligner plus de sagesse et plus de pertinence pédagogique: lorsque nécessité fait force de loi, il ne peut être question de persévérer dans l'erreur ("... persévérer diaboliquement").

3. "Les cancrs de l'I.P.N." (p. 20)

Nous souhaiterions précisément que le professeur de français qui a rédigé cet article suive l'exemple de nombreux enseignants sortis de l'I.P.N. Les visites d'inspection-guidance montrent à suffisance combien la plupart des jeunes professeurs rwandais, qui n'ont pas toujours été formés aux nouvelles techniques d'apprentissage d'une langue étrangère, témoignent de l'ouverture d'esprit et de la perspicacité pédagogique nécessaires.

saire à la reconsidération du mode d'enseignement qu'ils ont dû subir durant la majeure partie de leurs études. Il est fort commode de taxer de "cancres" ceux qui préfèrent aller de l'avant plutôt que de s'attarder à des conceptions réactionnaires.

4. L'enseignement "ex cathedra" (p. 21)

L'auteur tente de trouver un refuge, il cherche à expliquer son repli par des observations combien érudites: parler d'"un savoir impassible" (p. 21) fondé sur "une originale tradition rhétorique" (p. 21) frise le ridicule.

Après une telle ineptie, il est bien sûr grand temps de se retrancher derrière "des vertus qui nous sont inaccessibles, ou que nous avons oubliées".

Une simple observation des jeunes Rwandais permet de se rendre compte de leur faculté exceptionnelle de perception, de mémorisation, de dramatisation et de dialogue; c'est précisément sur ces aptitudes que table la méthodologie de l'enseignement du français introduite récemment dans le pays.

Voulait revenir à la conception de l'enseignement "ex cathedra" nous paraît aujourd'hui une séquelle larvée du paternalisme qui autrefois pouvait donner bonne conscience aux administrations coloniales.

Telle est la transparence des lignes de cet article.

Une seconde lecture (il faut bien s'y résoudre) se doit d'être plus spécifique et de réfuter les affirmations non fondées d'ordre méthodologique.

De Bruxelles nous parvient une réaction aux dites pages, celle de Monsieur Boniface NELLINZIRA, licencié en philologie romane de l'Université de Louvain, Inspecteur de français au Rwanda en 74-75, qui se spécialise actuellement en linguistique africaine à l'Université Libre de Bruxelles. Il nous demande de transmettre sa réponse à la rédaction de D i a l o g u e.

Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à ce texte (v.....) Néanmoins nous voudrions souligner l'absence, dans toutes les lignes de l'ouvrage, de la moindre allusion aux traits originaux de la nouvelle méthode de l'enseignement du français, notamment:

- Présence de l'oral sur l'écrit, le second étant une transposition du premier après que les élèves ont été "débloqués" et habitués à percevoir, reconnaître et reproduire exactement les éléments oraux de la langue étrangère avec lesquels ils sont mis en contact.

Le propre d'une langue vivante est d'être parlée avant tout: fondamentalement et en théorie, le code écrit ne peut faire l'objet que d'un stade d'apprentissage ultérieur. Pour des raisons immédiates que l'on comprend aisément dans le système

d'enseignement tel qu'il est vécu, la méthodologie appliquée au Rwanda conjuguée dans une large mesure les deux apprentissages langue orale-langue écrite⁽¹⁾.

- Progression pédagogique telle que les éléments fondamentaux du langage sont acquis les premiers.

- Organisation des exercices selon les modèles "structuraux" combinant la répétition et la réflexion, et garantissant une acquisition stable.

- Incorporation d'exercices destinés à éviter les fautes dont les recherches menées depuis une quinzaine d'années ont attesté la récurrence au Rwanda.

- Utilisation de procédés phonétiques facilitant l'acquisition de sons nouveaux grâce au choix du contexte.

Sans doute en s'abstenant de critiquer ces traits fondamentaux, l'auteur apporte-t-il son approbation à la méthode!

Il a préféré condamner à grand renfort d'invectives les fantômes qu'il a tirés de son imagination:

- "Pénétration de l'esprit par l'inconscient au moyen de méthodes audio-visuelles" (p.21)

- "Socialisation précoce de l'individu" (p.21).

- "Démystification de la relation maître-élève" (p.21)

- "Freudisme et marxisme" (p.23)

Il faut reconnaître que sur le modèle illustré plus spirituellement par Cervantès, l'exhibition de Lamaison est du plus haut comique.

S'il avait fait de la méthode une critique systématique basée sur des faits établis, étayée par des observations irréfutables, l'auteur en le mérite d'émettre des remarques et des opinions peut-être intéressantes. Mais c'est en vain que l'on cherche

dans son article la moindre référence textuelle ou la plus élémentaire argumentation. Lamaison a-t-il jamais eu l'idée d'observer une leçon comme celles qui se donnent chaque jour au cycle inférieur de l'établissement même où on lui a confié les classes supérieures?

Nous pourrions en rester là, mais nous voulons saisir cette occasion pour informer le lecteur que la méthodologie actuelle de l'enseignement du français au Rwanda connaît des résultats probants.

En témoigne les avis souvent exprimés qui constatent les rapides progrès des enfants au Trono Commun et qui imputent essentiellement les difficultés d'adaptation d'ordre linguistique, au début du secondaire, à la survivance en primaire des méthodes traditionnelles.

A la fin de l'actuelle année scolaire, présenteront en même temps l'examen national de fin du T.C. des élèves qui auront

bénéficié de la nouvelle méthodologie et d'autres qui, pour diverses raisons, n'auront pas eu la chance de leurs condisciples. Ce sera fin 76-77 seulement que l'on enregistrera la première amélioration notable du niveau de langue des élèves qui entameront l'année suivante le second cycle du secondaire (élèves de l'actuelle 2ème T.C.)

Et l'on ne peut se contenter de constater les progrès déjà réalisés, il nous faut poursuivre l'effort entamé il y a peu et veiller toujours à la meilleure adaptation possible des programmes et des cours.

Dans l'immédiat, il nous faut aussi renforcer la connaissance du français des jeunes gens qui entament le cycle supérieur, sans oublier que cette connaissance doit s'orienter nécessairement et le plus tôt possible vers l'ouverture au monde: le français est fort apte à véhiculer cette formation "mondialiste". C'est dans cette optique que vient d'être diffusé, à titre expérimental, un Projet d'Instructions Méthodologiques pour l'enseignement du français au cycle supérieur. C'est contre cette inspiration que semble vouloir s'insurger si maladroitement l'auteur de l'article auquel la présente note a voulu répondre en partie, puisque c'est à l'occasion de cette diffusion que la revue Dialo a été sollicitée pour imprimer le dit texte. Diffusion du projet à titre expérimental en vue d'une large consultation de professeurs qui déjà s'organise et la mise sur pied d'un travail d'équipe.

Or, voit une nouvelle fois ce que l'on est en droit de penser de l'assertion de Lamaison qui a voulu faire croire à "une nouvelle et définitive vérité dont on serait les orgueilleux dépositaires" (p.19)

Alex MICHEL.

Inspecteur Principal
Chef de la Section de français
au Bureau Pédagogique de Kigali.

(1) Au lecteur qui souhaiterait des précisions, nous renvoyons aux instructions méthodologiques et aux programmes diffusés dans les établissements d'enseignement secondaire.

prise. D'aucuns objecteront-ont déjà objecté- que l'on a enseigné le français en Afrique pendant deux générations sans se préoccuper de linguistique, ni de langues africaines, et que les réunités s'appellent Léopold Sédar Senghor ou Camara Laye. Certes. Mais, sans vouloir diminuer les mérites immenses des instituteurs et professeurs, laïcs ou religieux, de nos colonies, il faut bien reconnaître que leur enseignement, même au niveau des écoles de brucses, présentait un caractère élitiste et sélectif de fait (et parfois de droit) qui ne correspond guère avec les objectifs officiels de francisation massive actuellement à l'ordre du jour. Une infime minorité des enfants de chaque classe d'âge entrant à l'école, une minorité de cette minorité achevait une scolarité primaire calquée sur le modèle métropolitain. Au niveau primaire supérieur et secondaire, les effectifs devenaient microscopiques, au niveau universitaire, il ne s'agissait plus que d'individus. Que ce tri drastique ait produit quelques dizaines d'excellents professeurs et poètes français, on ne saurait le contester: c'est le contraire qui serait étonnant. Mais ce n'est pas ce que demandent les États africains, ni ce dont ils ont besoin. Ils se sont orientés, depuis l'indépendance, vers un enseignement de masse, qui aurait dû faciliter le développement économique, politique, social de l'Afrique, non seulement en fournissant cadres et techniciens, mais aussi en permettant d'informer et de former largement les masses. Qui aurait dû le faciliter, mais qui n'y est parvenu, n'y parvient que très imparfaitement, ou pas du tout.

Sur ce point Jacques Champion cite abondamment la documentation rassemblée par les centres de linguistique créés dans la dernière décennie par les universités locales. Il a raison de leur consacrer beaucoup de pages: ces travaux, en effet, largement connus à l'étranger, en Grande-Bretagne et aux États-Unis notamment, sont très généralement inconnus en France, ce qui n'est peut-être pas un hasard. Le C.I.L.A.D. de Dakar, en particulier, bénéficiant de l'appui bienveillant d'un chef d'Etat qui se souvient d'avoir été linguiste, a présenté des analyses particulièrement significatives, et commencé à suggérer des solutions, dans une direction analogue à celle qu'explorait Jacques Champion.

Ici, une parenthèse est nécessaire. Les travaux de Dakar, ceux des Centres de linguistique appliquée de Yaoundé et d'Abidjan, ceux, plus récents, pour l'ivoire à Bobo-Dioulasso par M.S. Joseph, ceux aussi de Mme Gollivet à Brazzaville, présentent des catalogues de fautes singulièrement concordants et qui ne diffèrent guère de celui qu'a compilé Jacques Champion. Ce qui est d'autant plus frappant que, d'une part, les méthodes d'enseignement belge et française n'étaient pas absolument identiques, et que, d'autre part, et plus encore, les écoliers

en cause ressortissent à des groupes linguistiques différents. Ce qui, sur le plan théorique, soulève un grand nombre de problèmes intéressants, en particulier en ce qui concerne l'apprentissage et la typologie des langues négro-africaines: ici c'est la linguistique appliquée qui informe la linguistique théorique. La réponse est probablement dans une pédagogie bilingue intégrée, fondée sur des études contrastives qui visent largement à faire. Or, le temps presse, l'actualité récente le prouve.

Nous aimerions ensuite que l'on définisse plus clairement le terme de méthodes, car pour nous, méthode audio-visuelle ne signifie pas grand chose. Je m'explique: il m'est souvent arrivé, lors de visites de classes, de rencontrer des enseignants qui, pourvus d'un magnétophone et d'un projecteur de diapos se targuaient d'avoir renouvelé leur enseignement, alors qu'ils n'avaient rien modifié à leurs façons d'enseigner. C'est pourquoi je préférerais que l'on parle le langage audio-visuel, étant donné que ces différences aides (télévision, magnétophone, projecteurs, laboratoires de langues, tableaux, cartes, ardoises... et craie) ne valent que par l'usage pédagogique que l'on veut bien leur conférer et nous certifions qu'il est possible d'utiliser une méthode moderne d'enseignement sans avoir recouru aux outils plus ou moins sophistiqués que peuvent nous offrir les plus récentes découvertes techniques.

La troisième remarque délimitera de façon plus précise encore le cadre dans lequel s'inscriront nos différentes objections: en effet, Mr. Lamaison s'adresse surtout aux cours de cet article à l'enseignement tel qu'il est dispensé dans ce secteur, nous laisserons mieux informés le soin de répondre, et nous nous contenterons du domaine bien précis de l'enseignement du français dans le primaire au Rwanda, ainsi que de la formation des maîtres au sein des écoles normales.

Ces quelques précisions apportées, il nous est maintenant possible de reprendre point par point les différentes rubriques de cet article en ajoutant que, si l'auteur se réfère à 4 années d'expériences de l'enseignement du français dans le cycle secondaire, la présente réponse repose sur l'expérience accumulée en 13 années de pratique du français langue étrangère dans différents États d'Afrique.

II. QUELQUES INSUFFISANCES DE LA CRITIQUE EXERCÉE CONTRE LES ANCIENNES MÉTHODES.

Comme le titre le mentionne clairement, nous allons tenter de compléter cette insuffisance en reprenant les conclusions d'une mission effectuée dans différentes écoles normales (et primaires) du pays au cours du mois de novembre 1975:

" Le faible niveau en français des élèves sortant du primaire (constatation générale de tous nos interlocuteurs) aurait pour origine deux grandes causes: d'une part une inadéquation des manuels dans les écoles primaires, allée à une méthode souvent erronée, et d'autre part, une formation des élèves-maîtres inadéquate.

Sur ces deux points venant se greffer différentes remarques, découlent très souvent les unes des autres, le tout menant à se poser sérieusement le problème d'un enseignement efficace et adapté du français au Rwanda.

A l'origine donc, des manuels inadéquats; en troisième année primaire les maîtres utilisent la méthode "Franchart" Française par méthode directe", ouvrage fondé sur de sérieuses recherches linguistiques, mais malheureusement peu adapté, puisqu'il n'est qu'un résumé d'un livre destiné aux petites écoles marocaines. On peut reprocher encore à cette méthode de ne donner aucune part à l'écrit, alors que les élèves rwandais apprennent l'écriture du kinyarwanda en première et deuxième années primaires. Brusque changement en quatrième année, pendant laquelle les élèves sont mis en contact avec une méthode traditionnelle, trop livresque, qui par rapport au "Français par méthode directe", fait appel presque exclusivement à l'écrit. A ce défaut vient s'ajouter celui d'une méthode parfaitement inadaptée aux écoles primaires rwandaises, puisque "Ma ne d'Afrique" est un ouvrage destiné aux classes d'Afrique de l'Ouest, ce qui a pour conséquence de mettre le petit rwandais en présence d'un vocabulaire dont il n'aura jamais à se servir, et qu'il ne peut saisir. Cette méthode inadéquate, qui se poursuit en cinquième et sixième années, n'a donc pour effet que d'enfermer l'élève rwandais dans un monde tout à fait factice à l'intérieur duquel il devient incapable de s'exprimer tant sur le plan de l'oral que sur le plan de l'écrit.

Méthode inadaptée également aux réalités de la vie rwandaise, qui n'est fondée sur aucune étude préalable du milieu, mais que l'on continue d'employer à cause de "l'obsession" de l'examen national de fin de primaire, par lequel il sera possible à l'enfant d'accéder au secondaire, "porte ouvrant sur une vie meilleure". Mais on ne peut rester muet devant la gravité d'une telle chose, lorsque l'on sait que seuls 5 % des élèves sortant du primaire peuvent espérer entrer dans le secondaire, et doivent, pendant la première année de tronc commun, réapprendre le français.

Enseigner le français, comme langue étrangère par méthode directe audio-visuelle, tout au long du primaire, en pensant à tous les élèves et non uniquement aux 5 % de privilégiés, réformer l'examen d'entrée dans le secondaire, voilà deux problèmes sur lesquels directeurs et professeurs d'écoles normales aimeraient que l'on se penche dans un avenir très proche.

Si le niveau des élèves sortant du primaire est bas, celui des élèves-maîtres recrutés dans les écoles normales est bien souvent hétéroclite. De plus, bon nombre d'élèves-maîtres ont subi un recrutement imposé, ce qui laisse entrevoir une bien piètre motivation chez eux pour le métier d'enseignant. Bien des directeurs d'écoles normales en sont conscients et cherchent à revaloriser le métier d'instituteur auprès de leurs stagiaires. Quant à la formation par elle-même, il est flagrant de constater le fossé qui existe entre une formation d'instituteur de type D 7 et une formation de moniteur de type D 5. Les premiers, en fin de compte, ne sont pas du tout préparés à l'enseignement dans le primaire, puisqu'ils peuvent poursuivre des études au niveau I.P.N. ou au niveau universitaire; quant aux seconds, ils sont "condamnés" à enseigner dans le primaire.

Mr. Lamaison souligne donc, à juste titre, le manque de motivation de certains enseignants Rwandais; il a également raison de relever la précarité des "modes pédagogiques", et c'est pour quoi nous éviterons de nous référer à telle ou telle école, nous contentant de nous appuyer sur des expériences ayant fait leurs preuves en Afrique. Cependant il semble bien qu'un sérieux problème se pose concernant l'adéquation des méthodes actuellement utilisées - anolennes ou pas - aux objectifs visés.

III. ELEMENTS POUR UNE CRITIQUE DE LA PEDAGOGIE MODERNE.

Nous pouvons reprendre les caractères relevés par l'auteur en les modifiant quelque peu, nous verrons bientôt pourquoi.

La pédagogie moderne se caractériserait donc par:
la scientification des méthodes
la participation active de l'élève
la recherche systématique de l'efficacité
l'aspect parfois ludique de l'enseignement
la modification des relations maître-élève

Est également vrai le fait que l'introduction de l'enseignement au Rwanda, qui ne date que de quelques décennies, fut une profonde révolution; mais est-ce une raison valable pour fixer cet enseignement dans un moule qui ne correspond plus aux impératifs actuels du pays? Avant l'Indépendance, l'objectif était de façonner des collaborateurs efficaces, capables de servir de courroie de transmission entre les autorités coloniales et le pays colonisé, par l'intermédiaire d'élites locales formées selon un modèle importé de la métropole. Le schéma colonial a vécu, et l'enseignement doit être revu en profondeur, non seulement au niveau des structures, mais également des contenus, afin de l'adapter d'une part aux priorités rwandaises choisies librement par le Gouvernement, d'autre part à un monde en perpétuelle évolution, tant sur le plan scientifique qu'économique et politique. Se fixer sur une position, aussi valable

soit-elle, serait courir le risque de se voir rapidement dépassé, et obligé de recourir à des mesures excessives, au moment où leur inadaptation deviendrait par trop criante.

L'enseignement doit donc avoir un caractère évolutif, et tout pédagogue doit se remettre constamment en question, afin d'affiner et de perfectionner son outil méthodologique. Préten- dre que les américains "en reviennent gravement" serait faire fi de tout le travail concernant le micro-teaching, les tests d'évaluation, toutes les grilles d'observation utilisées en psychopédagogie... Il est certain que l'audio-visuel n'est plus considéré comme la panacée qu'on bien voulu croire certains enthousiastes de la période "pionnier". Les différentes écoles de pédagogie n'ont-elles pas leurs fidèles et leurs prophètes? Mais nous sommes là pour opérer un tri dans tout ce qui se fait dans le monde au niveau de l'éducation, non pas par un "acte de foi", mais au contraire selon une analyse opérée en fonction de critères qui ne relèvent que de la froide analyse.

Le second point de ce chapitre concerne la méthode Assimil (exemple choisi par Mr. Lemaison). Outre le fait que cette méthode date des années 50, ce qui lui enlève l'étiquette de méthode moderne, nous ajouterons que ce n'est pas parce qu'une publication prétend qu'en cinq minutes par jour, sans se fatiguer, on va avoir un corps d'athlète, que les sportifs ont abandonné l'entraînement! On sait également ce que valent les méthodes "apprenez en dormant"... L'objectif premier des "méthodes audio-visuelles" (cf. prologue) à support publicitaire est de gagner de l'argent, et pour cela elles vont donc avancer le slogan le plus alléchant, et ce ne sera pas celui qui fait appel à l'effort et aux difficultés... Cependant il est bon de relever le fait intéressant (et qui a fait le succès - mérité ou non - de ces méthodes à leur époque) de la priorité de l'oral sur l'écrit. La grande découverte de cette période fut... qu'une langue était faite pour être parlée et non étudiée à un moment de son histoire comme objet de culture et de réflexion, de sélection également.

Le second point développé dans ce chapitre a trait au travail de groupe, et nous retrouvons ici la même dichotomie que précédemment "agitation désordonnée de stériles platitudes" opposée à "féconde complexité de ses conduites".

Hélas, si nous pouvions trancher aussi facilement entre ce qui est valable et ce qui ne l'est pas, la pédagogie n'aurait pas de raison d'être. Il m'est très souvent arrivé d'animer des groupes de travail, et les résultats sont très inégaux selon les pays et les ethnies. Dernièrement j'ai eu l'occasion de mener une expérience de ce genre au C.F.P. de Butare, et

les résultats sont plus qu'encourageants (comparaison au même type d'expérience menée dans les écoles normales de Côte d'Ivoire). Les techniques d'animation et de travail en groupe ne relèvent pas de l'amateurisme, et répondent à des règles bien précises qui sont expérimentées depuis 1920 en France...

(cf. le livre de Cousinet sur le travail en groupe, disponible au Centre Culturel Français, ainsi que toutes les publications récentes de Muchielli). Encore une technique qui n'a rien de si moderne!!! La plupart des sociétés multinationales actuelles ont des centres de formation permanente qui utilisent abondamment cette technique; peut-on les taxer de "marxisme innoué"? Nous nous permettrons enfin de classer sous une même rubrique les trois dernières remarques concernant ce chapitre, à savoir:

l'intérêt de l'élève à ce qu'il fait
la participation au travail
l'aspect ludique de certaines acquisitions.

Il est curieux d'essayer de démontrer que l'intérêt ou la participation à un travail empêche l'élève de mobiliser ses efforts. Je pensais le contraire évident... et dire "qu'il faut inculquer de force à un sujet inintéressé et passif un savoir qu'il refuse, l'amènera à mieux s'armer pour la vie" relève du sado-masochisme.

L'aspect ludique de certaines acquisitions (cf. les études des psychopédagogues concernant l'activité du jeu chez l'enfant) devient une "condamnation aux loisirs forcés"!

Pourqu'on le fait d'apprendre doit-il être obligatoirement douloureux; pourquoi sous prétexte que le monde des adultes "travaille sans jouer" doit-on supprimer le jeu-sottisé pré-mière, et éducatrice, de l'enfant - dans le cadre de l'enseignement?

Bien sûr, il n'est pas question d'ériger en système telle ou telle technique, c'est ce que nous essayons de démontrer dès le début, mais d'intégrer au mieux celles-ci dans un tout destiné à parfaire notre efficacité méthodologique.

IV. LA PEDAGOGIE MODERNE AU RWANDA.

Dans ce dernier chapitre nous trouvons développée l'idée très intéressante d'étude du milieu, et l'auteur souligne la coupure exercée par l'enseignement entre les conditions de vie existantes au Rwanda et la préparation offerte aux étudiants. Reconnaissons donc que notre enseignement est inadéquat, et tentons de répondre aux exigences méthodologiques développées par Mrs. Debesse et Malarat dans leur "traité des sciences pédagogiques" (P.U.F.) qu'il serait trop long de citer, mais que nous résumerons lapidairement en "étude de tous les

aspects de la vie d'un peuple: économiques, idéologiques, artistiques, religieux... afin d'adapter au mieux notre outil, à l'usage que nous voulons lui conférer".

L'auteur conclut par "nous avons voulu dresser une critique suocinote mais radicale du système pédagogique qui semble vouloir être introduit au Rwanda".

J'ai actuellement sous les yeux les "projets d'instructions méthodologiques" du Bureau Pédagogique du Secondaire (publiés il y a 5 mois), et je n'y découvre rien de bien révolutionnaire; ou qui mérite les foudres de quelque "réaction". Quant aux méthodes et structures nouvelles concernant le primaire, nous sommes assez bien placés pour connaître le niveau d'indécision dramatique qui caractérise ce secteur. Nous sommes en train d'élaborer ce qui pourrait devenir une méthode d'apprentissage du Français langue seconde avec support audio-visuel, sans connaître encore les structures définitives que revêtira le cursus primaire! Comment l'auteur a-t-il pu inférer, à partir de bases aussi légères, pour arriver à de pareils anathèmes?

V. CONCLUSION.

Critique suocinote certes, radicale...? Le principal intérêt de cet article réside surtout dans le fait d'avoir provoqué, par l'outrance de certaines de ses assertions, une réaction - donc un dialogue - dont nous sommes les premiers bénéficiaires. Nous espérons que la méthode que nous sommes en train d'élaborer provoquera autant de critiques qui nous permettront d'affiner notre outil, et de parfaire son élaboration.

Mr. TIRAN Michel
Section de Français
Opération Radio Scolaire.

La « Constitution » d'un village Ujamaa

Jean-Pierre Godding
Professeur au Lycée scientifique de M'undo.

INTRODUCTION.

Les villages "ujamaa" en Tanzanie commencent à être connus à l'extérieur des frontières du pays, et de nombreuses personnes les considèrent comme une expérience de développement digne de la plus grande attention.

Nous avons déjà communiqué au lecteur de cette revue notre expérience concrète d'un séjour dans un village ujamaa (cf. Dialogue, n° 45).

Nous avons pu depuis lors obtenir la "Constitution" de ce village et nous l'avons traduite en français.

Il nous a semblé particulièrement important de pouvoir publier ce document qui nous permet de mieux comprendre le schéma d'organisation de ces nouvelles structures de vie collective.

Soulignons tout particulièrement le fait que c'est à notre connaissance la première fois qu'un tel document est traduit du swahili.

* *

Il ne serait peut-être pas inutile que pour le lecteur non familiarisé avec le socialisme tanzanien, nous rappelions brièvement les grands principes de constitution des villages ujamaa, de manière à faciliter l'accès du texte que nous présentons.

"Ujamaa" peut se traduire du swahili comme signifiant "l'ensemble des valeurs représentées par la famille étendue". Il s'agit du terme utilisé par le président Nyeréré pour traduire l'objectif du socialisme comme constituant une valeur traditionnelle du peuple tanzanien.

En 1967, la déclaration d'Arusha constituait la base d'une option socialiste de développement, refusant la formation d'une élite privilégiée au détriment du progrès de la masse paysanne. Dans son texte "Socialism and rural development", datant également de 1967, le président Nyeréré développe la mise en oeuvre rurale de cette option socialiste, en proposant la création de "villages ujamaa".

" Communautés économiques et sociales où tous les membres vivent et travaillent ensemble pour le bien de tous."

Ces villages sont ainsi basés sur trois principes: vivre ensemble, travailler ensemble et partager également.

Tout en réactivant un esprit de coopération traditionnel en Afrique, d'après le président Nyerere, ces villages doivent constituer des pîles de développement modernes freinant l'exode rural (centres de commerce, dispensaires, écoles, petites industries...):

" Dans le passé, nous travaillions ensemble parce que c'était la coutume, maintenant nous devons le faire délibérément, de telle manière que les connaissances modernes puissent être utilisées pour le bien de tous."

Différentes caractéristiques de ces villages sont soulignées par le président:

a) Soulignons d'abord l'accent tout particulier mis sur le principe de démocratie: Ce sont les paysans eux-mêmes (sans l'intermédiaire d'un quelconque parti) qui décident de participer ou non à un tel village; ce sont eux qui élaboreront leur mode propre d'organisation: " Celui qui avance pas à pas a plus de chances d'arriver à destination que celui qui saute sans savoir où "

b) Les étapes de la collectivisation: Le président conseille une démarche progressive: commencer par un champ coopératif, puis développer un habitat concentré, et enfin constituer une coopérative pluridimensionnelle en ne conservant que de petits jardins individuels .

c) La répartition des revenus: Le président conseille de les répartir d'après le travail de chacun, en conservant une part pour les vieux, les infirmes ainsi que pour les investissements collectifs du village.

d) Le principe de compter sur ses propres forces apparaît comme essentiel: Les paysans ne peuvent s'asseoir et attendre une aide gouvernementale pour commencer: la construction progressive d'un village ne nécessite pas de gros investissements. Les villages doivent se construire eux-mêmes et s'auto-financer.

Une aide gouvernementale pourra éventuellement intervenir, mais postérieurement.

Nous ne possédons pas les statistiques les plus récentes sur le développement de ces villages; retenons toutefois qu'en mars 1973 on en comptait 6.180, regroupant une population de deux millions d'habitants; ces statistiques ne sont toutefois pas très significatives puisque dès sa première étape de collectivisation, on parlait d'un village ujamaa.

Pour une bonne compréhension du texte, nous devons encore signaler l'existence d'un parti unique, le T.A.N.U. (Tanganyika African National Union) fondé dès 1954, et défini comme un mouvement de libération nationale.

Ce parti possède une structure hiérarchisée, avec à sa base la cellule (10 chefs de famille); au niveau d'un village ou d'une entreprise on trouve normalement une " branche " du parti.

Nous avons enfin cru intéressant de mettre en rapport certains passages de la constitution du village de MARIKA avec la déclaration d'Arusha; les notes en bas de page viennent donc de nous-mêmes.

* *

" CONSTITUTION " DU VILLAGE UJAMA DE MARIKA.

CHAPITRE I.

- 1) Nom du village : " MARIKA Ujamaa village " .
- 2) Adresse : P.O. Box 770 Mwanza (au bord du lac Victoria)

CHAPITRE 2. : OBJECTIFS DU VILLAGE.

Les objectifs du village sont les suivants:

- 1) Permettre à ses membres d'améliorer leurs conditions de vie par les moyens suivants:

- a) éliminer toutes formes d'exploitation et les remplacer par un travail coopératif. (1)
- b) donner un travail et le profit de son travail à chaque membre du village d'après ses capacités et sa responsabilité comme être humain.
- c) développer l'économie du village par des champs collectifs, de l'élevage, du commerce et toute autre activité comme utile à la collectivité.
- d) vendre le produit de l'activité coopérative.
- e) acheter ou construire toutes les installations nécessaires à la vie du village .
- f) trouver les ressources financières nécessaires par des contributions des prêts, des taxes ou d'autres moyens ; pourvu qu'ils soient en accord avec les décisions du village et les objectifs du T.A.N.U.
- g) s'unir ou coopérer avec d'autres villages ujamaa ou avec toute autre coopérative pour faire du commerce, en accord avec les décisions du village et les objectifs du T.A.N.U.
- h) donner aux villageois la possibilité de recevoir de l'instruction, des soins médicaux et toutes autres choses.

ses nécessaires à un plein épanouissement humain.

- 1) constituer des exemples pour leurs concitoyens de telle sorte qu'ils puissent aimer la vie socialiste: vivre et travailler ensemble pour le bien de tous. (2)
- j) faire toutes choses qui puissent développer ces objectifs pourvu que ce soit en accord avec les buts du TANU.

- 2) assurer la vie de ses membres par les moyens suivants:

- a) encourager et développer des attitudes d'esprit socialistes: la vie et l'amour fraternel.
- b) épargner en banque ou ailleurs une partie des revenus du village pour pouvoir répondre à des besoins futurs.
- c) prendre soin des personnes âgées et nécessiteuses et leur donner des allocations ou des pensions.
- d) ouvrir ou garantir des crédits (avec ou sans intérêt) aux villageois.

CHAPITRE 3. : DROITS ET DEVOIRS DES MEMBRES DU VILLAGE.

- 1) Tout Tanzanien, homme ou femme, âgé de 15 ans au moins, et prêt à accepter les objectifs et le règlement du village, peut introduire une demande pour en devenir membre. Le candidat soumet sa demande au secrétaire du village; celui-ci la transmet à l'assemblée générale qui prend la décision.
- 2) a) un ouvrier peut être admis s'il accepte les objectifs et le règlement du village.
b) il abandonnera une partie de son salaire au village, ainsi qu'il en sera décidé par les villageois.
- 4) De nouveaux membres ne deviennent définitivement membres du village qu'après une période transitoire d'un mois au moins.
- 5) L'absence au travail est autorisée dans les cas suivants:
 - a) sur présentation d'un certificat médical.
 - b) pour tout motif important et subit.
 - c) si les villageois ont déclaré ce jour, jour de congé.
 - d) les femmes enceintes reçoivent six mois de congé avant leur maternité et trois mois après.
 - e) un villageois ne peut payer un ouvrier pour faire le travail collectif à sa place.
 - f) un villageois peut voyager (avec autorisation) et revenir à une date convenue.
- 6) Un villageois ne sera plus membre du village:
 - a) s'il démissionne.
 - b) s'il est exclu pour ivrognerie, vol, calomnie, faiblesse

antise ou paresse, s'il s'endort et ne tient pas compte des conseils ou ne croit pas à la politique d'économie socialiste du pays.

- o) s'il développe des activités opposées à la politique du TANU.
- d) le villageois exclu n'aura aucun droit sur sa contribution au village ni sur sa participation au travail collectif.
- e) le villageois exclu ne peut demeurer dans le village, mais il peut vendre ses biens meubles et ses produits agricoles (il peut conserver ceux-ci jusqu'à leur récolte); ses biens non-meubles doivent être vendus à un autre villageois.
- f) le villageois exclu n'a pas à répondre des dettes collectives du village mais de ses propres dettes et de celles dont il serait à l'origine.

CHAPITRE 4. : DIRECTION DU VILLAGE.

- 1) Le président:

- a) le président et le vice-président du village sont élus par l'assemblée générale.
- b) le président est élu pour un an et est rééligible.
- c) un président du TANU est également désigné s'il y a assez de membres pour en organiser un comité dans le village.
- d) celui-ci s'occupe de tous les problèmes du village et plus particulièrement de ceux qui concernent le TANU.
- e) en s'attachant aux problèmes du village, il veille à répondre à ses besoins.

- 2) Le secrétaire:

- a) le secrétaire du village est désigné par l'assemblée générale et agréé par la direction du TANU.
- b) il est secrétaire du village et secrétaire de la "branche" (comité) du TANU, s'il y en a une.
- c) il conserve les minutes des assemblées.
- d) en s'attachant aux problèmes, il veille à répondre aux besoins du village.

- 3) Le trésorier:

- a) le trésorier du village est désigné par l'assemblée générale.
- b) il conserve l'argent et les comptes du village.
- c) il peut avoir un assistant.
- d) il est responsable des registres du travail.
- e) il s'attache aux choses nécessaires ou utiles pour le village.

CHAPITRE 5. : ASSEMBLÉES.

1) L'assemblée générale:

a) L'assemblée générale est composée des

- président et vice-président.
- secrétaire.
- trésorier.
- tous les membres du village, hommes et femmes, à partir de 15 ans.
- tous les experts du village, mais sans voix délibérative.

b) L'assemblée générale élit le président, le secrétaire,

le trésorier, ainsi que les membres des sous-comités.

c) elle désigne un comité central et des sous-comités d'après les besoins et les dimensions du village.

d) elle prend en considération et approuve les plans de travail préparés par le comité central.

e) elle reçoit en vue d'approbation, tous les rapports du secrétaire, du trésorier et des sous-comités.

f) elle peut exclure un membre après que les conditions suivantes aient été remplies:

- Le membre a reçu trois avertissements du comité central.
- Le membre a eu l'occasion de se défendre lui-même s'il le souhaite) devant l'assemblée générale.

g) Les deux-tiers des membres votent cette exclusion.

h) Elle peut modifier la "Constitution" du village par une majorité des deux tiers de ses membres.

i) L'assemblée générale se réunit quatre fois par an, ou s'il y a des questions importantes ou urgentes à décider, suivant la convocation du comité central.

j) A la tête de l'assemblée générale se trouve le président, en son absence le vice-président, et s'il est aussi absent, un président choisi par l'assemblée.

k) Le vote est secret pour toute élection.

l) Le quorum pour l'assemblée générale est de la moitié des membres du village; parmi eux doit se trouver le président ou le secrétaire. (3)

m) Le Comité central:

n) Le comité central est composé des:

- président et vice-président.
- secrétaire.
- trésorier.
- membres désignés par l'assemblée générale.
- experts du village, mais sans voix délibérative.

b) Il est responsable de la mise en oeuvre des décisions de l'assemblée générale.

c) Il s'occupe de l'administration du village et fait rapport à l'assemblée générale.

d) Il établit le budget du village.

e) Il se réunit une fois par mois.

f) Le président du village, le vice-président, ou un autre président élu par le comité en assure la direction.

g) Le quorum est de la moitié des membres.

3) Sous-comités:

a) Des sous-comités sont constitués dans les domaines suivants:

- économie et développement.
- travail.
- finances.
- éducation (4)
- santé et loisir.

b) Chaque sous-comité est présidé par un membre du comité central. Les quatre membres de chaque comité ainsi que son président sont désignés par l'assemblée générale.

c) Les sous-comités mettent en oeuvre les résolutions de l'assemblée générale et du comité central.

d) Les sous-comités se réunissent tous les 15 jours ou plus souvent si c'est nécessaire.

e) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

f) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

g) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

h) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

i) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

j) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

k) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

l) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

m) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

n) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

o) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

p) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

q) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

r) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

s) Chaque sous-comité choisit un secrétaire parmi ses membres.

CHAPITRE 7. : DES REVENUS DU VILLAGE.

L'usage et la répartition des revenus du village sont déterminés par le comité central et soumis à l'approbation de l'Assemblée générale.

Les points suivants doivent être prévus :

- a) développement du village: investissements en machines, petites industries ...
- b) dépenses sociales: école, dispensaire, crèche...
- c) la répartition doit se faire d'après le travail de chaque membre.
- d) les membres incapables de travailler comme les vieux et les infirmes ne doivent pas être négligés.
- e) Une réserve doit être constituée de manière à pouvoir fournir des pensions aux vieux ainsi que pour les calamités, les famines, les inondations...

- (1)- Dans une société réellement socialiste, aucune personne n'exploite une autre ... (cf. Déclaration d'Arusha, 21^e partie: La politique du socialisme a) Absence d'exploitation.)
- (2) " Une société socialiste ne peut être construite que par ceux qui y croient et qui eux-mêmes mettent en oeuvre les principes socialistes (cf. Déclaration d'Arusha, 21^e partie: La politique du socialisme : d) Le socialisme est une foi.)
- (3) " Pour qu'une société soit socialiste, il est essentiel que son gouvernement soit choisi et dirigé par les paysans et les travailleurs " (cf. Déclaration d'Arusha, 21^e partie: La politique du socialisme : c) l'existence d'une démocratie.
- (4) Voir notre article dans "Dialogue 1976)
- (5) Personne ne peut être autorisé à vivre en parasite dans des villages ou des villages sans faire un travail qui lui permette de compter sur ses propres forces, ses exploits, sa famille (cf. Déclaration d'Arusha : 3^e Partie: La politique d'autosuffisance (self-reliance)).
- (6) " Pour construire et maintenir le socialisme, il est essentiel que les principaux moyens de production et d'échange soient contrôlés et possédés par les paysans, par l'intermédiaire de leur gouvernement et de leurs coopératives " (cf. Déclaration d'Arusha, 2^e partie: La politique du socialisme. b) les principaux moyens de production et d'échange sans le contrôle des paysans et des travailleurs.)

Pouvons-nous rester Africains tout en étant membres d'une religion importée ?

Note de la Rédaction

"Dialogue" se voulant périodique de dialogue, nous sommes heureux de publier ici l'essentiel d'une Conférence faite à des enseignants par un prêtre Dahoméen, l'Abbé Isidore de Souza, Directeur de l'Institut Supérieur de Culture religieuse à Abidjan, en Côte d'Ivoire.

Ce texte présente un caractère d'originalité remarquable et ouvre certains horizons demeurés jusqu'ici fermés.

Je ne me sentais pas capable d'aborder le thème qui m'a été proposé de façon exhaustive. Le sujet en lui-même ne m'a pas paru d'intérêt. C'est un problème d'actualité dont la solution aura une grande répercussion dans notre vie personnelle.

Je vais le formuler en ces termes : "Pouvons-nous rester Africains tout en étant membres d'une religion dite importée?"

C'est d'une certaine façon poser, en d'autres termes, le problème de notre identité dans un monde qui se cherche et qui est en constante transformation. S'il est vrai que nous vivons d'après ce que nous sommes, du moins d'après une certaine philosophie, il est non moins vrai que la conduite de nos vies et le mode d'existence de nos États dépend en grande partie de la découverte et de la prise de conscience de ce que nous sommes.

Si nous optons pour le christianisme, l'islam ou les religions traditionnelles, nos comportements, nos façons de voir le monde et les rapports sociaux, s'en trouveront nécessairement modifiés et différents. Le problème se pose parce que nous nous trouvons en Afrique à la croisée de plusieurs cultures et de plusieurs religions...

Le noeud du problème, me semble-t-il, est d'ordre psychologique; ses fondements se situent dans le phénomène historique de colonisation et de décolonisation. Evidemment ici je me mets un peu dans la peau des Africains et de façon spéciale des Africains qui se font passer pour nationalistes. J'attire l'indulgence de nos frères occidentaux qui sont parmi nous : qu'ils ne violent pas là une entreeprise de critique acerbe, mais tout simplement, j'essaie de me placer dans la peau d'un nationaliste qui se pose de façon plus aiguë le problème de l'existence ou de l'éclosion du christianisme ou de l'Islam de l'Afrique.

En effet, l'apparition aussi bien de l'Islam que du christianisme est intimement liée à la colonisation, avec à peu près les mêmes conséquences politiques, culturelles, économiques, religieuses et psychologiques.

L'islamisation par exemple des anciens empires du Ghana et du Mali s'est réalisée de pair avec la colonisation arabe; elle a abouti à la quasi destruction de ces empires, à la modification de leurs institutions, à l'adoption de structures arabes, au sac des civilisations antérieures, au pillage des richesses : l'or, à l'esclavage, etc... Il en est de même pour le christianisme. La colonisation portugaise, par exemple, à partir du 15e siècle a été amorcée sous le prétexte de l'évangélisation pour sauver les païens assis à l'ombre de la mort et les amener à la foi du Christ, l'unique Sauveur de l'humanité et de l'univers. C'est sur les mêmes bateaux que débarquèrent les colonisateurs et les missionnaires; leur action était conjuguée et les uns se constituaient les soutiens des autres. Bref, disons qu'historiquement, colonisation et christianisation nous apparaissent comme des événements concomitants, si précisément liés, entrelacés que le rejet de l'une entraîne automatiquement le rejet de l'autre.

C'est là que se situe le problème psychologique que j'évoquais tout à l'heure. Or nous n'ignorons pas les conséquences heureuses, ni les effets malheureux de l'une et l'autre en Afrique. Loin de moi l'idée de vouloir minimiser les bienfaits de la colonisation, de l'islamisation ou de la christianisation. Loin de moi la volonté ou le désir secret de contester tous les avantages que l'Afrique a pu retirer de son ouverture et de ses contacts avec le monde arabe ou le monde occidental. Mais à quel prix ! Le poids de celui-ci nous paraît aujourd'hui bien lourd et ce n'est pas sans une certaine animosité et agressivité que nous évoquons les méfaits de la colonisation.

Sur le plan politique et social, ce fut la destruction de nos structures traditionnelles, l'écatement de nos communautés et la désagrégation d'un certain équilibre dans les affaires humaines. Sur le plan économique, nous ne pouvons pas ne pas évoquer le pillage systématique de nos richesses, l'exploitation des hommes et des potentialités de nos pays. Sur le plan religieux, la volonté de substituer l'Islam ou le Christianisme à nos religions traditionnelles. Tout cela serait, à mon avis, peu de choses, quoiqu'importantes à côté de notre dépersonnalisation. Tout ce qui définissait notre identité culturelle, philosophique ou religieuse, a été jugé et condamné le plus souvent comme des manifestations primitives, barbares et démoniaques.

Au nom d'une politique d'assimilation, il a été tenté de nous dépersonnaliser; on s'est évertué à nous montrer que nos civilisations n'avaient pas de valeur; d'où l'effort iconoclaste des missionnaires aussi bien arabes que chrétiens. Il nous fallait changer non seulement de peau mais aussi de coeur, de mentalité et d'esprit.

En un premier temps, cette politique a si bien réussi que nous-mêmes, nous adoptions, et encore nous continuons d'adopter dans certains cas, le fonds de vie des colonisateurs et des missionnaires. Et c'est avec mépris et un sentiment de culpabilité que nous considérons nos réalités en même temps que nous acceptons la citoyenneté française ou britannique ou portugaise et que nous brûlons nos idoles; nous brûlons en même temps notre personnalité et cela d'autant plus allégrement que l'apport extérieur revêtait un clinquant et une supériorité technique et efficace. Enchantement, qui suscitait admiration, engourdissement et forçait plus ou moins l'adhésion.

Mais s'il est vrai que les changements sociaux et idéologiques engendrent une certaine mutation plus ou moins profonde de l'homme, il n'est pas moins vrai que la transmutation totale d'un fils d'homme en un autre est quasi impossible.

La prise de conscience des Noirs américaine au 20e siècle est subordonnée à la connaissance et au respect de leur héritage noir africain. Plusieurs siècles de vie, coupés de l'Afrique et en contact des civilisations européennes importées aux Etats-Unis, n'ont pas complètement transformé, encore moins annihilé ce qu'ils doivent à leurs ancêtres africains. C'est d'ailleurs ce que nous vivons en Afrique même. Quelle que soit l'empreinte de l'Occident sur nos pays et nos personnes, nous ne pouvons pas accepter d'être dépersonnalisés. C'est un des efforts essentiels de la décolonisation. C'est ce qui s'est réalisé en deux étapes: elle a d'abord été une décolonisation mentale ou psychologique avec le mouvement de la négri-

tude dont les centres ont été en France: Aimé Césaire, Senghor, etc... Ce fut là un mouvement décisif où s'est enclenché le mouvement de retournement de la situation promise par la colonisation. C'est ensuite l'ère politique après la 2^{ème} guerre mondiale: ce fut la lutte pour l'indépendance politique. Nous vivons actuellement une 3^{ème} étape: la décolonisation économique et la récupération de notre identité, de notre personnalité.

Elle se caractérise d'une part par une certaine méfiance à l'égard de tout ce qui vient de l'extérieur; bien plus par le refus systématique de tout ce qui peut paraître étranger, donc avoir un relent colonialiste ou néo-colonialiste. Elle se caractérise d'autre part par la reconnaissance de nos valeurs et la volonté de les réhabiliter, de les ressusciter et de les promouvoir.

Sur le plan politique, ceci se traduit par un nationalisme plus ou moins jaloux et agressif.

Sur le plan, je dirais idéologique, les uns parlent d'authenticité, les autres de retour ou de recours aux sources. Et c'est justement à ce niveau que se situe l'écartèlement. Tout en reconnaissant nos valeurs, nous ne sommes pas inconscients que les autres peuples, que les autres civilisations peuvent nous apporter quelque chose. Le ressentiment subséquent à notre aliénation nous pousse d'un côté à nous insurger contre les auteurs de notre aliénation mais de l'autre nous restons attachés à ce dont ils nous ont plus ou moins gratifiés ou qu'ils nous ont imposé. Faut-il nous replier sur nous-mêmes pour pouvoir être nous-mêmes ou bien faut-il nous ouvrir aux autres au risque de rester dépersonnalisés?

C'est dans ce contexte à la fois politique, économique et psychologique que se situe le problème qui nous intéresse.

J'ai essayé de montrer tout à l'heure le lien étroit entre colonisation et islamisation, colonisation et christianisation; ceci ne cesse de produire un écartèlement que nous éprouvons sur le plan politique, culturel et psychologique, qui se répercute également sur le plan religieux.

D'une part, nous sentons confusément le bien plus ou moins fondé de l'Islam et du christianisme; mais en même temps la prise de conscience de nos valeurs, le personnalisme qui nous anime, nous oriente vers nos religions traditionnelles et cela d'autant plus qu'on les avait taxées de sauvages et de démoniaques.

Par fidélité à l'Afrique, par souci de récupérer notre

personnalité, faut-il saper les religions dites importées ou bien la nécessité de notre insertion dans le monde moderne nous conduit-elle vers une autre solution? Ceci me conduit à la deuxième partie de mon exposé.

2^{ème} PARTIE - COMMENT RESOUDRE NOTRE ECARTELEMENT ?

La première génération de musulmans et surtout de chrétiens ont trouvé une première voie de solution. Ils ont opté pour l'Islam ou pour le christianisme contre les religions traditionnelles. Ils ont fait table rase des coutumes religieuses pour devenir adeptes convaincus des religions importées. Cela pour différentes raisons.

Parce qu'ils ont la foi, parce qu'ils ont perçu la crédibilité que les religions importées offraient et peut-être aussi, à cause du désir d'un certain mimétisme du Blanc qu'ils considéraient comme supérieur. L'attitude générale du Noir par rapport au Blanc ne me semble pas tout à fait étrangère au mobile de la conversion du Noir au christianisme ou à l'Islam. Et il y a de cela longtemps, écrit-on dans "Peau noire, masque blanc" (le livre de Frantz Fanon), le Noir a saisi la supériorité indiscutable du Blanc et tous ses efforts tendent à réaliser une existence blanche (page 207, op. cit.) Cette première génération de chrétiens, - leur excuse était donc assez profonde, - transparent, par exemple, dans les convictions fermes que manifestent encore aujourd'hui les chrétiens d'un certain âge aux dépens d'une sorte d'indigénéisme du christianisme.

Cette réponse au problème qui nous préoccupe s'explique en quelque sorte dans le cadre que nous avons décrit tout à l'heure et que résume si bien la phrase de FANON que je viens de vous citer. Acquis aux idées coloniales, ces chrétiens considéraient les religions traditionnelles comme sauvages, traduisant ainsi dans leurs actes et dans leurs paroles les leçons fidèlement apprises de nos maîtres. Cependant, il y a lieu de mettre en doute l'efficacité de cette solution.

D'une part, à côté des premières générations, il y avait et il y a toujours beaucoup d'Africains qui se sont refusés à la conversion. Et plus tard parmi les convertis, mises à part une minorité majoritaire ou une majorité minoritaire, la plupart ne se sentaient pas tout à fait à l'aise, ne se sentaient pas dans leur peau; car deux possibilités s'offraient à eux: ou bien demeurer chrétiens sincères et fidèles et se couper plus ou moins de leur communauté, ou bien vivre une double vie: chrétienne en surface, païenne en profondeur, avec plus ou moins bonne conscience.

C'est dire en fin de compte que l'écartèlement n'avait pas complètement disparu; et le problème reste encore posé.

Une deuxième voie de solution s'oppose à la première. Nous avons tous connu et nous connaissons encore beaucoup d'Africains qui se sont opposés et s'opposent encore aujourd'hui aux religions importées. Les uns par fidélité aux traditions ancestrales, les autres par rejet de ce qu'ils considéraient comme un produit d'importation. Les uns et les autres manifestent à leur égard une résistance tantôt passive, tantôt active. Si cela était vrai, il y a plusieurs décades, il l'est peut-être encore plus de nos jours où se réalise progressivement la décolonisation et la prise de conscience de nos valeurs. Mais ici encore, la solution ne résoud pas le problème, car si nous nous opposons pour nous affirmer, nous restons encore tributaires de notre passé et même si nous nous évertuons à faire taire notre conscience, elle nous pousse malgré tout à regarder ces réalités qui désormais font partie de notre Afrique.

C'est peut-être le lieu de nous interroger sur la possibilité d'un rejet total du christianisme ou de l'islam comme suite d'un rejet total des apports du colonialisme. Je ne voudrais pas que vous me traitiez de valet de l'impérialisme ou du néo-colonialisme. Je participe profondément au propos nationaliste des Africains. Je reconnais la difficulté de notre libération politique et idéologique, psychologique et économique.

Je prendrais volontiers part et je prends déjà part, d'une certaine façon, à la redécouverte de notre identité, de notre personnalité, mais cela dans la lucidité.

C'est en effet une gageure que de vouloir ressusciter l'Afrique d'hier; que vous le vouliez ou non, que nous soyons d'accord ou pas, le colonialisme, et de façon plus universaliste, l'entrée en dialogue avec les autres continents, constitue un fait que nous ne pouvons pas effacer d'un coup de chiffon.

Ce qui m'intéresse, ce n'est ni le passé africain, ni le passé occidental, si c'est pour nous y réugier, l'idéaliser dans un rêve paralysant, l'inflicteur et qui m'empêcherait de vivre l'aujourd'hui de l'Afrique et du monde.

Africains ou Asiatiques, Européens ou Américains, notre préoccupation doit être le présent et l'avenir. Bien sûr, comme le dit si bien un proverbe de mon pays: "C'est au bout de l'ancienne corde que l'on tisse la nouvelle" et par conséquent, compte doit être tenu de notre passé mais c'est pour y trouver les éléments qui nous permettent de construire le présent et le futur.

Or, dans le présent, vu le développement fantastique des mass-media, des moyens de communication qui répèrent d'un point du monde à l'autre tous les événements se déroulant à un point du globe, le monde tend à devenir un petit village. Malgré les divergences, et les guerres, nous sommes donc condamnés à vivre en coupe à coupe avec toutes les civilisations du monde. Et si par impossible, nous arrivions à préserver notre continent de toute intrusion étrangère ce serait alors notre mort; un membre qui s'atrophie se dessèche, une feuille qui se recroqueville sur elle-même est une feuille morte.

D'ailleurs, nous faisons continuellement l'expérience de notre condition. Nous nous l'insurgeons contre le colonialisme, contre l'impérialisme et cela avec raison, mais nous vivons en capitalistes. Nous dénonçons l'injustice des grandes puissances à l'égard du Tiers-Monde, mais dans nos pays, que de fois en Côte d'Ivoire, en Guinée, au Dahomey, ou au Zaïre, nous créons nous-mêmes un état d'injustice où une oligarchie enferme de ses doigts crochus les richesses dont elle fait l'instrument de domination des peuples et des petits.

Nous disons non à l'Occident, à juste titre d'ailleurs jusqu'à un certain point, mais dans une langue occidentale, habillés à l'occidentale, nourris à l'occidentale, logés à l'occidentale, chantant et réfléchissant à l'occidentale, nous instruisant et nous technicisant à l'occidentale.

Nous rejetons l'idéologie capitaliste mais pour importer l'idéologie marxiste. Nous créons à l'authenticité mais en mettant en pratique, parce que nous l'avons adoptée, l'idéologie marxiste. Est-ce que le marxisme est plus authentique que le capitalisme? Nous parlons d'authenticité et nous posons des actes anti-africains. Pour réussir dans nos efforts d'authenticité, une autocritique permanente s'impose.

Non seulement l'Afrique, mais aucun pays ne peut plus vivre en autarcie. Nous tendons irrésistiblement vers l'universalisation du monde. Et si vous en voulez encore une preuve, permettez-moi d'évoquer un argument qui a fait fuir il y a quelques décades seulement face à ce qu'on a appelé le péril marxiste. On proclamait à cor et à cri que l'Afrique ne courait aucun danger de marxisation car elle est essentiellement religieuse. Mais l'histoire a démontré le contraire et l'on rencontre aujourd'hui chez nous de fervents adeptes du marxisme ainsi que des athées convaincus. Des régions marxistes s'instaurent çà et là, par exemple en Guinée, au Dahomey, au Congo, etc....

Les religions traditionnelles pouvaient s'accommoder des structures de l'Afrique d'hier, de l'état de notre compréhension du monde, effet d'une société à caractère rural, effet d'un tribalisme soumis et commun à la nature. Mais sont-elles encore viables dans l'Afrique d'aujourd'hui ? Ne paraissent-elles pas inadaptées à notre société qui se technicise de plus en plus et participe à la domination de la nature ainsi désacralisée ? N'ont-elles pas tendance à se folkloriser ? Mais le folklore est-il une religion ?

Nous nous retrouvons dès lors au point de départ : pour ou contre les religions importées, le dilemme n'est pas résolu. Il nous faut par conséquent chercher une troisième voie. La meilleure façon de la découvrir, n'est-il pas de tenter de diagnostiquer le mal, si tant est vrai qu'une maladie bien diagnostiquée est à moitié guérie.

Nous avons déjà fait un premier pas dans ce diagnostic en montrant les péris historiques et idéologiques de notre dilemme. Nous en ferons un autre de plus en essayant de répondre à la question suivante : pourquoi le christianisme nous paraît-il une religion importée ?

Permettez-moi de laisser de côté, à partir de maintenant, l'Islam que je connais moins. Libre à vous de voir dans quelle mesure ce qui sera dit du christianisme est applicable à l'Islam.

Abstraction faite de la collusion faite entre colonialisme et christianisme, à laquelle nous faisons tout à l'heure allusion, qui entraîne le rejet simultané de l'impérialisme et du christianisme, une autre raison se dégage de la façon dont le christianisme en tant que tel nous est parvenu et a été vécu chez nous. Le message évangélique nous a été transmis dans un revêtement occidental, le catéchisme que nous avons appris a été pensé et enseigné selon des schèmes et des philosophies occidentales. L'expression liturgique n'a été - elle n'est - que la transposition de la liturgie occidentale.

Les lois qui régissent nos vies chrétiennes ont été conçues sans aucune référence aux spécificités sociales africaines. Tout, dans les églises, s'apparente à l'Occident : l'architecture, les vêtements liturgiques, les attitudes corporelles, les célébrations, la théologie, la morale et j'en passe. De telle sorte que, dans notre esprit, le christianisme s'identifie à la culture occidentale.

Bien sûr, les responsables hiérarchiques de l'Eglise avaient mis les missionnaires en garde contre la transposition de leur culture dans les pays nouveaux. Il ne s'agit pas, dit l'Eglise, de faire des peuples à évangéliser,

des Français, des Portugais, des Espagnols ou des Allemands, mais des chrétiens. Mais ces mises en garde n'ont pas été respectées et il nous a semblé et il nous semble encore que pour adhérer au message évangélique, il nous fallait nous convertir à la culture occidentale, ce qui constitue une erreur historique et pédagogique.

Aujourd'hui, les choses en vont autrement surtout depuis le Concile Vatican II. Qu'il suffise pour nous en convaincre de lire "Ad Gentes" § 22 où il est demandé que dans chaque grand territoire socio-culturel, une réflexion théologique soit encouragée par laquelle, à la lumière de la tradition de l'Eglise universelle, les faits et les paroles révélés par Dieu, consignés dans les Saintes Ecritures, expliqués par les Pères de l'Eglise et le Magistère, seront soumis à nouvel examen. De cette manière, toute apparence de syncrétisme et de faux particularisme sera repoussée et les traditions particulières faites des qualités propres de chaque famille de nation seront assumées dans l'Unité Chrétienne.

Quelles qu'aient été en effet les influences néfastes d'une telle identification sur l'œuvre évangélistique et notre psychologie, je voudrais y voir personnellement une solution aux problèmes qui nous préoccupent. C'est en effet un exemple typique de la possibilité d'une conciliation du message évangélique et des cultures de chaque pays. Car, rendez-vous compte que l'Evangile n'est pas occidental. Le Christ, Parole de Dieu, celui qui a annoncé la Bonne Nouvelle aux hommes, n'est ni Français, ni Anglais, ni Portugais, etc... Il est né juif, pétri de culture juive et est mort juif. C'est dans les normes politiques de la Palestine qu'il est né et a grandi, dans ce monde qu'il a exercé un ministère.

La Bonne Nouvelle dont il a été le messager, s'est coulée dans les schémas mentaux, les us et coutumes, la sensibilité et la psychologie sémitiques. Par conséquent, le message évangélique, dans sa substance et dans son revêtement, est à l'origine, aussi étranger à l'Occident qu'à l'Afrique. Mais l'Occident qui avait également ses religions sut l'accueillir, le digérer, l'assimiler et bien l'identifier à sa culture et à sa civilisation. L'Occident a dû procéder à ce décodage, c'est-à-dire dissocier le noyau du message évangélique de son revêtement et formes sémitiques pour lui donner une nouvelle expression qui tienne compte des réalités, des besoins, des aspirations, des préoccupations, de la sensibilité et l'aspect de la psychologie occidentale.

Il y a donc possibilité de conciliation. Si l'Occident a pu devenir chrétien tout en demeurant lui-même, pourquoi ne pourrions-nous pas, nous aussi, devenir chrétiens et Africains ?

Je suis personnellement d'autant plus convaincu de cela que le message évangélique dans sa destination et dans son essence ne tient en propre à aucune civilisation. Le Christ n'est venu donner naissance à aucune culture spécifique mais établir des relations nouvelles entre Dieu et les hommes et entre l'homme et l'homme. Il n'y a pas une civilisation chrétienne mais des civilisations chrétiennes. L'Evangile est à chaque peuple, à chaque culture, à chaque civilisation ce que le levain est à la pâte. Le message évangélique par ailleurs n'est pas une création à partir du néant. La démarche divine qu'il traduit aboutit à la rencontre de Dieu avec lui-même dans l'homme. L'Incarnation de Dieu a été préparée par des siècles d'un commencement de dialogue avec les hommes en général, avec le peuple juif en particulier. Celui-ci avait mille raisons de ne pas accepter le Christ. La nouveauté de son message semblait contredire des vérités essentielles qu'il avait la conviction de tenir de Dieu lui-même. Ceux qui parmi les Juifs ont adhéré au Christ ont dû renoncer en partie à leur passé pour le voir porter à sa perfection, comme l'a affirmé le Christ lui-même : "Je ne suis pas venu abolir mais accomplir".

A travers nos religions traditionnelles, Dieu nous parlait également, son Esprit était en action et nous avons nous aussi à nous déposer, d'une certaine façon, de notre passé pour qu'il continue d'exister, pour parvenir à sa perfection ou bien à refuser l'éclatage nouveau qu'apporte le Christ et sans lequel nous risquons de tourner en rond.

En conclusion à sa conférence prononcée à l'Université d'Abidjan en décembre 1971, le Président SENGHOR disait ceci :

"En conclusion, je commencerais par dire que je ne vais pas répéter toutes les valeurs européennes. Tout au contraire sachant que toute vraie civilisation est héritage, à commencer par le miracle grec, nous devons étudier et assimiler les valeurs les plus efficaces parce que les plus fécondantes, mais, c'est évident, les valeurs européennes seront pour nous, négro-africains, un moyen, non des fins.

Pour enrichir nos valeurs propres et les faire servir à notre développement intégral, à l'élaboration d'un humanisme négro-africain et moderne, que les élites négro-africaines aujourd'hui cessent de répéter des slogans fabri-

qués ailleurs, cessent d'être des consommateurs de culture pour créer et apporter ainsi leur contribution à la civilisation de l'universel".

Ce que dit Senghor sur le plan de la culture, nous pourrions le reprendre sur le plan religieux. Dans cette perspective, le dilemme se dilue. L'argent n'a pas d'ondeur dit-on. Il n'y a pas de choix véritable entre une méthode africaine et une méthode européenne lorsqu'il s'agit d'équilibrer un budget, de contrôler et d'administrer les grands organismes gouvernementaux; il n'y a que de bonnes et mauvaises méthodes. Notre préoccupation, par conséquent, ne sera pas de perdre notre temps à vouloir distinguer ce qui est occidental de ce qui est authentiquement africain, mais de savoir si telle idée, tel trait de culture ou telle religion est bonne ou mauvaise, capable de dynamiser nos réalités africaines et de les porter à leur perfection. La fidélité à l'Afrique n'est pas une fidélité à l'Afrique d'hier mais fidélité à l'Afrique d'aujourd'hui. Elle exige de nous une œuvre de créateurs. Le message évangélique ne vient pas détruire l'Afrique, mais c'est un dynamisme nouveau qui nous est proposé, capable de porter nos richesses religieuses à leur perfection. Il revient à nous de lui donner un visage et un être africains et nous avons vu que cela était possible étant donné la nature même de l'Evangile. Nous avons vu que c'était possible étant donné que c'est une nouvelle lumière qui nous est proposée. Nous avons vu que c'était possible étant donné que le message chrétien, que le message évangélique n'est lié pour de bon à aucun peuple, à aucune culture. Et les différentes interventions de nos Evêques Africains au dernier Synode vont dans ce sens, celui de l'indigénisation de l'Evangile. C'est une entreprise de longue haleine qui ne peut être évitée; elle demande réflexion, effort d'imagination et d'activité. Le jour viendra où des efforts créateurs dans la foi, dans l'espérance et dans la charité, à partir de nos traditions antérieures et de l'Evangile ou du Coran, resplendiront un christianisme, ou un Islam qui sans cesser d'être universels, seront africains, tellement africains qu'ils s'identifieront à notre culture. C'est ma conviction personnelle. Elle est exigeante mais elle est exigeante dans la liberté de notre conscience.

Travaillons ensemble pour qu'elle se réalise pour le bien et le bonheur de chaque Africain, de notre continent tout entier et l'avènement de la civilisation de l'Universel.

Abbé Isidore de SOUZA
prêtre Dahoméen

directeur de l'Institut Supérieur de Culture Religieuse à Abidjan

L'arrivée des Pères Blancs au Rwanda

Dans un précédent article, j'ai essayé de répondre à la question: "Pourquoi les missionnaires sont-ils venus en Afrique Centrale?" (Dialogue, n° 49, Mars-avril 1975, p. 65-79). Aujourd'hui je voudrais m'attacher plus particulièrement à l'événement de la fondation catholique au Rwanda, en m'efforçant de répondre à ces points d'interrogations: Pourquoi les Pères Blancs sont-ils venus, au Rwanda en particulier? Pourquoi en 1900 et pas plus tôt ou plus tard? Pourquoi se sont-ils installés à Kivu et pas ailleurs? Pourquoi ont-ils fondé leurs missions à la périphérie du pays?...

Le livre fondamental concernant l'histoire du Rwanda reste certainement l'œuvre du Chanoine Louis de Jager. Or, cet auteur répond à peine aux questions qu'on vient de se poser. Dans la première édition de son ouvrage (*Rwanda*, Mnamur, 1939, T. II, Rwanda moderne, p. 42 - 52), il consacre une dizaine de pages à l'origine de la mission au Rwanda. Il décrit d'abord rapidement le contexte général: l'arrivée des premiers Pères Blancs aux lacs Victoria et Tanganyika, la succession des diverses circonscriptions ecclésiastiques entre 1879 et 1894. Ensuite, il raconte le désir de Mgr. Hirth de pénétrer au Rwanda, et les préparatifs de la future fondation dans ce nouveau pays; enfin, le Chanoine historien arrive très vite au récit de la visite du vicaire apostolique à la cour du mwami et à l'installation des premiers Pères Blancs à "Isavi" (Savi). Il me semble donc qu'il y a là une certaine lacune à combler.

Plusieurs documents importants permettent d'esquisser une brève histoire des débuts de la mission au Rwanda. Ce sont diverses lettres que le vicaire apostolique du Nyanza méridional, Mgr. Jean-Joseph Hirth envoya à Mgr. Carrée en Algérie pour renseigner son supérieur général, Mgr. Léon Lamy, sur le déroulement de son activité missionnaire. Ces papiers se trouvent actuellement à Rome, où ils sont conservés dans les archives de la Maison Générale des Pères Blancs. Ces documents ont permis la rédaction de cet article. Il y a surtout un rapport que Mgr. Hirth adressa à son supérieur et qu'il expédia depuis la mission de Katoko dans l'Usukuma, près de la ville actuelle de Biharamulo en Tanzanie, le 20 février 1900. Je le publie en annexe de ces pages (1). Le vicaire apostolique

se trouvait dans cette mission depuis quelques jours: il venait de présider à la fondation de la première mission au Rwanda, et, tout en se reposant de cet accablant périple, mettait l'ordre dans ses notes de voyage et rédigeait plusieurs lettres: à sa famille, à des amis, et à son supérieur général.

Une lecture attentive de ces missives permet d'ombrer de se faire une idée des raisons qui ont poussé Mgr. Hirth à pénétrer au Rwanda et à y fonder une mission.

1. Il s'agit d'abord de répondre à l'invitation de Mgr. Lamy. Il faut savoir que depuis longtemps déjà, le vicaire apostolique du Nyanza méridional projetait une fondation dans ce qu'il appelait "le mystérieux Rwanda". Le premier février 1891, il écrivait au supérieur général: "Je désire ardemment former des catéchistes. Ceux-ci, j'espère les envoyer bientôt dans toutes les directions... au Rwanda, où Emin Pacha va se rendre"(2)... Cet Emin-Pacha, dont parlait ici Mgr. Hirth, était l'ancien gouverneur de la province équatoriale du Soudan anglo-égyptien. Il était chargé alors par le gouvernement colonial allemand de Dar-es-salaam de relayer, comme le firent Stanley et beaucoup d'autres, par un voyage transcontinental, la côte orientale au littoral atlantique. Il fit une visite de courtoisie au prélat français lors de son passage à Kamege au Bukumbi, où il lui exposa brièvement son plan de voyage. De fait, Emin-Pacha ne traversa point le Rwanda, mais depuis cette époque surtout, Mgr. Hirth avait sans cesse les yeux tournés vers ce pays isolé, vierge de toutes influences étrangères. Dans plusieurs p's adressés à Mgr. Carrée, il exprima son désir de se rendre au Rwanda et sollicita l'envoi de renforts missionnaires. Cet ardent désir ne faisant que croître, il fonda en 1897 le poste de Katoko, proche de la frontière du nouveau pays à évangéliser. Le supérieur de cette mission, le Père A. Brand, avait entre autres comme tâche de se renseigner le plus possible sur la région et ses habitants. Durant le courant de l'année 1899, devant l'insistance pressante du prélat, Mgr. Lamy invita celui-ci à tenter l'expérience...

2. Si Mgr. Hirth insista tellement sur la nécessité, voire le devoir de pénétrer à ce moment dans le Rwanda, c'est en grande partie parce que cette région était restée jusqu'alors exempte de toute propagande religieuse étrangère. Il s'agissait d'occuper le Rwanda avant les protestants. Ici, il faut se souvenir de l'époque concurrente que se sont livrée les diverses Églises chrétiennes pour répandre l'Évangile en Afrique centrale. Mgr. Hirth en particulier gardait un souvenir amer des vaines guerres religieuses qui avaient ensanglanté le Rwanda de 1890 à 1892. Il y avait maintenant une occasion inespérée: un pays sans protestants. Mais il fallait se dépêcher:

"des protestants aussi ont passé dans la vallée du Kivu", écrivait-il, et un peu plus loin dans la même lettre: "Je vais écrire à la S. Cong. de la Propagande, mais j'évite de le faire aux "missions catholiques", je crains trop la publicité qui pourrait gêner l'invasion protestante"(3)... Il voulait être, cette fois-ci, le premier, et barrer ainsi la route aux ministres des Eglises chrétiennes non-catholiques.

3. Une autre raison qui poussa Mgr. Hirth à la fondation d'une mission au Rwanda, était la bienveillance manifeste des autorités locales et coloniales. Dès son établissement à Katoke, le P. Brand avait envoyé des cadeaux à la cour du mwami. Chaque fois, ses émissaires avaient été bien traités et une ambassade de Musinga était venue saluer les missionnaires. Le chef de ce pays encore en grande partie inconnu, semblait donc bienveillant à l'égard des nouveaux blancs. Ceci était très important à l'époque. Ici aussi, le vocaïre apostolique du Rwanda méridional pouvait parler d'expérience. Si une mission était établie chez un souverain hostile à cet établissement, tout travail apostolique était voué à l'échec. C'était le cas pour la mission même de Katoke, où le chef Kausulo empêchait pratiquement tout prosélytisme. L'autorité coloniale semblait tout aussi bien disposée. Mgr. entretenait de bonnes relations avec le gouverneur de l'Ostafrika et connaissait de réputation les officiers allemands du district Tanganyika-Kivu. Etant alsacien, il parlait l'allemand, ce qui constituait certainement un atout important; il avait en plus désigné pour participer à la première caravane de missionnaires un des seuls confrères allemands de son vicariat, le frère Anselme.

4. La connaissance que Mgr. Hirth avait des habitants du Rwanda, était teintée d'optimisme. La population de cette région semblait bonne, accueillante, hospitalière et pacifique. C'est ce que le P. Brand avait remarqué à Katoke; c'est ce qui frappa Mgr. lors de sa traversée du pays. Il le nota avec insistance dans sa lettre: "Jamais en dehors de l'Uganda, je n'avais vu les missionnaires si bien reçus par la population; on dirait que les pauvres gens soupirent après notre venue; ils se font gloire pour le moment de nous voir"(4). N'était-ce pas un gage de succès? Ne valait-il pas la peine d'entamer le plus vite possible le travail apostolique au milieu de ce peuple?

5. Ce qui attire ensuite le prélat vers ce pays, c'est la densité extraordinaire de la population. Il l'estime à deux millions, ce qui est énorme pour l'Afrique de l'époque. Mgr. Hirth a connu le Buganda: là aussi la population est nombreuse, mais dans la plus grande partie de son vicariat, le peuplement est très faible. Il se souvient en plus des grandes plaines de la Tanzanie actuelle qu'il a plusieurs fois traversées: il y avait parcouru d'immenses régions inhabitées. Cette circonstance

tion de population au Rwanda est donc très intéressante pour la constitution d'une nouvelle mission: le travail ne manquera pas, les foules à évangéliser sont là.

6. La densité d'une population n'est pas tout: au Rwanda, Mgr. rencontra aussi un pouvoir politique très centralisé. Là encore, il découvrit une situation à peu près exceptionnelle en Afrique Centrale. Il connaissait le royaume du Buganda; mais en dehors de celui-ci, il n'avait rencontré qu'une multitude de petites chefferies. Il nota avec joie: "Nous n'avons pas partout deux millions d'habitants réunis sous un chef qui nous reçoit si bien chez lui..."(5). De fait, sa connaissance des réalités politiques rwandaises était à ce moment plus que sommaire. N'empêche qu'il avait la nette impression de se trouver en face d'un monarque puissant et unique, régnant sur une population nombreuse, et recevant les missionnaires avec bienveillance. Ici encore Mgr. avait l'expérience des traces sérieuses innombrables que de petits potentats locaux pouvaient causer aux missionnaires. Rencontrer un grand pays, gouverné par un homme puissant, lui semblait donc une chance inespérée et un nouveau gage de succès.

7. Enfin, un élément qui avait son importance à l'époque, c'était le climat. Pour les Pères qui souffraient si souvent d'accès de fièvre, le Rwanda ressemblait un peu à un paradis. "Un climat très sain, écrit Mgr. Hirth, pendant tout ce voyage, pourant pénible, aucun de nous quatre n'a eu de fièvre, sauf le frère pendant deux ou trois jours"(6). Ce voyage avait certainement été pénible: ils avaient quitté Katoke le 11 décembre, pour arriver à Save au début de février, ayant marché ainsi plus de cinquante jours, après avoir traversé deux fois la crête Zaïre-Nil. Or, les santés des missionnaires étaient restées excellentes. On comprend que dans ces circonstances, le Rwanda soit devenu très vite une "mission préférée".

Je crois qu'on peut donc affirmer que les Pères Blancs sont venus au Rwanda en 1900 parce qu'ils répondaient d'abord à la volonté expresse de leur supérieur, qui, renseigné par eux, jugeait le moment opportun de pénétrer dans ce nouveau territoire. Celui-ci semblait rassembler à ce moment précis, tous les éléments nécessaires à la réussite; il n'y avait pas de protestants; la double autorité locale et coloniale faisait preuve des meilleures dispositions; la population, dirigée par un seul souverain, et très dense, s'avérait accueillante et bonne; et enfin, le pays jouissait d'un climat tempéré. Mais, il fallait se hâter: les protestants ne tarderaient pas à ouvrir une mission dans ce pays, et les autorités ne seraient peut-être pas toujours aussi bien disposées...

* *

Arrivés au Rwanda par le Sud-Ouest pour rencontrer l'officier-chef du district à Shangé, le 20 janvier 1900, les missionnaires sont reçus à la cour, le 2 février, et se fixent à Save le 8 du même mois. Pourquoi les Pères se sont-ils établis à cet endroit? Le Chanoine de Léogier affirme que ce choix avait été orienté par la cour du mwami: "les missionnaires pourraient se fixer aux marches du royaume, non à la cour"... écrit-il (7). La lecture de la lettre de Mgr. Hirth, publiée en annexe, ainsi qu'une série d'autres missives du prélat, semblent au contraire indiquer que le choix de Save a été celui des missionnaires eux-mêmes. C'est ainsi que le vicaire apostolique écrivit le 20 février 1900: "(le roi) nous donne son homme pour nous conduire là où nous voudrions nous établir" (8). On peut lire une idée semblable dans une missive envoyée à son frère, au même moment: "le roi promet son concours pour notre fondation. Nous lui avons dit que nous ne voulions pas trop le gêner et nous établis à près de 20 kilomètres de distance au milieu d'un pays que nous connaissons déjà pour être très peuplé" (9).

Si de fait, l'emplacement de la mission sur la colline de Sava a été choisi par les missionnaires, pourquoi précisément à cet endroit plutôt qu'un autre? Il me semble qu'on peut découvrir quatre raisons fondamentales qui ont déterminé ce choix.

1. Il y a d'abord l'allusion très claire à la forte densité de la population concentrée sur la colline de Save. On peut lire dans la lettre que Mgr. Hirth adressa à son frère que les missionnaires ont voulu s'établir au milieu d'un pays qu'ils connaissent déjà pour être très peuplé. Les Pères obéissaient ainsi aux directives de leur fondateur qui leur recommandait de ne se fixer que là où la densité de la population était élevée. Comment savaient-ils qu'à Save le peuplement était important? Grâce aux renseignements glanés par le P. Brard à Katoke, ainsi qu'à aux informations reçues de la petite colonie allemande établie à Shangé. C'est sans doute à cet endroit que les missionnaires ont fixé leur choix sur la colline de Save. On en trouvera encore plus loin. Il est clair qu'au Rwanda il y avait beaucoup d'autres endroits très peuplés, et que la seule raison de la densité n'a pas excluivement guidé le choix du prélat.

2. Le vicaire apostolique a également choisi la colline de Save pour des raisons qu'on pourrait qualifier d'opportunités pastorales. "La population a l'air très bonne", écrit-il (10). Les chances de succès semblent grandes. Avec un flair apostolique peu ordinaire, Mgr. semble pouvoir prédire que la mission réussira. Il y a plus encore: le prélat connaît vaguement la situation économique-sociale de la région: "le pays au reste

est asservi par les batutsi ou talasi; le reste de la population, les bahutu, est absolument esclave; ceux-ci au moins viendront à nous, si les premiers manquent" (11).

Mgr. semble se rendre compte avec beaucoup de perspicacité que la couche la plus opprimée de la société rwandaise de l'époque s'orientera vers le christianisme, poussée par un désir de libération et de protection. Les gens de la région lui semblent donc montrer des dispositions idéales pour accueillir avec empressement le message de ses missionnaires: ils sont bons, pauvres et opprimés. La Bonne Nouvelle doit donc se répandre parce qu'elle correspond à un certain besoin de la population.

3. Mgr. Hirth, ainsi que ses missionnaires désiraient aussi se fixer dans les environs de la capitale royale. Ici encore, ils suivaient les recommandations du cardinal Lavignerie. "Ce qui importe surtout, avait-il écrit, c'est de gagner l'esprit des chefs... Une fois les chefs convertis, ils entraîneront tout le reste après eux" (12). Partout où ils ont enseigné l'Evangile en Afrique Centrale, les Pères Blancs ont eu à cœur de gagner les chefs, mais cela ne veut pas dire que pour atteindre ce but, ils se soient fixés à proximité des résidences royales. Au contraire: les missionnaires préférèrent toujours garder leur distance et surtout sauvegarder leur liberté d'action vis-à-vis de l'autorité locale. Mgr. Hirth en particulier pouvait parler d'expérience. Lorsque les premiers missionnaires débarquèrent au Rwanda en 1879, le souverain du lieu, le Kabaka Mweza exigea que les Pères résident à la capitale dans son entourage immédiat. Au début on s'était réjoui. Bientôt cependant la réalité se présente entièrement aux yeux des premiers Pères: ils se retrouvaient plus ou moins prisonniers du roi et de ce fait, leurs moyens d'action étaient extrêmement limités. Dans la suite, à peu près partout, les chefs de mission s'étaient efforcés de rester dans les parages des diverses capitales, sans toutefois trop s'en rapprocher. Save se trouvait pour eux qui venaient de si loin, proche de Kyanza. "Nous choisissons à 20 km. environ au Sud de la capitale actuelle" (13) note le vicaire apostolique. Pour ces hommes habitués à la marche, un trajet d'environ cinq heures n'était pas énorme. On n'y était ni trop près, ni trop loin de la résidence du mwami. Le 14 mars 1900, Mgr. Hirth écrit d'ailleurs à Mgr. Livinhac: "La mission du Sacré-Cœur (Save) se trouve au centre même de ce grand pays, assez près du roi" (14).

Il était difficile, sinon impossible de se fixer plus près du roi, à la cour même. Cette cour n'était pas liée à un lieu, mais plutôt à la personne du mwami. Elle était donc toujours nomade et se déplaçait au gré des circonstances. Si les missionnaires s'étaient établis dans les environs immédiats de la ca-

pitale, le "palais" est capable de se transporter en d'autres lieux. Save semblait donc bien être un endroit idéal.

4. Une raison importante enfin qui détermina peut-être définitivement le choix de Save fut d'ordre politique. "Nous pensions d'abord rester dans la région du Kivu, écrit Mgr. Hirth, mais cette région est encore contestée entre le Congo et l'Allemagne. Après du Kiheri (mwami) où se trouve notre station nous sommes certainement en territoire allemand" (15). Le prélat désire fonder comme première station, un poste stable. Il redoute les problèmes politiques et juridiques que pourraient soulever la création d'une mission dans une zone contestée par deux puissances coloniales. C'est sans doute, comme on l'a noté plus haut, à Shangri même, que les officiers allemands du territoire, ont fait remarquer au vicaire apostolique la situation concrète de cette région frontalière. C'est donc probablement là que le choix de Save a été fait. Il fallait créer le nouveau poste dans un endroit à la population dense, accueillante et bonne, dans les environs de la cour, et à l'intérieur de la colonie allemande. La colline de Save réunissait toutes ces conditions. C'est là qu'il fallait tenter de s'établir.

* * *

Après Save, d'autres missions vont recouvrer rapidement l'ensemble du pays. Il semble bien que le choix des localités susceptibles d'accueillir les nouveaux postes de mission, soit d'essentiellement à l'initiative de l'autorité religieuse, et pas tellement au gouvernement local, comme le laisse entendre le Chanoine de Laoger. Le désir explicite de Mgr. Hirth est clair: il faut occuper le plus vite possible les points principaux du pays pour former une véritable barrière vis-à-vis d'une éventuelle pénétration protestante. Les fondations dans les années suivantes, vont se dérouler d'après ce plan. Le vicaire apostolique écrit le 20 février 1900 déjà: "si l'on plant à Dieu, nous occuperons d'abord le centre du Kivu, puis le peuple encore que le Rwanda même". Cet endroit offre en plus le grand avantage de se situer sur la route directe vers la résidence de l'évêque. Le 20 septembre de la même année, Mgr. annonce cette fondation de la façon suivante à son supérieur général: "Conformément aux désirs exprimés par Votre Grandeur, nous ne fonderons qu'une seule station nouvelle et renforcerons les autres. La place de cette station semble toute indiquée à mi-chemin entre l'Usui et le Sacré-Coeur du Rwanda, à peu près à la pointe Est du petit lac Monazi" (16). Il fallait relier la mission lointaine de Save avec les autres postes du vicariat: ainsi naquit la mission de Zaza. Ce fut le premier novembre de cette même année. La région ve-

naît d'être éprouvée depuis trois ans par une terrible famine, suite à une sécheresse persistante. L'arrivée des Pères coïncide avec le retour des pluies. En janvier 1901, Mgr. Hirth peut noter: "pour le peuple auquel nous amenons tout juste de grosses pluies et quelques espoirs de protection pour l'avenir; on nous embrassait les genoux à notre passage et nous suppliait de rester". Dans cette même missive, le vicaire apostolique dévoile une nouvelle fois ses projets: "j'ai reçu votre dernière lettre d'octobre annonçant encore deux missionnaires. Bénédict le ciel... benni aussi ce cher Rwanda qui va avoir une troisième station. La place de celle-ci sera au Nord du pays, dans la région des volcans, d'après les renseignements favorables que j'ai pu réunir depuis trois mois. Nous n'attendons que la délimitation entre allemande et congolais, qui se poursuit en ce moment... Après cette station dans le Bugoye au Nord-Est du Kivu, il nous faudra encore d'autres stations au Rwanda, l'une au Sud du Kivu..." (17). Mgr. avait déjà écrit en février 1900 que cette région du Sud du Kivu était très peuplée et surtout plus exposée à l'expansion protestante. Il fallait donc se hâter...

En 1901 déjà, Mgr. Hirth pouvait écrire à son supérieur: "la mission fait des progrès au Rwanda" (18). Trois ans plus tard, son plan s'était en grande partie réalisé: le pays était évangélisé par une quinzaine de missionnaires, répartis en cinq stations: deux au Nord, deux au Sud, et une à l'Est. Toutes les voies d'accès au pays, qui étaient aussi les régions les plus peuplées, étaient occupées par les Pères Blancs.

Roger Heremans,
rue Lincoln, 3;
B-1180 Bruxelles.

- (1) - Ce rapport est conservé aux archives de la Maison générale des Pères Blancs à Rome (en abrégés: A.M.G.), sous la référence: I 95 - 48. Il a été publié, (corrigé et en partie seulement), dans *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, XXI^e année, n° X, octobre 1900, p.289 - 292, sous le titre *Au Kivu*. Pour des raisons d'opportunité qu'on comprend mieux après la lecture du présent article, on a omis toutes les allusions aux protestants et aux projets de Mgr. Hirth. Le Chanoine de Laoger n'a pu voir que le rapport publié; ce qui explique certaines de ses omissions.
- (2) - A.M.G., C 13 - 506.
(3) - ID., I 95 - 48, p.5.
(4) - IBID., p.6.
(5) - IBID., p.5.
(6) - IBID., p.5.
(7) - L. de LACGER, *o.c.*, p. 49.

- (8) - A.M.G., I 95 - 48, p.3. Les passages soulignés dans les citations ne le sont pas dans l'original.
- (9) - ID., I 95 - 307.
- (10) - ID., I 95 - 48, p. 4.
- (11) - *IBID.*, p. 4.
- (12) C. LAVIGERIE, Instructions aux missionnaires, Namur, 1950, p. 69.
- (13) - A.M.G., I 95 - 48, p.4.
- (14) - ID., I 95 - 49.
- (15) - ID., I 95 - 48, p.1.
- (16) - ID., I 95 - 52.
- (17) - ID., I 95 - 53.
- (18) - *IBIDEM.*

Annexe: Lettre de Mgr. Harth à Mgr. Lavigne. (I 95 - 48).

N.D. de Lourdes(Usui), le 20 février 1900.

Monseigneur et très Vénéré Père,

Dans ma dernière datée de l'Usui également, j'annonçais à Votre Grandeur que sur son invitation, nous allions essayer enfin de faire une fondation dans le Rwanda. Aujourd'hui c'est chose faite, grâce à Dieu. La mission du Sacré Cœur est fondée dans le cœur même du pays.

Le 11 décembre, les PP. Brard, Barthélémy Paul, le Frère Anselme et moi nous quittons la mission de l'Usui, et nous dirigeons par le Sud de ce pays sur l'Urundi par le Nord de l'Usui: c'était la seule route sûre et possible alors pour notre caravane, qui comptait 100 et quelques charges. Nous mîmes onze jours pour arriver à la mission de Muyağa dans l'Urundi (Urundi). De là les Pères nous aidèrent à passer à la mission de St. Antoine, située

(p.2) magnifiquement et dans une région très peuplée. Il fallut 7 jours. Le P. Dessolignies nous aida à atteindre le Tengerika. Encore 6 jours, et nous étions à Uamuhura, station militaire attenante à l'ancienne station des confrères dans l'Urundi. Nous comptons faire là les premières démarches auprès de l'officier chef du district Tengerika-Kivu, mais il était au Kivu même.

Nous refîmes une fois encore notre caravane et même 9 jours de bonne marche pour arriver au Kivu par la vallée du Ruizi.

Par tout l'Usui et par l'Urundi surtout, les chemins étaient des plus difficiles à cause des montagnes parfois très

escarpées, et des nombreux cours d'eau, quelquefois mauvais de paysans assez larges. Nos porteurs basubura nous rendirent grand service, mais malheureusement nous n'en avions pas assez, et les porteurs engagés dans l'Usui désertèrent dès leur entrée dans l'Urundi. Les barundi eux-mêmes sont mauvais porteurs. Nous dûmes laisser 45 charges en détresse à la mission de St. Antoine pour ne pas être trop retardés.

Au Kivu enfin, le commandant Bethé, chef du district, nous fit le meilleur accueil et promit de favoriser notre établissement de tout son pouvoir. Il avait trouvé moyen d'être en excellentes

(p.3) relations avec le roi du Rwanda, et il offrit de nous faire bénéficier de toute l'influence qu'il avait acquise depuis une année. Sans tirer un seul coup de feu, il avait efficacement établi son autorité sur tout le pays. Il voulut bien nous donner son interprète, c'était son homme le plus accredité auprès du Kigeli.

Il fallut 11 étapes pour arriver à la capitale située dans la grande boucle que fait le Nyabarongo vers le Nord, et à 25 kilom. de cette rivière. La route fut difficile encore, car il fallait remonter toute la chaîne qui borne à l'Est la vallée du Tengerika-Ruizi-Kivu, et cette chaîne est très abrupte partout. Le jour entre autres que nous passâmes la crête, fut des plus pénibles; un orage nous surprit à 2.500 m. d'altitude, et trois enfants que nous avions ramassés la veille, de petits affamés, moururent de froid dans la route.

Pendant deux jours nous ômes en vue, à 100 kilom. environ, à vol d'oiseau, un des pics de la chaîne de volcans que nous laissons au Nord.

A la cour du Kigeli, nous fîmes bien reçus ! nos cadeaux assez considérables nous furent payés par les cadeaux reçus en retour, et le roi, lyhli, nous rendit sous la tente, la visite que nous lui fîmes. Il nous donna son homme pour nous conduire là où nous voudrions nous établir.

(p.4) Nous choisîmes à 20 kilom. environ au Sud de la capitale actuelle, dans un pays très peuplé, c'est là que sera notre mission du Sacré Cœur, s'il plaît à Dieu. Elle est à 1.900 et quelques mètres d'altitude; nous n'avons pu trouver plus bas, tout le plateau qui se trouve dans la boucle du Nyabarongo est environ à 2.000 m., tout composé de beaux marécages, très doux. La population a l'air très bonne; on ne se sauvait pas devant nous. Le pays au reste est asservi par les barutsi ou barima; le reste de la population, les bahuru, est absolument esclave; ceux-ci au moins viendront à nous, si les premiers marquent.

Les relations avec le Kigori et les autorités allemandes commencent très bien, espérons qu'elles continueront.

Le roi m'ayant donné un homme qui me ferait traverser le Rwanda, je profitai de son offre, et revins à marches assez rapides en coupant tout le pays de l'Ouest à l'Est; il me fallut dix jours jusqu'à la Kagera et puis encore 4 jours par la pointe Sud du Karagwe jusqu'à M.D. de Lourdes.

Ce voyage me fit connaître tout de suite une bonne partie du Rwanda et du Kiscaka qui en est une province, mais province moins étendue que ne marque la carte de Götzen.

(p.5) Nous ne pouvons que remercier le Seigneur de nous avoir ouvert enfin une si belle mission. Quoique je n'ai pu recueillir encore que des renseignements partiels sur ce pays, je crois qu'à tout point de vue il nous offre un champ magnifique: population bonne et très dense, les batutsi surtout une classe intelligente, courageuse et habituée à commander; climat très sain, pendant tout ce voyage, pourtant pénible, aucun de nous quatre n'a eu de fièvre sauf le Frère pendant 2 ou 3 jours.

C'est le cas où jamais de vous prier, Vénéré Seigneur et Père, de nous envoyer des missionnaires. Tous nos efforts devront se porter sur ce pays; nous n'avons pas partout deux millions d'habitants réunis sous un chef qui nous reçoit si bien chez lui. Des protestants aussi, ont passé dans la vallée du Kiwu, trois mois avant nous, et plusieurs fois déjà, ils se sont rendus par là dans l'Ugoro; nous les aurons bientôt dans ce beau pays du Rwanda, si nous ne pouvons les prévenir dans les centres les plus populeux.

Je vais écrire à la S.Cong. de la Propagande, mais j'évite de le faire aux Missions Catholiques, je crains trop la publication qui pourrait gêner l'invasion protestante.

(p.6) J'ose vous supplier au nom du Sacré Cœur, à qui nous avons voulu donner ce pays au commencement de ce siècle, d'agréer intervenir pour nous faire envoyer dès cette année le plus de missionnaires possibles pour ce pays, jusqu'à ce que nous ayons occupé les points principaux; je n'attends que leur arrivée pour y retourner avec eux. S'il plaît à Dieu, nous occuperons d'abord le centre du Kiscake, plus peuplé encore que le Rwanda même; nous relierons ainsi la station du Sacré Cœur à celle de l'Uguri. Il y a aussi le Sud du Kiwu, très peuplé, et plus exposé aux protestants. Le Bugoye au Nord est donné comme très peuplé aussi; serait-il vrai que les missionnaires de l'Ouelle songent à fonder une station entre le Kiwu et l'Albert-Eldorado? Toute la boucle du Nyabarongo est très peuplée, et cette boucle est beaucoup plus large que le portant les cartes.

Au reste jamais au dehors de l'Uganda, je n'avis vu les missionnaires si bien reçus par la population; on dirait que les pauvres gens soupirent après notre venue; ils se font glorieux pour le moment de nous avoir. Un détail: à chaque étape de mon retour m'arrivait un cadeau de 25 à 30 chèvres etc...

La grâce de Dieu semble souffler sur ce pays; je ne dois craindre qu'une chose, c'est qu'à cause de ma pauvreté, les missionnaires qu'il faudrait ici

(p.7) ne viennent pas. J'ose répéter à Notre Grandeur, aucun des pays que j'ai vu depuis quelques années ne me paraît plus près du salut. Ailleurs on nous fuyait, ici on nous prenait pour des dieux. Sur toute notre route, en dehors de l'Uguri, on ne voulait que des perles; ici, rien que de l'étoffe; les banes-Rwanda ont hâte de s'habiller, c'est caractéristique.

Nous pensons d'abord rester dans la région du Kiwu, mais cette région est encore contestée entre le Congo et l'Allemagne. Après du Kigori où se trouve notre station nous sommes certainement en territoire allemand. J'écris à M^{rs}. Roelens pour lui donner le résultat de notre voyage. Au reste quand cette lettre vous parviendra la question de la frontière sera sans doute réglée en ce sens que le Ruwisi fera limite jusqu'au Kiwu.

Dans l'Uguri, la mission, je crois, prendra un peu mieux, mais cependant le chef Kanuulo n'est pas tout à fait gagné. Les Pères sont toujours encore dans les bêtises.

Plus que jamais Votre Grandeur voudra nous assurer ses meilleures prières.

Dignes agréer en retour, Vénéré Seigneur et Père, l'expression de la plus affectueuse reconnaissance, avec l'assurance des sentiments de la plus filiale soumission dans lequel je reste

de Votre Grandeur
le très humble et très obéissant en N.S.
(s) Jean-Joseph.

DOSSIER

Synthèse des travaux de la session « Pour une Pastorale du Monde rural »

Deux textes nous sont parvenus à ce propos, le premier faisant la synthèse des travaux de la session " Pour une pastorale du Monde rural " qui s'est tenue récemment à Remera (Kigali), le second émanant du groupe "Nathanaël".

Nous les publions bien volontiers comme susceptibles à la fois d'informer nos lecteurs et de les inviter à réfléchir à un problème de première actualité.

*
**

Remera, le 30 avril 1976.

INTRODUCTION.

Nous, les 60 prêtres, religieux, religieuses et laïcs des 5 diocèses du Rwanda, pendant 9 jours, nous nous sommes interrogés sur ce que devrait être une pastorale du monde rural de notre pays.

Ce que nous allons dire ne peut ni ne veut être un résumé complet et chronologique de ce qui s'est vécu dans cette session. Nous voulons ici insister sur la progression des problèmes de fond que nous avons étudiés. Que celles et ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice provisoire ainsi construit aient la bonté de penser que si leur pierre ne paraît pas, elle se trouve sûrement dans les fondations avec d'autres pierres dont le nombre et la cohésion ont assuré la solidité de la construction.

Ce que nous allons dire n'étant d'aucune façon un point final à ce que nous pensons. Du premier jour de la session à aujourd'hui, nos idées ont évolué, progressé, et continueront à évoluer, à progresser dans la confrontation avec la réalité, et dans le dialogue permanent avec tous les rwandais, et tous ceux qui, de la base au sommet, dans la population, les organisations de l'Etat, dans l'Eglise, préparent l'avenir du monde rural et par là l'avenir de notre Pays.

Nous voudrions préciser la méthode employée en vue de la progression des idées qui seront développées dans un instant.

Le point de départ a été un questionnaire d'enquête élaboré par le comité de préparation à la session sur la base d'un questionnaire utilisé dans des circonstances analogues par la PLMARCO.

Des avant le début de la session, des réponses ont été par diocèse ou doyenné (pour Nyundo) mises en synthèse. Et c'est ce document bien imparfait, mais notre document, qui a été le départ des réflexions de nous tous.

Ces synthèses, étudiées dans les trois étapes de la session, ont stabilisé la prise de conscience des problèmes de fond. Sur cette base, l'apport des experts a provoqué un éclairage qui nous proposait souvent une manière radicalement nouvelle de poser les problèmes et par là d'entrevoir de nouvelles lignes de solutions. Que les experts du Gouvernement et nos amis venus d'Europe soient ici remerciés de leur apport inappréciable.

Tout ceci précisé, il nous est possible d'entrer dans les trois étapes de notre démarche.

I. - NOTRE DECOUVERTE DU MONDE RURAL ET DE SES TRANSFORMATIONS.

Nous avons perçu que le monde des paysans rwandais est un monde où la pauvreté et l'ignorance sont imbriquées. La situation des paysans rwandais, si des solutions efficaces ne sont pas trouvées, ira s'aggravant de plus en plus, à cause des terres de plus en plus réduites, des sols de plus en plus pauvres, des méthodes culturales inadéquates, d'une commercialisation qui nous apparaît comme exploitant le paysan. Cependant, le monde paysan aura plus de bouches à nourrir, de corps à soigner et à veiller, à loger, d'intelligences à éduquer. Nous avons senti que cela provoquerait dans la population, dans la mesure où elle en sera consciente, un désespoir insupportable, entraînant le pays dans les situations explosives.

Ces perspectives dramatiques nous ont angoissés.

Notre pessimisme était provoqué par les problèmes objectifs du peuple rwandais devant faire face à sa survie et à son développement. Il était provoqué également par le fait que nous ne savions pas regarder les situations, comme il aurait fallu le faire.

Rwandais et missionnaires étrangers, hommes modernes, nous acceptons les problèmes posés à l'Eglise rwandaise par sa religion ancestrale. Nous rêvons d'un monde du progrès. Et nous considérons comme retardé et inadéquat tout ce qui s'oppose à ce progrès.

Nous sommes au carrefour de deux mondes. Il faut voir chacun d'eux dans l'ensemble de ses organisations (struc-

tures). Chaque élément de chaque structure a sa raison d'être. Il est, dans le monde ancien comme dans le monde nouveau, exigé par le degré de technicité où la société est parvenue. Il est d'autant plus ancré dans les esprits, que la population s'identifie inconsciemment avec ces structures, que ceci ou cela est tellement évident, que s'imaginer autre chose est absurde, impensable.

Le monde ancien survit au Rwanda dans des manières de faire et de penser, des mentalités, qui avaient leur raison d'être.

Nous avons donc à changer notre manière de voir, à comprendre les attitudes dans leur contexte culturel, économique et social. Une vraie connaissance du monde rural s'acquiert par une pratique qui cherche constamment à juger, ce sur quoi une attitude, un comportement, une mentalité sont fondés.

Un monde nouveau naît, qui a ses valeurs propres, différentes des valeurs du monde ancien. La solidarité s'implante dans un monde où tous travaillaient de la même manière avec les mêmes outils. Le monde moderne en introduisant des techniques nouvelles, différencie le travail de l'homme. Il entraîne des inégalités.

Le Rwanda, nous l'avons perçu, est acculé au dévotement. Le Gouvernement en est très conscient, et cela nous a donné un espoir. Le pays est en voie de se mobiliser pour trouver des solutions à ses problèmes. Le Rwanda dispose d'une vingtaine d'années pour, à la fois, faire face à ses difficultés, faire vivre une population de plus en plus nombreuse sur son territoire, préparer l'avenir en créant des industries qui dégrèveraient les campagnes de leur surplus de population.

Pour le monde rural, la solution est de faire produire la terre au maximum pour nourrir la population, par l'agriculture et l'élevage intensifs. Dans le même temps, il faut favoriser les échanges, créer des artisans, assurer, par des cultures industrielles, un revenu monétaire aux familles paysannes.

En même temps que le pays s'organise pour son développement, il faut travailler à ce que la solidarité africaine joue son rôle pour l'échange des personnes et des biens. La solidarité internationale, malgré des difficultés, tend à régler les problèmes mondiaux. Le Rwanda n'est pas une île, il doit prendre en main efficacement sa destinée.

Quant à nous prêtres, religieux et religieuses, laïcs, la plus grande découverte que nous ayons faite, c'est que nous connaissons mal le monde rural. Par une analyse con-

tinuellement vérifiée dans la pratique, nous devons acquiescer les connaissances indispensables pour que la population rurale, jeunes et adultes, avec laquelle nous vivons, puisse prendre conscience de ses problèmes réels, et y trouver des solutions.

II. - NOTRE ACTION DANS LE MONDE RURAL EN TRANSFORMATION.

Des personnes, jeunes ou adultes, se réunissent, ou par habitude, ou par intérêt soit dans les cellules, la Commune, soit dans les Mouvements d'Action Catholique ou les autres groupes de formation que nous animons. Certains parmi eux, et de plus en plus nombreux, se réunissent pour résoudre leurs problèmes. L'Eglise, l'Eglise prennent l'initiative de la plupart de ces rassemblements.

Nous rêvons souvent d'un homme idéal, conscient de ses problèmes, capable de les résoudre, se sentant responsable de la communauté dans laquelle il vit pour la conduire à préparer le Rwanda de demain. Nous rêvons aussi d'un chrétien idéal qui ajoute une motivation chrétienne à son idéal d'homme: celle de se savoir fils de Dieu, qui le pousserait à se donner, à se dépenser pour ses frères.

Dans nos mouvements d'Action Catholique Rurale, nos activités de développement, nos centres de formation rurale, nous aboutissons à des résultats, modestes certes, mais réels, dans la mesure même où les personnes prennent conscience de leurs problèmes et s'attellent pratiquement à les résoudre.

Cependant, notre action de développement se révèle plaignante d'ambiguïtés:

- Tout le monde en convient qu'il faut développer l'âme et le corps de l'homme rwandais, mais quand on veut préciser comment y parvenir bien de questions se posent.
- Si un prêtre par exemple s'occupe d'une coopérative de jeunes ou d'adultes, on lui dit qu'il fait du développement, mais pas de l'évangélisation.
- Si par contre la même personne ne prêchait que l'Evangile, s'occupait seulement des âmes, on lui dirait qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au pays.

Nous sommes conscients que le problème est extrêmement complexe, et que sa solution n'est pas pour demain. Cependant un éclairage nouveau s'est progressivement imposé:

Tous les rwandais sont concernés par le développement de leur pays. Ce développement est mis en œuvre sous la responsabilité de l'Etat. Les chrétiens y ont un rôle à jouer. Les Eglises avec un personnel nombreux et dévoué

peuvent agir sur les comportements et les mentalités.

L'humanité est toujours tentée de se faire des idoles, de rendre sacré, absolu, intouchable ce qui ne l'est pas. Dans l'Ancien Testament, les prophètes ont aidé le peuple des croyants à prendre conscience que Dieu seul est Dieu, et qu'il se révèle à travers l'histoire des hommes, notamment dans leur combat contre la misère et pour la justice. Par là-même, Dieu désacralise toutes les structures qui ne sont pas adéquates. Jésus s'est attaqué à ceux qui sacralisaient les coutumes religieuses juives. Il a enseigné l'amour de Dieu et l'amour du prochain comme unique loi.

Les premiers chrétiens se sont affrontés au pouvoir sacralisé par les Romains, car Dieu seul est Dieu, et Jésus est Seigneur. Ils ont changé les bases mêmes des manières de penser et d'agir du monde de leur temps.

Par contre quand l'Eglise (dont les structures essentielles sont la parole de Dieu et les sacrements) a dû prendre en charge la société désintégrée par l'écroulement de l'empire romain, elle a sacralisé les nouvelles structures qu'elle contribuait à mettre en place (sacre des rois, etc.). Quand ces organisations sociales se sont révélées inadéquates, pour les transformer il a fallu les désacraliser (philosophie des lumières, puis marxisme) et donc s'attaquer à l'Eglise pour que les sociétés puissent à nouveau s'organiser en fonction des problèmes à résoudre. Toute l'histoire moderne de l'Eglise est marquée en profondeur par ces transformations, qui, pour une bonne part, se sont faites contre elle.

L'histoire du peuple de Dieu au Rwanda est dépendante de l'histoire de l'Eglise universelle. Un des risques de l'Eglise au Rwanda pourrait être son succès, la force relative de ses institutions. Si elle se situait comme un anti-pouvoir sacralisé, sans répondre aux aspirations et aux besoins des hommes, elle risquerait de se voir jugée sévèrement.

Le rôle des chrétiens et de leurs pasteurs est de désacraliser ce qui dans l'Eglise serait obstacle au changement social. Les chrétiens qui sont dans le monde doivent être convaincus que Dieu seul est Dieu et que c'est Lui qui est la réponse définitive aux problèmes de l'homme face à la mort. Mais que Dieu a aussi un dessein sur l'histoire continue des hommes dans leur propre vie d'ici-bas et prendre en main leur destinée: en assimilant des techniques, en créant une nouvelle culture, ils sont appelés par Lui à être créateurs avec Lui.

Les deux visées, les deux aspects sont indispensables.

L'Eglise n'est pas une Eglise de morts mais de vivants.

Pour nous prêtres, religieux, religieuses et laïcs, les problèmes angoissants du développement intégral de l'homme rwandais nous invitent à le revoir non à partir de l'Eglise et de nous-mêmes mais à partir de la société elle-même.

Nous devons être avec les hommes et non les attirer à nous, les aider à se poser et à résoudre leurs vrais problèmes d'aujourd'hui, dans la pratique, en vue du Royaume de Dieu à construire dès ici-bas. Le dessein de Dieu est bien que l'homme soit créateur avec Lui. Le vrai péché est de ne pas entrer dans ce plan de Dieu, d'en rester à une conception ancienne de la vie, et des rapports économiques, sociaux, culturels et politiques.

Discerner là où est le péché et là où il n'est pas, n'est pas chose facile. Cela suppose une connaissance pratique, critique, des problèmes du monde et qui doit être sans cesse vérifiée par l'expérience.

Cette éducation des hommes est à faire avec eux brutalement, continuellement un Evangile qui n'est pas un code moral mais une bonne nouvelle de salut, laquelle doit donner naissance à une action dans la société.

III. - DESORMAIS NOTRE PRESENCE ACTIVE DANS LE MONDE RURAL EN TRANSFORMATION.

La réflexion de cette troisième et dernière partie, dans la suite logique des deux premières, s'est amorcée à partir des deux questions suivantes:

1. - Comment concevons-nous ou vivons-nous notre rôle d'autonome, de Soeur conseillère, d'animateur ou d'animatrice?
2. - Comment conciliions-nous ce rôle avec notre personnalité de prêtre, de religieux ou de laïc?

Cette réflexion s'est développée selon les axes que nous pourrions concrétiser ainsi:

1. - Le premier, le plus global, portant sur l'Eglise: comment peut-elle s'insérer dans la stratégie globale de l'Etat et de la société Rwandaise en transformation pour un véritable développement?

2. - Le second, plus personnel: comment puis-je intégrer moi-même dans ma vie de tous les jours ce tiraillement

entre une collaboration au développement du pays et l'accomplissement de ma mission d'évangélisation?

Partant de la certitude, affirmée par le Synode romain de 1971 que le combat pour la justice et la participation au développement sont constitutifs de la mission de l'Eglise, on peut affirmer qu'il n'y a pas de division ni d'opposition entre évangélisation et développement, mais au contraire possibilité de vivre sa foi en participant à un développement intégral, et d'annoncer l'Evangile.

L'effet démonstrateur de ce dernier vient d'ailleurs de la personne vivante, concrète et non des structures (comme l'Eglise) qui n'ont d'autre sens que comme servies.

D'où la nécessité d'organiser la structure ecclésiale, en vue de collaborer au développement du pays, et ainsi lui donner un nouveau souffle, pour se construire, comme Eglise, communauté de croyants, et pour la vitalité de la foi.

S'il y a SYNODE, c'est dans la perspective de la restructuration de l'Eglise en fonction de ce que les chrétiens vivent journalièrement, affronter à leur problème de substance, par une coordination, une pastorale d'ensemble, en vue de transmettre l'Evangile.

Depuis 75 ans, qu'a fait l'Eglise ? Essentiellement elle a livré un message venant de l'extérieur, convaincue que celui-ci peut donner un sens à la vie de tous, mais elle l'a fait à travers des structures et un langage venant de l'extérieur. Ce message est comme le grain qui doit pourrir en terre pour porter du fruit. Langage et structure doivent disparaître pour que le groupe qui reçoit le message l'exprime comme sa propre parole. Et il l'exprimera dans un langage qui est le sien (Théologie africaine) et à travers de nouvelles structures qui lui permettraient d'être compris. Mais ce n'est que dans les activités journalières que se vit la foi, c'est essentiellement dans l'action pour le développement qu'elle pourra s'exprimer dans le Rwanda d'aujourd'hui.

La fin de la session a été consacrée à chercher comment continuer ensemble, et chacun de son côté, la réflexion amorcée pendant ces dix jours.

RECOMMANDATIONS FAITES PAR LES PARTICIPANTS EN FIN DE SESSION:

I. - Dans le plan National de Développement, nous devons être présents activement à tous les échelons:

- Préfecture
- Commune
- Cellule.

II. - Nous souhaitons:

- + Une pastorale d'ensemble à tous les échelons: Paroisse- Diocèse - au plan national...
- en précisant les priorités.

+ La collaboration des laïcs dans la préparation au Synode (Mouvements d'A.C. - Conseils paroissiaux...)

+ Chercher les moyens d'y inclure les non-pratiquants.

+ Et orienter nos conseils presbytéraux et pastoraux vers cette préparation.

III. - Nos Eglises et les milieux où nous vivons seront mis au courant des travaux de la Session par les participants de chaque diocèse.

IV. - Nous souhaitons un B.E.B. (Bureau Episcopale de Développement) qui soit, tant au plan National que Diocésain, non seulement un service financier mais aussi un lieu de réflexion pour l'élaboration d'une "stratégie" valable de l'Eglise dans le développement.

N.B. : Ces "recommandations" ont été prononcées avant l'allocution de Son Excellence Mgr. le Ntore Apostolique.

Rencontre de Mai 1976

Le groupe "NATANAEL" s'est réuni les 2-3-4 mai 1976 pour étudier les questions publiées dans "DIALOGUE" n° 54, pp. 83-84, quant à l'engagement du chrétien au sein du REND. Mais depuis, un événement important pour la vie de l'Eglise, la session "Pour une pastorale du monde rural", dont vous trouverez les textes de clôture dans ce numéro, a retenu toute notre attention.

Dès lors, nous pourrions résumer le travail de notre groupe en trois points: Nous avons échangé nos impressions sur les premières réalisations du RND, comme il convenait. Ensuite nous avons pris connaissance de la démarche et des conclusions de la session "Pour une pastorale du monde rural". Enfin, tirant profit des deux recherches, nous avons réfléchi à ce nous pourrions faire. Nous avons centré notre attention sur la préparation du synode de l'Eglise catholique au Rwanda.

Nous faisons part de nos expériences, nous avons remarqué que le RND rejoignait bien les aspirations du peuple, surtoutait des générosités, canalisait les énergies. Mais nous avons relevé, par-ci par-là, quelques faits plus inquiétants, que nous espérons être particuliers à telle région, et en quelque sorte, exceptionnels.

a) La mise en place des responsabilités du mouvement a été hâtive: la structure ainsi posée n'a pas été expliquée. Les citoyens ne se sont pas sentis impliqués. Certains sont restés méfiants, beaucoup restent passifs. Des craintes se sont parfois confirmées: certains élus, profitant de leur situation, ont exploité un peuple rendu muet par la peur. La précipitation dans le choix des candidats n'a pas toujours permis de révéler les plus dignes. Enfin, certains chefs de cellule, accusés de travail par leur chef de secteur se déchargeant d'une partie du leur, réclamaient un salaire.

b) Le travail communautaire -umuganda- nous a semblé un élément très important. Toutefois il n'est pas toujours conçu, ni programmé pour l'utilité de la population qui, partant, s'en décourage. A notre connaissance on a si peu consulté la population pour élaborer le plan de travail que elle a ressenti ce travail comme une corvée, juste le contraire de ce que veut être le travail communautaire.

La session "Pour une pastorale du monde rural" nous a beaucoup intéressés: par son contenu, par ses conclusions, mais aussi par la réussite de sa démarche: il est, en effet, extraordinaire que des gens, venus d'un peu partout, d'orientations et de qualifications différentes, aient pu faire pareil chemin ensemble, et souscrire à des conclusions communes.

Nous avons en quelque sorte refait ce chemin. Nous avons vérifié notre manière de voir ce monde rural, en dépassant notre information partielle, notre seul point de vue: Comment est-il? Et ensuite nous nous sommes posé la question du pourquoi? Dans cette recherche du pourquoi nous avons découvert que la situation actuelle est à la fois le résultat d'un passé -son histoire- et le lieu de fermentation d'un projet -son avenir. Toute organisation sociale tend à l'équilibre.

Tout retour en arrière est impossible de même que toutes les solutions traditionnelles pour maintenir cet équilibre sont devenues inefficaces. Cette situation provoque un malaise profond, tant qu'on n'en a pas étudié les raisons originelles. Il est significatif à cet égard, que les participants de la session "Pour une pastorale du monde rural" se soient sentis de plus en plus inquiets face au diagnostic, mais résolument d'attaque, quand le Père Cosmo, animateur, fit passer la réflexion du comment à celle du pourquoi. L'horizon s'éclaircissait, l'angoisse était démarquée, la réflexion relancée.

Une meilleure connaissance du monde doit nous aider à y trouver notre place. Bien sûr, il faut élaborer une stratégie du développement: à titre d'exemples, intensifier l'agriculture, préparer l'industrialisation, corriger les circuits commerciaux... Cependant, considérons qu'il s'agit là du travail de l'Etat mis en oeuvre par un mouvement populaire.

C'est dans le cadre de cette stratégie que l'Eglise -nous- doit inscrire son effort. Car nous avons tous le même but: développer la société tout entière sans négliger personne, développer tout l'homme sans négliger aucune de ses aspirations.

Les moyens dont dispose l'Eglise sont considérables: un personnel nombreux, permanent, convaincu. L'Eglise jouit encore d'un prestige. Elle peut agir sur les structures mentales -structures difficiles à modifier, d'ailleurs- que ne le sont les structures politiques ou économiques. Pour aider au développement tout en restant dans sa ligne propre, l'Eglise devrait sans tarder expliciter sa théologie de la création. A la suite du Christ, le chrétien est appelé à construire un monde nouveau, sur la base nouvelle de l'Evangile. Le monde ancien est périmé. Le vieil homme est pécheur.

Le travail spécifique de l'Eglise serait de dévoiler le sens ultime des choses, des hommes et de la société. Mais le sens ultime n'échappe pas les autres niveaux: biologique, psychologique, sociologique, etc... Bien au contraire, il les éclaire tous: comme un boulon bien serré à la roue de l'auto peut sauver une vie d'homme, comme une semence de soja bien plantée peut fortifier un enfant atteint de kwashiorkor, comme une lettre de l'alphabet bien apprise peut illuminer une intelligence. Ainsi nos actions, à tous les niveaux, libèrent les hommes pour plus de bonheur, plus d'amour et donc plus de vie véritable.

Si l'Eglise peut aider au dévoilement du sens du monde, elle peut par la même occasion aider à dévoiler le péché. Toute société s'organise et sa structure tend à se figer: la structure tend à se perpétuer et à vivre du prestige qu'elle avait lors de son début, dans la période de création de cette société. Mais une structure sociale figée dans un monde qui

change rapidement est une structure inutile, stérile, qui empêche même tout progrès.

Mais on ne porte pas la main sur une institution sans une certaine angloise de profaner. L'Eglise, en dévolant le sens ultime des relations interpersonnelles, peut grandement aider à désacraliser le vieux monde périmé, le monde des traditions stériles, des tabous inhibants, des structures qui ne servent plus. La réflexion chrétienne doit faire apparaître le caractère arbitraire, non voulu par Dieu, de ces structures que l'on peut appeler des structures de péché, qui pèsent sur l'homme au lieu de le libérer. Mais ce n'est pas tant la structure qu'il faut changer. Il faut remplacer la mentalité qui l'accepte comme un état de fait. Citons par exemples : "C'est comme ça", "cette maladie est incurable", "c'est Dieu qui l'a voulu", etc...

Même l'Eglise est structurée, et par conséquent, elle doit pouvoir se critiquer elle-même. Qu'elle voie si sa structure est encore saine, si elle rend toujours le service qu'on attend d'elle.

C'est ici que se pose le problème du synode: une occasion pour l'Eglise de réfléchir à ce qu'elle est pour les hommes, au service qu'on attend d'elle. La réflexion proposera, nous n'en doutons pas, des perspectives nouvelles et des libérations salutaires.

Mais le synode pourrait aussi manquer son but: dans la mesure où il n'explore pas vraiment toutes les possibilités de l'Eglise, il ne ferait que confirmer ce qui se fait déjà: il ne donnerait que des ajustements pour soigner les formes de l'édifice, et non les fondations.

C'est pourquoi, nous nous sommes enjoint deux tâches. La première consiste à questionner nos supérieurs et sensibiliser au synode nos compagnons de travail, nos collègues, car un synode ne se prépare pas uniquement au niveau de la hiérarchie mais il se ressent au plein cœur de la communauté chrétienne. Nous devons susciter une grande espérance. Le désir d'un renouvellement qui soit le fruit promis du Jubilé de l'Eglise. Après les fêtes, il s'agit de nous remettre aux prévisions pour que l'Eglise puisse encore servir et sauver les hommes, vingt-cinq, cinquante, cent ans, peu importe le temps pourvu que l'efficacité soit entière. Ce compte-rendu tient d'une réflexion parmi d'autres pour nous mettre justement en état de synode.

Nous voudrions tenter aussi - c'est la deuxième tâche - tenter quelques sondages, quelques analyses du vécu chrétien, pour mesurer la place réelle qu'occupe l'Eglise, le christianisme, dans la société et non la place que nous souhaitons lui reconnaître. Analysons la prédication et son impact sur les audi-

teurs. Quel en est le contenu et quelles sont les préoccupations quotidiennes des citoyens. Nous voudrions situer aussi les problèmes d'attractions - tels que les villes, les communes, les centres de négoce, les secteurs et les cellules - en rapport aux implantations ecclésiastiques traditionnelles - tels que les paroisses, les inams. En préparation au synode, nous voudrions par là disposer des éclairages nouveaux qui révéleraient par là une inadéquation de la structure ecclésiastique à tel endroit, voire même une méprise dans l'esprit de tel croyant qui aime son Eglise d'autant plus qu'il la considère inaccessible et puissante.

Nous nous réunirons encore en septembre: nous nous interrogerons le résultat de nos enquêtes, de nos expériences et nous ajusterons notre action pour que l'Eglise trouve un nouveau souffle, et soit de plus en plus au service du peuple.

Le groupe "NATHANIEL",
Jean-Placide ROULIV,
de GIHINDAMUYACA,
rapporteur de cette réunion.

BIBLIOGRAPHIE

Le Credo d'un agronome

KLATZMANN: "Nourrir dix milliards d'hommes".
A propos du livre de Joseph

Note de la Rédaction.

"Dialogue" a déjà publié une brève recension de cet ouvrage.

Nous croyons intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs une réflexion érudite sur ce livre. Nous l'empruntons à la Revue: "L'Afrique littéraire et artistique".

Sans Complaisance.

Dès le premier instant de la rencontre avec Joseph Klatzmann on est pris par son enthousiasme, par l'élan de sa démonstration, par son souci de faire partager sa conviction,

et à aucun moment cette tension ne faiblira. Après quelques autres il se demande comment - en admettant que ce soit possible - "Nourrir dix milliards d'hommes?". A force d'être posée et dramatisée, non sans raison assurément, cette question est devenue banale, inabordable, par son immensité même, par l'impuissance lasse et désolée qu'elle installe. Or, voici que cette fois, et d'entrée de jeu, on est entraîné: professeur non professoral, agronome redoutablement savant mais inquiet et soucieux de manière quasi émotive, parfois polémique, c'est-à-dire éloigné de toute sécheresse de mandarin ou d'augure et adoptant la position d'homme parmi les hommes, J. Klatzmann refuse de complaire, souhaite éclairer, "aider à voir", afin de sensibiliser en interdisant la nonchalance et blâsée désinvolture.

Convité à une lecture facile mais sans aucune "facilité", à une réflexion lucide, sereine, plaisante dans sa rigueur, le profane comme l'expert respecte de manière ininterrompue une modestie sincère, dépourvue d'ostentation, celle d'un homme qui confie que "ce n'est pas tant la divergence des opinions, en une matière aussi complexe, qui est surprenante que la certitude avec laquelle les experts les expriment", piège dans lequel ne tombera pas l'auteur à qui "l'analyse a révélé de nombreuses contradictions". Ça et là on a l'impression de voir le regard de Klatzmann briller d'un sourire sarcastique, lorsque il s'étonne de l'optimisme suffisant d'un auteur, d'un futurologue dont il est navré de ne pouvoir accepter les triomphantes prophéties. Mais c'est presque toujours de la chaleur humaine que l'on ressent, et une douloureuse protestation, un cri d'alarme, une inquiétude personnalisée; "L'humanité court à sa perte, si elle continue dans la voie actuelle"; cependant il ne s'en tient pas à un appel, un de plus: son discours exprime une insistante pression dans le sens de l'espoir, du possible, du réalisable par l'homme.

Il n'entend jamais exagérer, contrairement à certains écologistes qui cherchent, consciemment ou inconsciemment, à noircir le tableau pour attirer l'attention d'une opinion indifférente; il précise qu'on n'a pas le droit de poser en hypothèse que les progrès de la science sauront toujours résoudre à temps tous les problèmes qui se poseront dans l'avenir. Mais il conserve sa foi dans les possibilités de l'agriculture car la fertilité de la terre peut être indéfiniment maintenue cependant que l'irrigation offre encore des promesses apparemment incoupables, mais si "bien des choses" peuvent être prévues et accomplies, ce n'est pas "à n'importe quel prix": voici déjà l'attention attirée sur ce qui va devenir l'axe de cet effort de persuasion. Fidèle à sa démarche, J. Klatzmann vient à peine de faire preuve d'un relatif optimisme que le voici mettant en garde ses semblables contre le gaspillage d'excellentes ter-

res pour les besoins non agricoles, il ne peut en effet fuir la nécessité d'une inexorable dénonciation de l'inconscience humaine à la recherche de commodité: s'il est tentant de construire logements, usines et aérodromes sur des plaines fertiles et proches des cités, la conquête de nouveaux domaines à l'agriculture ne parviendra - et encore! - qu'à maintenir la somme totale des actuelles terres cultivées, et les limites du possible pour ce qui est de l'extension des surfaces "exploitées" par l'agriculture finiront par apparaître.

Refusant donc tout confort intellectuel, le sien comme celui du lecteur, J. Klatzmann offre de la sorte une synthèse ou, si l'on préfère, une permanente confrontation du scepticisme et de la confiance, de la prudence et de l'ardeur. Il ne s'autorise aucune pause, aucune tranquillité illusoire, mais revendique vigoureusement le droit et la possibilité d'une voie n'indiquant pas seulement une issue mais aussi un progrès.

D'un Regard perspicace.

Il n'est pas possible d'échapper complètement aux chiffres. Au total, quelque 800 millions d'habitants du globe seulement, soit entre le quart et le cinquième de sa population totale, bénéficierait d'une alimentation satisfaisante, dans une conception qui dépasse celle des besoins physiologiques, 50 % du genre humain sont des "mal nourris à des degrés divers", cependant qu'en moins 10 % souffrent de carences alimentaires graves. Mais ces chiffres cachent, péniblement, une réalité obstinée, qui s'acharne à narguer et à provoquer épisodiquement les paisibles observateurs: selon toute probabilité, les sous-développés sont bien partis pour le demeurer.

C'est le spécialiste de l'agriculture qui, dans cet ouvrage, s'exprime: les faits sont préférés à la polémique. Or, que disent justement les réalités? Ceci: la population des pays du Tiers Monde doublera dans les vingt-cinq années de ce siècle; pour passer du régime alimentaire actuel - à l'instant on en a indiqué la précarité - à un régime satisfaisant, il faudrait que la production agricole du Tiers Monde connaisse un taux de croissance annuel de 6,5 %; si, par ailleurs, seule une minime amélioration du régime alimentaire croisés à un rythme supérieur de 1 % environ à celui de la population. Or, entre 1960 et 1970, "la production alimentaire par tête aurait stagné en Afrique et n'aurait progressé que de 1/2 % par an en Asie et en Amérique latine": cela signifie qu'en bien des endroits on mange moins et plus mal qu'avant. Il faut avoir parcouru longuement, des régions comme les immenses sahariennes, il faut avoir partagé quelques jours, au moins, le régime alimentaire et le style de vie des villageois pour se demander comment une telle régression est tout simplement possible, et pour-

tant... Klatzmann le dit : on est en présence d'une quasi-stagnation, à moins que "la réalité ne soit encore plus mauvaise". Elle l'est.

Et si on se fonde sur l'expérience des dernières années, rien ne permet d'espérer une accélération sensible des progrès de l'agriculture dans les pays sous-développés. Rien ne permet non plus d'escamoter, dans ces pays, un ralentissement appréciable de la croissance de la population. Alors que la population égyptienne s'accroît d'environ un million par an (quelques 3 %) et que celle d'Algérie passe en douze ans de neuf millions à seize millions (3,3 %), la progression de la production agricole ne dépasse pas un 1 % : la différence entre ces chiffres, constate l'auteur, "laisse songeur"... N'y a-t-il pas là, en effet, un véritable danger d'indianisation?

C'est d'ailleurs, bien sûr, chez les nantis, que tout ira mieux. S'il est possible de multiplier un jour par quatre ou cinq la production agricole mondiale actuelle, ce sera surtout par deux moyens : "le progrès technique, d'une part; l'intensification de la production dans certaines zones de culture extensive des pays économiquement avancés, d'autre part". Une "marge de progrès", sans doute, en théorie, dans les pays sous-développés; mais "le progrès en marche" se situe chez les riches...

Klatzmann n'est pas homme à se lamenter; naissant à courroux, il se fait "défenseur critique" de la Révolution Verte dont les résultats agro-techniques sont évidents mais dont les effets sociaux sont abominables ! On a pu diffuser des variétés de blé et de riz à haut rendement, voilà qui est bon; mais ce-là s'est accompagné de "l'enrichissement des plus riches et de l'appauvrissement des pauvres" ! La raison? "Seuls pouvaient utiliser les nouvelles variétés des agriculteurs ayant à la fois un bagage technique suffisant et des moyens financiers", les bénéficiaires de la "révolution verte" sont donc allés à de grands agriculteurs et ont "compensé" la spoliation puis la prolétarianisation de paysans promptement condamnés au chômage dans des pays presque dépourvus de secteurs secondaire et tertiaire et de moyens pour les constituer. Il ne faut pas condamner l'ensemble, cependant : l'intensification de la production a amélioré la situation alimentaire pakistanaise, par exemple, et les revenus des agriculteurs enrichis - lorsqu'ils ne prennent pas le chemin de comptes bancaires en Suisse ou ailleurs - sont d'une manière ou d'une autre redistribués. Cri du coeur de notre auteur : "Il n'en est que plus inadmissible que certains restent à l'écart du progrès ou même en soient victimes" !

Le souci de l'écologie, la lutte contre la pollution, figurent tout naturellement parmi les objectifs de Klatzmann. Que de questions ! Ainsi du barrage d'Assouan : "grande oeuvre,

qui permet la mise en valeur de terres nouvelles, ou catastrophe écologique pour l'Égypte?" Ainsi de l'agriculture itinérante, qui promet des terres pour l'éternité; fertilité assurée, aucun risque d'épuisement, nul besoin d'engrais, ignorance de toute pollution; mais il y a une condition à la réussite: que la population, très clairsemée, n'augmente pas. S'il y a forte natalité, une mortalité aussi puissante est seul facteur d'équilibre, le tout étant basé sur un niveau d'existence écologique pur mais matériellement très bas... Qui est preneur? Mais là encore Klatzmann met en garde contre certains alarmistes: contrairement à ce que l'on a tendance à penser, on n'observe pas en France une paniquante augmentation des doses d'insecticides, pesticides et autres polluants. Et si l'urbanisation connaît un constant essor, comportant mille nuisances, qu'elle empêche la prolifération "à l'israélienne" de forêts - comme celles que le Keren Kayemet a plantées en Galilée et aux abords de la route de Jérusalem par exemple - ou la multiplication de vastes parcs et autres espaces de loisirs?

Autre sujet d'importance: l'eau. L'auteur, qui enseigne principalement à l'Institut Agronomique de Paris, note que le fait que l'on approche en Israël du plafond des ressources à apparemment constitué un stimulant pour une utilisation plus rationnelle de l'eau : une propagande incessante, la pose de compteurs, une politique de tarification de l'eau "ont permis de limiter la consommation malgré l'augmentation considérable du niveau de vie de la population". Enseignement: l'homme peut exercer une sensible influence, notamment dans un domaine aussi essentiel que l'eau. Si des experts israéliens s'attachent au dessalement de l'eau de mer, l'économie d'un pays aussi désertique que le Niger pourrait-elle être fondamentalement amendée si l'uranium y était exploité pour le forage de très nombreux puits, qu'il y ait à inverser une conviction dépassée qui attend que l'eau - la "bouille blanche" - crée de l'énergie. Pourquoi l'énergie de l'uranium, au lieu d'alimenter des caisses "étatiques" au profit de relatifs privilégiés, ne servirait-elle pas à fournir de l'eau - quel soulagement! - à des millions de Sahéliens? Klatzmann ne répète-t-il pas qu'il faut surtout vouloir?

Ainsi, à mesure que l'on avance dans la lecture de cet ouvrage on développe en soi une impatience, l'angoisse de l'intérêt suscitée: où va-t-on?

Mais avant de discuter les conclusions de l'auteur, consacrons quelques lignes à ses remarques concernant "l'expérience israélienne". Israël se trouve, avec 3.000 calories et 45 grammes de protéines animales, dans le groupe des pays dont les habitants bénéficient d'un régime alimentaire satisfaisant mais "ce pays se rapproche peu à peu d'un régime alimentaire excès-

sir". Il sera permis de penser que ce verdict est un peu hâtif, car si certaines couches de la population israélienne se sont habituées, bien vite, au gaspillage, d'autres sont encore sous-alimentées et n'atteignent pas ce "niveau moyen". Klatzmann a déjà parlé des mesures prises par les autorités israéliennes concernant l'eau; lorsqu'il évoque "le cas limite de certaines terres désertiques, totalement infertiles tant qu'on n'y a pas amené de l'eau, et qui peuvent fournir une production d'une valeur par hectare considérable grâce à l'irrigation", on ne peut en effet que citer ces étendues d'unaires israéliennes, "cas désespérés", où poussent aujourd'hui fraises, tomates, avocats, fleurs... Il paraît que le Koweït a imité cet exemple: à la bonne heure! L'auteur insiste: en Israël, depuis 1961, la production agricole a presque doublé, sans augmentation importante de la consommation d'eau; la production par mètre cube a augmenté de 65 % environ: c'est donc possible! D'autres exemples, tout aussi étonnants et réels, pourraient toutefois inciter à croire - en y ajoutant maintes conditions particulières, singulièrement sur le plan financier - que l'expérience israélienne est un luxe hors de portée du Tiers Monde.

A la réflexion, ce n'est nullement le cas, démontre l'auteur. Il loue abondamment l'énorme travail accompli par les "vulgarisateurs" israéliens, leurs efforts étant à la base du "secret des progrès rapides de l'agriculture israélienne". Il permettra, tout en reconnaissant l'évidente réussite de ces vulgarisateurs, l'on trouve cette explication partielle et incomplète et que l'on tente, en guise de conclusion, d'ajouter à cette analyse de Klatzmann un élément de réflexion qui comporte un grand encouragement mais n'est pas entièrement dépourvu de préoccupation.

La Clef qui ouvre la Voie.

Bien des problèmes pourraient être promptement résolus si... Si, par exemple, la population mondiale pouvait être stabilisée à son niveau actuel et si l'on se proposait de couvrir juste les besoins physiologiques de chacun, dans le cadre d'une répartition strictement égalitaire, il n'y aurait probablement plus guère d'inquiétudes fondamentales. Ou, sur un autre plan, si, dans un pays sous-développé, l'agriculture n'est plus considérée comme une activité de second ordre, un peu méprisée, si un effort considérable est fait en matière de vulgarisation avec tout ce que cela implique - l'agriculture la plus traditionnelle, la plus retardataire peut évoluer rapidement. Mais, soupire Joseph Klatzmann, que ne peut-on faire avec des "si"?

Plus grave peut-être que de telles aimables pensées est le procédé de "beaucoup de dirigeants de pays pauvres qui voient dans l'industrialisation le secret du progrès, ils ignorent ou

oublent que la révolution industrielle du 19^e siècle a été précédée par une révolution agricole qui l'a rendue possible". Il en résulte, dans les classes dirigeantes, un certain mépris pour l'agriculture et cet état d'esprit se propage dans l'ensemble du pays: pourquoi accepter d'exercer un métier très difficile quand on peut à la fois gagner plus et jouir d'une bien meilleure considération sociale en faisant un travail de bureau, dans une grande ville?

Le régime de propriété peut constituer aussi un sérieux obstacle au progrès. Pourquoi le propriétaire, et à plus forte raison le financier, investirait-il dans l'agriculture alors que les ressources peuvent être mieux utilisées par le prêt à des taux usuraires ou par la spéculation foncière aux alentours des grandes villes? On voit l'importance singulière du "fonds national juif" qui rend impossible la commercialisation des terres agricoles israéliennes, celles-ci étant propriété nationale inaliénable et en même temps offertes aux plus avancées des techniques de développement?

Des techniques nouvelles sont très -trop- partiellement introduites dans la plupart des économies sous-développées, et ce fractionnement cause l'inefficacité. Et même lorsqu'une vision d'ensemble existe dans le domaine agro-technique, on peut dire: c'est le cas de la révolution verte - que ce n'est pas celle-ci qui est responsable de l'accroissement des inégalités sociales en Inde (et on voit à qui profite des lors l'entreprise), c'est l'absence d'une politique gouvernementale destinée à compenser les effets négatifs du progrès. C'est d'autant plus regrettable que nombreux sont les peuples du Tiers Monde qui sont moins "déshumanisés" que bien des nations "économiquement avancées" et qui, en dépit des pires oppressions coloniales, ont su garder une profonde joie de vivre et - mine sans prix mais inexploitable de renouveau - un grand plaisir de partager, ce à quoi il faut peut-être ajouter ce que le romancier camerounais Mongo Beti a appelé "cette imperturbable sérénité devant les vicissitudes éventuelles de la vie"...

Absence de volonté, donc. Là se trouve aussi "l'explication du mystère des difficultés de l'agriculture soviétique", car l'option prise en faveur de la conquête de l'espace (et de l'armement!) les possibilités matérielles étant en tout état de cause limitées, il a bien fallu que certains crédits soient réduits, et le fait est que c'est l'agriculture qui "n'a pas acquis la priorité", s'agissant bien entendu de priorités de faits, résultant de l'attribution de ressources budgétaires, et non point d'intentions proclamées...

Si l'est possible, comme l'affirme l'auteur, "de mettre en valeur certaines régions semi-désertiques si l'on réussit à y amener de l'eau et des hommes, si par exemple en Afrique les

Cette option paraît décisive, et pourtant elle n'est guère présente dans cette réflexion de Klatzmann, conduite "sans idées préconçues"; cette démarche, impressionnante par son honnêteté, souffre en contrepartie de l'absence d'innovation, d'une certaine neutralité ou d'un excès d'effacement lorsqu'il s'agit de réfléchir à des choix décisifs. Car tout est politique et idéologique, à commencer par les décisions de base, ce qui requiert sans doute une dose de lyrisme mobilisateur que l'auteur s'est refusé à employer.

Permettez-moi, juste avant la péroraison, deux ou trois remarques de "pimailleur". Lorsque Klatzmann écrit que "les pays riches ont réussi à résoudre les problèmes d'emploi posés par la montée des jeunes, résultat de la renaissance démographique après la fin de la seconde guerre mondiale", les chiffres du chômage - et singulièrement celui des jeunes - sont très loin de confirmer cette vue optimiste. Nous lisons à la page 202 que l'on observe "l'augmentation du nombre de chloroplastes chez les plantes tétraploïdes"; de telles indications sont-elles compréhensibles par le lecteur moyen, à qui pourtant l'ouvrage est destiné? Enfin, regrettons l'absence d'un index, dont l'utilité aurait été évidente pour celui qui souhaite un renseignement précis et n'a pas le temps de lire - il doit le regretter! - tout l'ouvrage.

L'Utopie est réaliste.

Concluons donc ces observations. Nous avons vu que Klatzmann préfère un pessimisme lucide à un optimisme trompeur, d'autant plus que le résultat de diverses recherches est déprimant puis-que les ressources alimentaires, même dans l'hypothèse la plus favorable, risquent de tomber à un niveau très bas, fort inférieur à celui de 1900, dès avant 2.100... Cependant l'espoir demeure permis: il est manifeste, dit Klatzmann, après un tour d'horizon des perspectives de l'agriculture, de la zootechnie et de la génétique, que les possibilités de progrès sont encore considérables. Bref: si l'on n'y prend garde, les dangers sont redoutables; mais, justement, prenons garde, analysons, étudions, cherchons, oeuvrons et aucun cataclysme n'est assuré. Donnons, plus que jamais, la priorité à l'agriculture, dans les actes et non point dans les vœux pieux: là est le salut.

On hésite à suivre l'auteur lorsqu'il préconise, sans trop y croire dirait-on, "la mise sur pied d'un organisme mondial de gestion des ressources naturelles, indépendant des Etats, disposant de moyens importants et de pouvoirs étendus": cette ère messianique qui, il faut le dire, est appelée par plus d'un savant "engagé" qu'épouvantaient certains jeux dangereux de rivalités entre nations et idéologies, n'est visiblement pas pour des

main. Mais même dans le monde d'aujourd'hui, légèrement et à bon droit tainté d'un brin d'utopisme, "la Terre peut nourrir, et bien nourrir, dix milliards d'hommes". Le livre en fournit le décompte - vous le lirez - et surtout l'espoir solidement motivé. Que l'on ne dise surtout pas que l'utopie est interdite; qui mieux que Joseph Klatzmann prouve la victoire de la volonté utopique ou de l'utopie résolue? Ce professeur d'agriculture était convié de temps à autre à donner des conférences dans différents instituts, universités, et notamment à Jérusalem: son français était traduit avec une précision qui ne le satisfaisait pas, en hébreu. Que faire? Apprendre l'hébreu? En voilà bien une utopie, presque une folie... Aujourd'hui, Joseph Klatzmann parle l'hébreu et ses étudiants israéliens sont étourdis par la précision et la richesse linguistique de ses exposés. Décidément, impossible n'est ni français ni hébreu...

Ce n'est ni l'appât matériel, bien sûr, qui a conduit Joseph Klatzmann à l'étude de la langue ancestrale, ni même le talent de son moniteur (ou "vulgarisateur"? d'hébreu, mais bien sa propre volonté, son utopie transformée en foi agissante. Partageons donc avec lui sa robuste confiance en l'homme, en sa possibilité de combattre victorieusement obstacles et adversités, en son droit et ses possibilités d'épanouissement matériel et surtout spirituel et - une fois qu'il sera bien nourri - en l'élargissement de ses horizons culturels et mentaux. La prudence et la foi dans les possibilités réelles font ici le meilleur des ménages: le credo de l'agriculture humaniste incite à croire que l'action de l'homme est encore promise à un bel avenir.

Yehoshua RASH.

La Révolution Rwandaise 1959-1962

Essai d'interprétation.

Donat MUREGO.

Publications de l'Institut des Sciences Politiques et Sociales
Université Catholique de Louvain.

1975.

L'histoire de la colonisation et de la décolonisation des peuples africains ainsi que celle des bouleversements de régimes internes qu'ils ont vécus presque tous au cours de ce tri-

sième quart de siècle n'est jusqu'à présent que peu écrite et les analyses fragmentaires qui en ont été faites sont presque uniquement signées d'observateurs journalistes et écrivains étrangers.

La thèse de Donat Murego qui est en ce moment en cours d'édition a le mérite d'être très complète, très fouillée et d'être écrite par un Rwandais.

L'auteur, après des études secondaires et de philosophie dans son pays, a fait ses études universitaires à l'Université de Louvain où il a obtenu une licence en Sciences Politiques et Administratives. Rentré au Rwanda en avril 1964, il y a successivement rempli les fonctions de Directeur des Affaires Politiques et Administratives au Ministère de l'Intérieur, de Secrétaire Général au même Ministère, de Secrétaire Général à la Présidence de la République, puis de Vice-Président de la Cour Suprême du Rwanda. Il occupa ce dernier poste pendant 5 $\frac{1}{2}$ ans. A cette carrière il faut ajouter plusieurs missions à l'étranger pour le compte du Gouvernement.

Son rôle de rassembler à l'intention des générations montantes et futures de son pays les données essentielles de l'histoire, particulièrement de l'histoire sociale et politique ayant marqué l'évolution du Rwanda, Donat Murego revêt en Belgique pour y préparer une thèse de Doctorat sur le sujet.

Bien qu'il ait lui-même vécu une partie des événements comme enfant du peuple et qu'il ait assisté, encore étudiant, aux remous de la Révolution de 1959, ce n'est pas sur son propre témoignage qu'il a appuyé son travail, mais dans un but de stricte objectivité, sur les écrits qui ont jalonné l'histoire de son pays, d'abord à travers les écrivains et poètes du régime féodal, puis à travers les actes officiels du Protectorat Allemand et de la Tutelle Belge dont une partie d'archives inexploitées jusqu'ici. Sa documentation où apparaissent plusieurs documents inédits, se complète par les actes officiels et privés de l'Eglise au Rwanda et par les articles de presse, des journaux dans lesquels le monde colonial et les autochtones ont pu s'exprimer en Europe et en Afrique.

Mené avec une rigueur scientifique où se croisent le juriste, l'auteur est aussi licencié en Droit de l'Université de Louvain et le politologue, l'ouvrage apparaît comme une œuvre de pionnier, prise en charge par un esprit pénétrant, d'une vaste culture scientifique, qui éclaire, explicite et explique.

Dans cet ouvrage de quelque 800 pages, Donat MUREGO témoigne de l'éveil progressif du peuple à la conscience de ses droits et prouve que la Révolution de 1959 au Rwanda fut bien celle des leaders populaires et du peuple Hutu tout entier. Grâce à cet ouvrage, des générations de Rwandais pourront désormais se

reconnaître, se comprendre, se rattacher à leurs prédécesseurs. Ce livre apporte des éléments essentiels à la compréhension de l'Afrique moderne, mais il contribue aussi à la construction de la théorie politique en Général et, plus spécialement, à celle de la théorie des révolutions.

Cependant, en dehors de l'énorme intérêt que représente l'ouvrage pour le Rwanda qui possède ainsi un manuel d'histoire très fouillé, "LA REVOLUTION RWANDAISE" doit intéresser tous les pays d'Afrique et tous ceux qui, dans le monde, s'intéressent à l'histoire des peuples et au phénomène de leur libération.

L'intérêt particulier de cet ouvrage tient aussi à ce qu'il est un des premiers, sinon le seul qui, jusqu'à présent, a été écrit en Afrique sur la période de décolonisation par un ressortissant du pays intéressé.

Imprimé à un nombre limité d'exemplaires, l'ouvrage "LA REVOLUTION RWANDAISE 1959-1962" peut être retenu par souscription.

Sa sortie de presse est prévue pour fin avril 1976. Le prix de vente en est de 850 Frs. belges.

La commande sera enregistrée sur versement des 850 Frs au Compte 501.0505973 de la Banque Bruxelles-Lambert, 5 Place Tomberg - 1.200 Bruxelles.

Au Rwanda, l'ouvrage est en vente à la Librairie Caritas, à Kigali.

Alphabétisation

Alphabétisation fonctionnelle. Matériaux pour un programme de formation sociale. Brochure polycopiée de 96 pages (in folio) En vente à la "Librairie Caritas" à Kigali. Prix de vente : 150 Frs. - prix modique grâce à une contribution de "Caritas-Rwanda". Méthode élaborée par Gilles-Marie DION (Club RAFIKI-Kyamiramba) pour l'alphabétisation en Kinyarwanda.

Paraît tous les deux mois. Il publie des articles intéressants la vie chrétienne dans le monde d'aujourd'hui, en particulier au Rwanda.

Abonnements : Rwanda : Un an : 400 frs. rwandais

Banque Commerciale du Rwanda n° 3778 Kigali
ou par mandat-poste Dialogue B.P. 572 Kigali
ou par un Economat Général.

Etranger : Un an : 300 frs. belges

CCP 000-0031366-35 Abbé J. Massion, Bruxelles.

En vente à la Librairie Caritas, à Kigali, 70 frs le numéro

IMPA. DE KAGAYI